

Ara Alexandre Shishmanian

## La létale de la lune.

Épopée lyrique



Φ  
ΦΩΣ  
Σ

2024

Ara Alexandre Shishmanian

La létale de la lune.

 pop e lyrique

Traduction du roumain :

Dana Shishmanian et Ara Alexandre Shishmanian

PHOS

2024

Couverture : Jacques Griefu, *Arrivée de la nuit*

Copyright © 2024 A. A. Shishmanian

All rights reserved.

Volume publié avec le soutien de l'association

« Les Amis de I. P. Couliano »

## EN GUISE DE PRÉFACE

Ara Alexandre Shishmanian est un poète qui déploie son verbe sans s'imposer de limites, mais au contraire en élargissant toujours les perspectives spatio-temporelles, tant au niveau de l'imaginaire poétique – qui inclut la « thématique » et la « symbolique » perceptibles au premier abord de lecture – qu'au niveau esthétique.

Il ne faut donc pas laisser passer inaperçue la formule paradoxale d'« épopée lyrique » par laquelle le poète définit esthétiquement cet opus. Pour le lecteur avisé – car si extérieurement, le lecteur peut être réduit à zéro en tant que tel, soit par absence ou abandon, soit par effet d'une incapacité ou inadéquation de lecture, intérieurement en revanche, en tant que lecteur implicite, il est toujours co-présent et interactif avec l'œuvre – *La létale de la lune* se révèle, comme en son temps *Tireziada*<sup>1</sup>, ou le volume plus récent *Les non-êtres imaginaires*<sup>2</sup>, une œuvre unique. C'est-à-dire qu'il s'agit là d'un seul poème, de style lyrique mais de structure épique (comme dans le cas de *Tireziada*, alors que *Les non-êtres imaginaires* étaient plutôt agencés dans un style dramatique), dans lequel le « je » du poète, équivalent du « narrateur » dans l'épopée classique, prend de multiples « voix » en tant qu'aspects symboliques et mythiques d'une même conscience protéiforme et continue.

Se constitue de la sorte une intertextualité aussi polymorphe que fluide, que la segmentation en 58 textes numérotés et typographiquement distincts n'abolit pas, mais au contraire révèle – traçant les lignes de force de l'imaginaire poétique, formulées, comme des thèmes à variations ou leitmotifs, dans

---

<sup>1</sup> *La Tirésiasde*, troisième volet du Triptyque publié aux éditions roumaines Cartea Românească en 2000.

<sup>2</sup> L'Harmattan 2020, traduit de *Migraine VI-d*, Ramuri 2017.

les cinq-six premières articulations, et reprises dans les cinq-six dernières, encadrant ainsi une cartographie initiatique construite en cercles concentriques et orientée par une spirale ascendante.

Alternant principalement les figures poétiques de la Létale de la Lune et du Roi-Lune, avec leurs accessoires emblématiques – le labyrinthe, le miroir, la fenêtre, constantes dans la poésie d’Ara Alexandre Shishmanian –, la symbolique aspectuelle qui se joue ici renvoie au premier abord au mythe d’Orphée inséparable de son Eurydice manquée sinon absente, et déchiqteté par les bacchantes comme dans un sacrifice rituel de mort et résurrection – mais aussi, pour les connaisseurs, au psychodrame de Sophia dans le mythe gnostique, et plus encore, à la magie (*maya*) de la nature (Prakriti) versus l’esprit (Purusha, lit. l’Homme) dans la philosophie indienne. Sur le plan littéraire (et musical), l’oreille attentive discerne tantôt les lamentations d’un Golaud devant une incompréhensible Mélisande, tantôt la mélopée évanescence de celle-ci, tantôt enfin la présence-absence d’un éternel-autre, inaccessible Pelléas ; ce n’est là qu’un parmi les scénarios camouflés dans le sous-texte, avec des renvois évidents à Debussy, à Schönberg de *Verklärte Nacht* mais aussi, encore, de *Pelléas*, pour ne plus parler du *Tristan* wagnérien. Sur le plan visuel, on déniché des clin d’œil aux univers cauchemardesques ou énigmatiques de Bosch, Füssli, Caspar David Friedrich ou Gustave Moreau. Au niveau des images, les allusions infratextuelles implicites sont innombrables (parmi elles : la mer d’Homère, « *rouge comme le vin* », la mer « *tissée de veines multicolores* » comme celle que traverse le héros de Poe, Arthur Gordon Pim, les paons des châteaux de Louis II, ce fantasque roi-lune bavarois et fan wagnérien, la Parole mystérieuse qui obsédait Stefan George, le faune crépusculaire de Mallarmé, ou enfin les pages dévorées du livre de l’Apocalypse...).

Une voix lyrique ni unique ni multiple, ayant en quelque sorte la densité sonore d'un flux cosmique, complexe et continu, module, dans des tonalités et sur des modes différents, des « concepts » et des « personnages » distincts mais complémentaires et finalement identiques dans la synthèse philosophique du soi, qui se cherche perpétuellement, en niant et en s'auto-niant, traverse les contraires en les abolissant, et exalte les paradoxes, à la limite réversible de l'être et du néant.

Pourtant, ce ne sont là que des repères accessoires, pas des interprétations et encore moins des explications. Il faut plonger dans les eaux nocturnes, denses et abyssales de Léthé pour saisir la matière dont est faite la *Létale de la Lune*. Oublier tout ce que l'on sait ou pense savoir sur la poésie et le verbe, pour accéder à une dimension de l'esprit où tout ce qui est et n'est pas se téléscopie et se transforme magiquement, en des images somptueuses, à la grammaire contrariée ou suspendue, à la sémantique volontairement déconstruite et détournée de toute logique référentielle, et aux catégories morpho-lexicales interchangeables – le tout régi par la seule prosodie intrinsèque des mots, et rythmé par des musiques multi-tonales. Une « technique » surréaliste, certes, mais au service d'une vision néo-romantique, qui réinvestit l'imaginaire avec un sens à chercher.

Ainsi, une lecture empathique perçoit, dans la balance des périodes de grand souffle du texte, une danse archaïque et comme d'avant le monde animant un univers virtuel, qui tremble telle une fine pellicule à la surface du néant, comme l'Esprit premier au-dessus des eaux, à savoir des ténèbres primordiales. C'est la danseuse sous-jacente, séduisante et inconsciente, qui engendre pareillement mirages et silences, abîmes sans fond et sommets incommensurables. C'est la Létale de la Lune... « *étrange lumière sommeillant dans les courants de l'air – coupe de mystère pour le néant* », avec qui « *les étoiles nagent dans les fleuves du vide* » (1), « *les hauteurs des anges respirent par leurs*

*épaules – leur dos surtout est la porte obscure de l’envol » (30), et « les tourbillons de poussière s’élèvent en roues rouges – comme de lointains démons du crépuscule » (29) – « elle, l’étrangère à toute autre lumière » (39).*

Mais elle n’existe que parce que, et dans la mesure où elle est regardée... et parlée ; celui qui regarde, celui qui parle, c’est l’Esprit : *« l’esprit – oui, et le néant – son sang profond »*. À savoir, le poète lui-même, en sa quête et découverte métaphorique de la mystique du Graal : *« je suis le Forgeron du Verbe – avec ma sève de lumière sur ma labyrinthe obscurité des racines • le crépuscule m’est comme une extinction brisée aux cordes de rêves • je respire dans le palais de l’aven un air que je n’atteins qu’avec mon insomnie bleue » (1).*

Dès lors que l’on devine le point d’origine, quasi-cosmogonique sinon ontogénique, de cette écriture qui se déploie comme un seul poème-fleuve, enveloppant et vertigineux, tout au long du volume, l’envie de l’aventure qui vous attend l’emporte sur le sentiment d’intimidation. Si vous osez le cœur ouvert, vous avez le choix entre vous laisser porter page par page – comme une barque sans rameur, abandonnant l’angoisse de vous perdre ou de chavirer – ou sauter de pic en pic pour plonger au hasard dans le flot. Je choisis la première option, qui me permet de découvrir en quelque sorte avec les yeux du poète l’univers merveilleux qu’il crée en l’écrivant, comme les pas donnent naissance à la route et le navire, à la mer : *« car la proue du navire génère l’écume qu’il traverse – et le bateau flotte tel un visage sur lequel tout l’océan coule d’une seule larme » (1).*

C’est, avant tout, un monde de contes et de mythologies anciennes, où Narcisse, en sa pleine solitude autarcique, *« promène sa beauté indifférente – immortel »* et où *« de vieux monstres ermites respirent des oiseaux en rêvant d’astres et de galaxies – et de creux de gorges noires d’anti-lumière creusées*

*dans le vide* » (1). Un monde du rêve profond qui projette des hallucinations et des ombres sur la surface de la conscience : « *une eau à la lisseté visqueuse se répand telle une tache de sommeil – autour de la femme que le rêve incube n’a pas encore quittée • les yeux troubles nagent encore, tels des poissons, à travers son visage endormi* » (2). Du sommeil émerge la Létale de la Lune, présence ubiqué qui imprègne – ou infeste – tous les espaces de la psyché, ouvrant des entrées et des sorties réversibles, entre lesquelles nous sommes tous pris, nous, les dormants, les rêveurs, « *nous, les bâtisseurs fantômes de la cité des tombeaux* » (36) :

*« ainsi la fille surgit du rêve, formant ses pas inscrits sous la lune fantomatique – elle grimpe sur un rayon pareille à une gracile araignée – elle perd dans l’air sa transparence de lune seconde • tandis que les boîtes s’ouvrent toutes seules – perdant dans la pâleur un trésor morbide • la fille rentre à nouveau dans le rêve avec des sourires d’aveugle – dans le rêve dont elle ne s’est peut-être jamais échappée • entre ou sort avec des sourires qui se déprennent de ses lèvres – en des volées incertaines d’oiseaux fantomatiques ou de papillons • les papillons d’une pandémie inconnue – létale – léthale – dont la fille infecte le sommeil de tous les dormeurs* » (2).

Car « *l’univers pourrait n’être que la folie du dieu mort... • dans l’hospice délabré de l’illusion* » (13).

Avons-nous un éveil à chercher ? Et par où ? Par quelles voies, puisqu’en elle, la fille de sommeil, coexistent inextricablement tous les chemins possibles ?... Mais il y a certainement un moyen, car la quête elle-même le prouve : « *à travers la tache de ce chemin – où toujours porte je me perds – et clef je me retrouve* » (3). Nous avons ici un indice de perte et de découverte de soi, qui nous pousse à sauter jusqu’au bout de la route de ce livre comme une initiation en temps réel de l’écriture/lecture, du



poète/lecteur, pour trouver, à la toute dernière page, la réponse à cette coïncidence paradoxale, à travers un chiasme revenu à lui-même : « *les clefs entrent dans les clefs et les ouvrent – car seules les clefs sont des portes* » (58).

Par une révélatrice cyclicité, « *la létale mélusine aux écailles d'immortalité* » (3) qui émergeait dans les premières pages du volume comme d'une ténèbre parturiente, traversant ensuite toutes les volutes du poème – cette « *fille lunaire (qui) nage dans son sommeil (et) pleure dans la barque de son corps disparu* » (5), « *la létale de la lune – ce miel subtilement vénéneux tel une clef des mirages (qui) verse une mélancolie bleue dans les coupes de nos cœurs avec lesquels nous rêvons et mourons* » (7), « *la fille à la nudité invisible – illisible – et pourtant aveuglante* » (9), « *l'évanescence létale de la lune – si semblable et si lointaine* » (12), « *la fille létale comme l'élixir dans lequel se dissolvent et se décantent toutes les morts oubliées* » (35), « *la fille spectrale – pareille à la fée bleue – qui vient de se cacher dans le miroir* » (37), « *cette méduse anthropomorphe aux yeux d'or* » (48) – revient ainsi vers la fin du volume, dans un traitement en contre-point musical avec des variations qui se succèdent en un devenir continu, comme dans L'Art de la fugue – car n'est-elle pas « *l'évanescence sans origine dont le destin est la fuite* » (12), « *la nitescente (qui) fuit toujours hors d'absences inconnues – fuit hors de nous, nous revenant avec d'évanescents regards • avec des silences fatigués – des mirages exténués* »? (58). Elle revient donc – elle qui « *grimpait sur un rayon pareille à une araignée gracile* » (2), portée par le même effluve stellaire qu'au tout début du poème – « *les étoiles nagent dans les fleuves du vide* » (1 ; 53) – mais autrement orienté, car à la fin la coulée s'inverse, et le rêve revient « *arrêve* », abolition abyssale du rêve :

« *telle une rosée seconde – la fille entre dans le rêve en dissolvant ses pas fantomatiques sous la lune • elle grimpe sur*

*un rayon du passé pareille à une araignée gracile – et perd sa transparence dans un temps sans instants comme dans un fantasma sélénaire second • pendant que les boîtes s’ouvrent libérant dans la pâleur un trésor morbide • l’abîme qui de ses profondeurs infinies rêvasse – voici l’arrêve • l’arrêve où fond la fille pâle de la lune – léthale – létale dans l’arrêve dont elle ne s’est peut-être jamais évadée – jamais éveillée » (53).*

Car « *ainsi elle nous perd et se perd – se retrouve et nous revient – pleure entre jeu et illusion – et nous craint entre tromperie et équivoque » (58).*

Le poète témoigne lui-même de cet ouroboros du chemin initiatique, puisque la conjonction finale transforme les termes entrelacés en les distinguant, tout en faisant apparaître, sémantiquement parlant, des synonymies divergentes et des antinomies convergentes : « *esseulement agonique est la voie, au commencement – et solitude létale, à la fin • peut-être parce que survivant mono-schizophrène est le poète au commencement – néant, la poésie, à la fin » (50).*

Il semblerait donc que l’éveil du rêve/arrêve soit l’autarcie de l’absolue solitude, qui ne connaît plus de sorties et d’entrées, puisqu’elle ne se rapporte plus à l’altérité : « *je suis seul – comme je l’étais au commencement • seul – comme je ne l’ai jamais été • j’ai donné en l’éternel ma létale solitude sans issue » (58).* Co-présente en tant qu’absence inséparable, paradoxe et négation, la Létale de la Lune se révèle finalement comme ce qu’elle était dès le début, c’est-à-dire la solitude elle-même : l’état de grâce de l’en-soi absolu.

*« je me promène dans le jardin aux fleurs empoisonnées du roi-lune – et elle est à mes côtés, la létale – sélénaire sourire frêle – l’insaisissable, l’ineffable – près de moi avec ma démarche d’esseulé – près de moi, dans le vide collé à l’air • où les limites*

*au lieu de t'arrêter – te renversent – et bouleversent tout ce que tu aurais jamais pu penser » (11; 53).*

Entre les deux extrémités de la route, se déploient les somptueuses peintures fantasmagoriques de l'écriture d'Ara Alexandre Shishmanian, au nombre de 58 (le double du numéro premier 29, signe gnostique de la déficience), comme des visions d'un Blake ou d'un Poe émergeant des chimères de Bosch, avec la force obsédante des lamentations de Trakl et au rythme psalmodique sous-jacent et ininterrompu du chant orphique, tel le ton *ostinato* d'une basse continue, que l'ouïe anamnétique du poète peut, comme une coquille du temps, capter et transmettre.

Ses métaphores emblématiques – le labyrinthe, le miroir, la fenêtre – sont alors réunies en une seule représentation, la harpe, qui sublime le destin orphique de la poésie comme une évanesco-renaissance du chaos-Hadès en tant que monde-labyrinthe qui la tenait prisonnière : « *oh ! quelle harpe est ce miroir aveugle avec ses cordes de lune – hanté par la pâleur d'aucun visage • quelle harpe, cette fenêtre aux cordes de labyrinthe » (50).*

Mais se libérant elle-même de ces « *mondes ravagés – des marais méphitiques habités par l'étrange amorphe où se conçoivent des regards sans yeux » (53)*, cette Eurydice insaisissable, évanescence, létale et léthale, cette Sophie amnésique égarée du plérôme, « *lumière (...) tombée dans l'absurde des ténèbres » (50)* – à qui, dans la composition polyphonique du volume, le poète donne à plusieurs reprises la parole, comme à un « *double gélatineux et translucide (...) immergé en cette eau étrange mais potable, tissée de veines multicolores comme une tapisserie liquide • qui sépare les chaos racineux du monde de l'étranger à l'armure d'aveuglant » (48)* – glisse, cesse, disparaît, s'auto-consume, elle n'étant, essentiellement, que musique, « *une note d'or* » aspirant à sa propre dissolution :

*« un peut-être de glace sur lequel je patine tout en fondant – en m'en-rêvant • en espérant une rencontre avec l'aléatoire sans chemin – en espérant l'éclat d'un miroir à travers lequel pouvoir issir • une perplexité par laquelle je puisse m'interrompre – par laquelle je puisse verser tout mon or dans la vague oubliée, dans la vague pourpre d'une mer vagabonde, perdue » (50).*

C'est une auto-dissipation – car autrement, *« comment peut-on s'échapper – s'évaporer du mirage – quand mirage on est soi-même et vapeur »...* (50). C'est également une disparition apothéotique : *« la létale de la lune mourante se lève immense – verte comme la mer – ou comme une aile de lune tissée de toutes les marées • et pourtant plus blanche que les éclipses... »* (58).

Survient alors une sorte d'extase nirvanique qui exalte l'éveil de l'égarément, de la souffrance, de l'erreur et de l'illusion. Exprimé à la première personne, à travers la voix de la fille lunaire – *« celle sans commencement – sans fin dispersée »* (50), qui *« maintenant (...) entre dans les plis de la transe boréale »* (58) – cet éveil peut être lu comme étant celui de chaque « personnage » du poème, vaste psychodrame salvifique qui inclue son lecteur, dans la même mesure où il absorbe son auteur :

*« ...et moi qui me suis dispersée dans autant d'errance étrangère • entre toutes ces sirènes et algues décrépites du miroir • dans cette étrange obsession de tant de mots et tant de couloirs sombres • dans ce prétendu amour qui n'est que la souffrance d'un pacte blessé – d'un pacte écrit d'emblée qu'avec du sang – avec le sang qui se devait d'être versé • cet amour – cette obsession légiférée – qui n'est rien d'autre que le désespoir du noir qui ne peut plus s'endurer • ne peut plus endurer tous ces blocs de ténèbres en lesquels il se brise • et moi – étincelle de nulle part – vague de nul temps – écume de personne • nitescence de rien – scintillement létal de rien • je disparaïs*

*comme une histoire dissoute • en des non-mots – en des rayons sélénaires de non-syllabes » (50).*

Peut-être le lecteur est-il tenté de se poser plus des questions sur le quoi et le comment de la poésie, dont il ne se décide pas complètement de se laisser emporter, un abandon total l'affole encore et il lui faudrait des réponses accréditives.

Le poète, lui, « *l'unique allogène, que le verbe incarne – et la lumière défigure* » (3), Marsyas martyrisé qui « *pleure après sa peau perdue telle une magie des margelles* » (9), quand « *l'illusion est la solitude qui s'éloigne de moi telle la peau de marsyas l'écorché* » (31), lui, « *le roi-lune de la bavière des visions – hadès translucide d'orphée* » (11), un Argus-Tirésias « *aveugle d'une éternité d'yeux* » (19), comme « *l'oublié roi œdipe au seuil d'incompréhensible lumière* » (48), lui, « *le roi pêcheur invisible* » (53) qui « *traverse la blessure* » (32) – et « *que reste-t-il de la blessure quand le roi qui la porte – pêché par la douleur – disparaît* » (44), lui, « *navigateur à travers le labyrinthe* » (40) qui seul s'était aventuré dans l'odyssée sans rames – « *je monte dans la barque de charon seulement après avoir jeté sur la rive les ailes des pleurs avec lesquelles jadis je ramais* » (57) – il sait néanmoins qu'elle est autre, la nature de la vraie connaissance, celle des non-mots et des non-syllabes dont s'étincelle la poésie qui, en abolissant le monde – « *ce sommeil où l'on ne dort qu'avec l'insomnie – et dont on ne se réveille pas – dont on ne se réveille plus... (...) où seulement sans solution – sans désespoir – par naufrage, tu comprends* » (11) – laisse parler librement l'esprit nu, avec ses oxymores paradoxaux faits d'inversions et de négations :

*« peut-être l'insatiable extase athée de l'homme qui se vide du divin n'est que l'hybris d'une exquise – rare liberté • avec le pas et l'aile de l'esprit – j'éteins mon embrasement infini dans le néant • et j'ouvre toujours mon extinction en négations infinies*

*d'étincelles • pourtant, pour l'esprit et pour le porteur qu'il porte tout remonte • même – et surtout – l'effondrement – avec des fentes d'abyssale, brillante folie • et les murs cassés – les pensées brisées – meurent avec l'aven en ouvert • oui, ils veillent étrangers au monde – tels des seringues – les pneumatiques • et l'immortalité que porte leur veille est une drogue des horizons » (9).*

Car sa seule question inclut en autarcie sa préexistante, unique réponse : « *comment peux-tu traverser le styx que ta souffrance – le hurlement insatiable de ta douleur terrifiée – a bu déjà » (49).*

Disons donc, avec le poète, pour encourager le lecteur implicite qui cherche, peut-être sans le savoir, son propre salut à travers le poème avec lequel il lutte, comme Jacob avec l'ange : « *oh! il demande peut-être parce qu'il ne comprend rien – peut-être parce que la compréhension est sans questions » (50).*

Quant à l'auteur de cette œuvre de restitution dans la vérité et l'éveil, où l'épopée agonique de la quête et de la révélation est sublimée dans un dense témoignage lyrique tissé de beautés stylistiquement sursaturées, il convient de le célébrer, avec piété et gratitude. Car « *impitoyable est la terre pour le poète qui erre – perdu de l'homme – lui, le perdu vers l'homme » (13) : « oint de la magie de libération filée de rayons de syllabes – lui, l'homme assassiné par le destin » (13; 53).* Se séparant de l'illusion, bien que faisant lui-même « *partie de l'absurde » – car « par mon sourire seulement je diffère de lui » – le poète témoigne de l'extinction : « les miroirs rentrent pour toujours les uns dans les autres • (...) le monde s'efface lentement du mirage » (58).* Et ainsi, le poète témoigne sur l'homme : « *moi, le témoin, je soulève dans mes poings noircis de regards la crinière galactique du monde • et je crie avec néon et argent la vérité nue des faits » (57) : « mon bleu s'effondre dans le noir – solitaire • l'homme libre vit libre dans le vide » (56).*

Dana Shishmanian

## NOTE D'ÉDITION

Ce livre est traduit d'après : Ara Alexandru Șișmanian, *Letala lunii*, écrit en roumain et imprimé en autoédition en 2023<sup>3</sup>.

À cette transposition en français, l'auteur a contribué bien plus qu'en révisant la traduction, subtile et inspirée, réalisée par Dana Shishmanian, de sorte que la version française se présente presque comme une recreation, tant il s'agit de forger une langue nouvelle, la sienne, réellement transposable d'un vêtement linguistique à un autre, tout en conservant ses propres règles. Ainsi, là où le génie poétique propre à la langue roumaine ne trouvait pas de vrais équivalents en français, l'auteur a su découvrir des formes nouvelles, dictées en quelque sorte par la structure et l'imaginaire du génie poétique du français – sinon par cet héritage européen millénaire, mythique et mystique, que nous portons et qui nous porte – ce qui lui a inspiré nombre de modifications et d'ajouts par rapport à l'original, soit par le biais d'homonymies ou d'allitérations suggestives, soit par le jeu d'ambiguïtés fractales et de déviations tangentielles.

Que le lecteur se souvienne non pas tant de l'appel de Verlaine à « *tordre le coup à l'éloquence* » – car le parler et sa rhétorique implicite sont au cœur de la poésie, quoi que l'on fasse – mais plutôt de la *meraviglia* de Giambattista Marino et de l'*ingenio* de Baltasar Gracián, comme secrets majeurs de l'art poétique, renvoyant à la stupeur, à la perplexité nourricière – *thauma* – dont Platon faisait même l'origine de la philosophie. Le sens, le vrai, naît à travers, en deçà, et au-delà de la lecture thaumatique – voire traumatique : il vaut la peine d'aller le chercher.

L'auteur

---

<sup>3</sup> Désormais mis en ligne ([adshishma.net/Ara-Accueil.html](http://adshishma.net/Ara-Accueil.html)), comme le sera aussi la présente version française, après diffusion de l'édition imprimée.

## NOTICE BIOBIBLIOGRAPHIQUE

### Parcours

Né en 1951 à Bucarest, diplômé en langue et littérature hindi avec une thèse de maîtrise spécialisée soutenue en 1974 (*Le sacrifice védique ou la « coïncidentia oppositorum »*), Ara Alexandre Shishmanian a quitté définitivement la Roumanie en janvier 1983, par suite des persécutions politiques subies en raison de son adhésion, en mars 1977, au mouvement pour le respect des droits de l'homme.

Il s'installe définitivement en France où il suit des cours à l'École Pratique des Hautes Études et à l'Institut Catholique de Paris, étudiant la littérature védique et brahmanique, le gnosticisme et le manichéisme, le sanskrit, l'arménien classique, l'hébreu biblique et le copte. Historien des religions et poète, il est l'auteur de plusieurs études sur l'Inde védique et la Gnose, parues en Belgique, France, Italie, Roumanie, États-Unis, d'essais littéraires et politiques, et de 29 volumes de poèmes en roumain, parus en Roumanie et en France depuis 1997, auxquels s'ajoutent six volumes de poèmes traduits en français (dont celui-ci). Son site : <http://adshishma.net/Ara-Accueil.html>.

### Bibliographie sélective

#### Études, essais, articles

##### *En roumain*

„Analiza literară” (L'analyse littéraire), article paru partiellement dans *Luceafărul*, 23 (1980), nr. 37, 13 sept., p. 3 (sous le titre: „Proză și luciditate” – Prose et lucidité), repris entièrement et développé dans *Totalitarisme et littérature (I)*, 2022 (voir plus loin) (\*)



„Topos și Rit în opera lui Mihail Sadoveanu” (Topos et rite dans l’œuvre de Mihail Sadoveanu), dans *Steaua*, 31 (1980), nr. 11, pp. 4-6.

„Ciudatele farse și zadarnicele melancolii ale diaconului Creangă” (Les étranges farces et vaines mélancolies du diacre Creangă), dans *Steaua*, 32 (1981), nr. 2, pp. 22-24.

„Metaforă culinară și spirit carnavalesc la George Călinescu” (Métaphore culinaire et esprit carnavalesque chez G. Călinescu), dans *Steaua*, 32 (1981), nr. 7, pp. 8-10.

„Sergiu Al-George – deschizătorul formei” (Sergiu Al-George – le découvreur de la forme), dans *Vatra*, nr. 6/1998, pp. 92-95 ; nr. 7/1998, pp. 60-64 ; nr. 8/1998, pp. 53-56.

„Pe marginea unei cărți despre George Călinescu” (En marge d’un livre sur G. Călinescu), dans *Familia*, 33 (1997), nr. 10-11, pp. 58-64; repris dans *Totalitarisme et littérature (I)*, 2022 (voir ci-dessous) (\*).

„Eminescu restituit: O "versiune integrală" a Luceafărului” (Eminescu restitué : une "version intégrale" du *Luceafărul* ; en collaboration avec Dana Shishmanian), dans *Vatra*, 1-2/2018, pp. 15-22; reproduit en ligne (\*).

*Trei crime de stat* (*Trois crimes d’État*) : *Mihai Eminescu, Nicolae Labiș, Marin Preda* (avec des résumés en français), dans *Les cahiers «Psychanodia»* (n° 2 / Avril-Mai 2021) (\*).

*Totalitarisme et littérature (I)*. *Écrits critiques et politiques* (1980-2022) (textes en roumain et en français), dans *Les cahiers «Psychanodia»* (n° 3 / Mai-Juillet 2022) (\*).

*Patru crime de stat*. *Asasinatele lui Mihai Eminescu, Nicolae Labiș, Marin Preda, și Ioan Petru Culianu (33 de ani de la moarte)* (Quatre crimes d’État. Les assassinats de Mihai Eminescu, Nicolae Labiș, Marin Preda, et Ioan Petru Culianu – à 33 ans depuis la mort de ce dernier), Supplément aux *Cahiers “Psychanodia”* n° 2 (Avril-Mai 2024) (\*).

*Carnete de idei (I-V)* (Carnets d'idées). Série "Journal d'idées" n° 1, dans *Les cahiers «Psychanodia»* (n° 5 / Septembre 2023) (\*).

*Carnete de idei (VI-X)*. Série "Journal d'idées" n° 2, dans *Les cahiers «Psychanodia»* (n° 6 / Janvier 2024 (\*).

*Carnete de idei (XI-XV)*. Série "Journal d'idées" n° 3, dans *Les cahiers «Psychanodia»* (n° 7 / Avril-Mai 2024 (\*).

*Carnete de idei (XVI-XX)*. Série "Journal d'idées" n° 4, dans *Les cahiers «Psychanodia»* (n° 8 / Juin 2024 (\*).

### ***En français***

« Le Nombre et son Ombre. Cosmodicée et cosmogénie dans le Veda et dans la Gnose », dans *Orientalia Lovaniensia Periodica*, no. 16 (1985), pp. 205-235; no. 17 (1986), pp. 169-207.

« Le Nombre et son Ombre (Résumé) », dans *Neoplatonism and Gnosticism*, edited by Richard T. Wallis, associate editor Jay Bregman, State University of New York, 1992, pp. 351-380.

« L'Orientalisme au Carrefour. Réflexions en marge d'une "Nouvelle politique de l'Orientalisme" », dans *Orientalia Lovaniensia Periodica*, no. 24 (1993), pp. 251-277.

« Sémiologie et Ontologie. Quelques observations méthodologiques à partir d'une "spectroscopie" de l'*Apocryphon de Jean* », dans *Orientalia Lovaniensia Periodica*, no. 25 (1994), pp. 143-167; no. 26 (1995), pp. 51-76.

« Sergiu Al-George e il suo contributo all'indianistica romena contemporanea », dans *La rinascenza orientale nel pensiero europeo. Pionieri lungo tre secoli*, ed. Grazia Marchiano, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, Pisa-Roma, 1996, pp. 201-235.

« Sergiu Al-George – l'abstracteur de la forme », dans *Orientalia Lovaniensia Periodica*, nr. 27, 1996, pp. 207-238.

« Dédoulement, chute et salut dans le Veda et dans la Gnose », dans *Ascension et hypostases initiatiques de l'âme. Mystique et eschatologie à travers les traditions religieuses* (Actes du Colloque international d'histoire des religions « Psychanodia »), Les Amis de I. P. Couliano, Paris 2006, pp. 149-237 ; 2<sup>nd</sup>e édition en ligne (\*).

« Les sept transgressions de Ioan Petru Culianu », dans *Les cahiers «Psychanodia»* n° 1 / Mai 2011, Les Amis de I. P. Couliano, pp. 9-129 ; 2<sup>nd</sup>e éditions en ligne (\*).

*Totalitarisme et littérature (I). Écrits critiques et politiques* (1980-2022) (textes en roumain et en français), dans *Les cahiers «Psychanodia»* (n° 3 / Mai-Juillet 2022) (\*).

*Totalitarisme et littérature (II). Une nouvelle synthèse sur les crimes d'État en Roumanie*, dans *Les cahiers «Psychanodia»* (n° 4 / Juin 2023) (\*).

« Mihai Eminescu. Une mise à mort trop longtemps occultée », et « Nicolae Labiş – l'Albatros tué », dans [Lettre du Pen Club Français, n° 38 \(novembre 2023\)](#), pp. 8-27.

« I. P. Couliano – la dernière victime... », et « Marin Preda – le plus haï des écrivains », dans [Lettre du Pen Club Français, n° 38 \(novembre 2023\)](#), pp. 30-57.

(\*). Sur le site personnel, section [Publications communes](#).

## **Poésie – volumes personnels**

### ***En roumain***

*Triptic 1. Priviri* (Triptyque 1. Regards), éditions Arhipelag, Târgu-Mureş, 1997.

*Triptic 2. Ochiul orb* (Triptyque 2. L'œil aveugle), éditions Arhipelag, Târgu-Mureş, 1998.

*Triptic 3. Tireziada* (Triptyque 3. La Tirésiasse), éditions Arhipelag, Târgu-Mureş, 1999.

*Triptic: Priviri, Ochiul orb, Tireziada* (Triptyque : Regards, L'œil aveugle, La Tirésias), éditions Cartea Românească, București, 2001 (avec une présentation de Dan Cristea).

*Migrene* (Migraines) I-II-III, éditions Cartea Românească, București, 2003-2005 (vol. I et III avec des présentations de Dan Cristea ; vol. II avec une postface du même critique).

*Migrene* (Migraines) IV, éditions Paralela 45, 2007.

*Migrene* (Migraines) V, VIα, VIδ, éditions Ramuri, 2007, 2016, 2017.

*Absențe* (Absences) I-II-III-IV, éditions Ramuri, 2009-2012.

*Absențe* (Absences) V, éditions ΦΩΣ (Les Amis de I. P. Couliano), 2021 (avec une présentation de Sonia Elvireanu).

*Neștiute* (Méconnues) I-II-III-IV, éditions Ramuri, 2012, 2014, 2015, 2018 (vol. IV avec une note de Dumitru Radu Popa).

*Neștiute* (Méconnues) V, éditions ΦΩΣ (Les Amis de I. P. Couliano), 2018 (avec une note de Dumitru Radu Popa).

*Menuetul menestrelului morbid* (Le menuet du ménestrel morbide), éditions ΦΩΣ (Les Amis de I. P. Couliano), 2019 (avec un préambule de l'auteur).

[Staze și enstaze \(Stases et enstases\)](#), autoédition en ligne, 2021 (\*\*).

[Zdrențe \(Haillons\) I](#), autoédition en ligne, 2022 (\*\*).

[Zdrențe \(Haillons\) II](#), autoédition en ligne, 2023 (\*\*).

[Zdrențe \(Haillons\) III](#), autoédition en ligne, 2024 (\*\*).

[Onirice \(Oniriques\) I](#), autoédition en ligne, 2022 (\*\*).

[Onirice \(Oniriques\) II](#), autoédition en ligne, 2023 (\*\*).

[Letala lunii \(La Létale de la lune\)](#), éditions ΦΩΣ (Les Amis de I. P. Couliano), 2023 (préface de Dana Shishmanian); 2<sup>nde</sup> édition en ligne (\*\*).

Les volumes antérieurs à 2021 sont en cours de mise en ligne (à ce jour: [Triptic](#), [Menuetul menestrelului morbid](#), [Absențe V](#), [Neștiute V](#)) (\*\*).

(\*\*) Sur le site personnel, section [Ara / Poésie – en roumain](#).

## ***En français***

*Fenêtre avec esseulement*, poèmes sélectionnés et traduits en français par Dana Shishmanian, éditions L'Harmattan (collection Accent tonique), Paris, 2014.

*Le sang de la ville*, poèmes sélectionnés et traduits en français par Dana Shishmanian, éditions L'Harmattan (collection Accent tonique), Paris, 2016.

*Les non-êtres imaginaires. Poème dramatique*, traduit par Dana Shishmanian et Ara Alexandre Shishmanian, éditions L'Harmattan (collection Accent tonique), Paris, 2020 (avec une préface de Dana Shishmanian).

*Orphée lunaire*, traduit par Dana Shishmanian, revu par l'auteur, L'Harmattan (collection Accent tonique), 2021 (préambule de Dana Shishmanian).

*Mi-graines*, traduit par Dana Shishmanian, revu par l'auteur, Échappée Belle édition, 2021 (préface de Dan Cristea).

## **Poésie – en anthologies et revues**

### ***En roumain***

***Revues imprimées*** : *Poezia* (2/2018, 3/2021), *Luceafărul* (6/2018, 10/2020, 1/2022), *Discobolul* (nr 4/2018, 3/2020, 1/2023), *Convorbiri literare* (nr 2/2021, 2/2022), *Vatra* (3-4/2019, 10-11/2020, 3-4/2022, 9/2023), *Bucovina literară* (1-2-3/2019, 7-8-9/2020, 7-8-9 2021, 1-2-3/2024), *Ararat online* (7/2020, 12/2021, 2-8-12/2022, 12/2023, 2/2024), *Euphorion* (nr 3/2021, 3/2022, 1/2024), *Leviathan* (nr. 4/2020, 4/2021, 2-3-4/2022, 1-2-4/2023, 1/2024), *Itaca – Dublin* (nr 4/2021, 1-2-3/2022, 1-4/2023, 1-2/2024).

***Sites en ligne***: [Ara Alexandru Şişmanian \(poetii-nostri.ro\)](http://AraAlexandruSismanian(poetii-nostri.ro)).

### ***En français ou autres langues***

Dieter Schlesak, *Gefährliche Serpentinaen. Rumänische Lyrik der Gegenwart*, Edition Druckhaus 1998, p. 211 (poème traduit en allemand, du volume *Priviri*).

*D'écriture en écriture*, Paris, 2015, 3e tome de l'anthologie des auteurs de la *Gazette de la Lucarne*, pp. 375-377.

*Anthologie poétique de Flammes Vives 2016*, volume 1, mai 2016, pp. 135-136 ; volume 3, novembre 2016, pp. 113-115.

*L'éveil du myosotis*, Les Éditions du Net, Paris, 2014, édité par Jean-Pierre Béchu et Marguerite Chamon, pp. 396-399.

*Les poètes et le cosmique*, Les Éditions du Net, Paris, 2015, édité par Jean-Pierre Béchu et Marguerite Chamon, pp. 170-171.

*Les Poètes, l'Eau, et le Feu*, Les Éditions du Net, Paris, 2017, édité par Jean-Pierre Béchu et Marguerite Chamon, pp. 200-201.

*Anthologie de l'émerveillement*, Les Éditions du Net, Paris, 2021, éditée par Jean-Pierre Béchu et Marguerite Chamon, p. 116.

*Anthologie de l'émerveillement. Tome 2*, Les Éditions du Net, Paris, 2023, éditée par Jean-Pierre Béchu et Marguerite Chamon, p. 130.

*Quatuor poétique* tome 3, éditions Les Amis de Thalie, 2023.

**Revue imprimées** : *Poésie/première* (2018, 2020, 2022, 2024), *À l'index* (2017), *Intervention à Haute Voix* (2018), *Concerto pour marées et silence, revue* (2020, 2023, 2024), *Nouveaux délits* (n° 74/2023), *Les amis de Thalie* (2023, 2024), *Diérèse* (n° 87/2023), *Traversées* (n°103/2023 : poèmes en roumain, français, et allemand – traduction Eva Maria Berg).

**Revue en ligne** : *Gazette de la Lucarne des écrivains* (2013), *Le capital des mots* (2014, 2016, 2020), *Le Temporel* (2016), *La toile de l'Un* (2016), *Ragazine* (2017 : poèmes en anglais – traduction Flavia Cosma), *Le Pan poétique des muses* (2017),

*Recours au poème* (2016, 2019, 2021, 2022), *La Levure littéraire* (2018), *Poésie pour tous* (2014... 2023), *Atelier* (Italie, déc. 2021 : poèmes en français et en italien – traduction Giuliano Ladolfi). *Franco-polis* (2013, 2015, 2017, 2018, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024).

Le poète fait sentir à l'éternité le temps, en chantant –  
et au temps, fait sentir l'éternité en a-rêvant...

À travers le poète, l'éternité descend et meurt –  
le temps, s'éteignant, monte...





# LA LÉTALE DE LA LUNE

## 1. les étoiles nagent

les étoiles nagent dans les fleuves du vide • étrange lumière  
sommeillant dans les courants de l'air – coupe de mystère pour  
le néant • l'esprit – oui, et le néant – son sang profond •

je suis le Forgeron du Verbe – avec ma sève de lumière sur ma  
labyrinthique obscurité des racines • le crépuscule m'est comme  
une extinction brisée aux cordes de rêves • je respire dans le  
palais de l'aven un air que je n'atteins qu'avec mon insomnie  
bleue • du sol de songe et d'ombres s'élèvent des arbres de  
fantasmes aux couronnes en-rêvés de fleurs – ramurant et  
résonant de papillons géants aux ailes boréales • et des tréfonds  
de miroirs nourrissent les vastes parcs de l'exil – où comme une  
stalagmite des cavernes artificielles de l'âme – sur des congères  
et par des neigées d'argent – narcisse promène sa beauté  
indifférente – immortel •

des pommes d'oubli, de discorde et d'or poussent – et poussent  
les hallucinations des serpents en rameaux • là où de vieux  
monstres ermites respirent des oiseaux en rêvant d'astres et de  
galaxies – et de creux de gorges noires d'anti-lumière creusées  
dans le vide • alors que le sombre du jour avec le vert  
lobatchevskien des nuits aux horizons incurvés par l'infini –  
s'enfoncent telles des flèches dans les mystères d'au-delà de  
l'horizon • et des semaines clignotantes en des pages de  
secondes – et des portes sous le verrou desquelles des blocs  
d'abîme hurlent de désespoir congelé •

je me surprends à tailler ma route dans l'attente • car la proue du navire génère l'écume qu'il traverse – et le bateau flotte tel un visage sur lequel tout l'océan coule d'une seule larme •

## 2. échelle vers moi

échelle vers moi – vers toi – vers l’attente et la nuit • échelle vers le seuil – depuis la peau lisse du jour sous laquelle je veille • qui suis-je – quand l’escargot d’argent brille à travers le brouillard – tel un labyrinthe lumineux et froid • je suis le remords et la brume – et les mains de syllabes cueillies du labyrinthe fleuri • *les chutes chantantes répandent tout autour un parfum de miroirs et de ténèbres* • de cette désolation d’argent je me fais et me refais encore et encore – jusqu’à ce que je devienne douleur d’or •

aux rames de miroirs parcourt le vide la barque du pâle • la planète flotte portée par le verbe • flotte à travers les rayons, le brin d’herbe • flotte sur la blessure le sourire – et toile se gonfle la douleur sereinée dans le néant • livide navire liquide – étrange injection de bleu dans le silence aux marches lourdes et froides • la brise commune du souffle balaie le sable de la plage songée par la scène • un vélo aux roues brutalement déflorées comme le pubis cru d’une fillette violée • et l’herbe aldine – aux fils soulignés par des éclaboussures étrangères comme une graisse de la lune – hantée par les fragiles sabliers • une eau à la lisseté visqueuse se répand telle une tache de sommeil – autour de la femme que le rêve incube n’a pas encore quittée • les yeux troubles nagent encore, tels des poissons, à travers son visage endormi • et l’apesanteur des boîtes transparentes – à peine tangentes à l’herbe argentée – à peine tangentes à ses ombres laissées derrière • elles déversent sans s’ouvrir – de leur matière ineffable – une rosée seconde •

ainsi la fille surgit du rêve, formant ses pas inscrits sous la lune fantomatique – elle grimpe sur un rayon pareille à une gracile araignée – elle perd dans l’air sa transparence de lune seconde • tandis que les boîtes s’ouvrent toutes seules – perdant dans la pâleur un trésor morbide • la fille rentre à nouveau dans le rêve

avec des sourires d'aveugle – dans l'arrêve dont elle ne s'est peut-être jamais échappée • entre ou sort avec des sourires qui se déprennent de ses lèvres – en des volées incertaines d'oiseaux fantomatiques ou de papillons • les papillons d'une pandémie inconnue – létale – léthale – dont la fille infecte le sommeil de tous les dormeurs •

### 3. autre, toujours autre

autre, toujours autre je vogue à travers les cendres stygiennes • à travers la tache de ce chemin – la tache de ce chemin où toujours porte je me perds – et clef je me retrouve • moi, le vieillard aux voiles de fleur d'écume • avec l'anesthésique des fantômes dans le sang, je nage vers la citadelle monoschizophrène d'usher – et vers sa sélénaire, létale solitude que je veux traverser • le mystère de la voie qui mène à la cité mythologique des voluptés perverses et du crime – je l'ai acheté pour un sac d'ombres démagnétisées, d'un toxicomane emprisonné dans une mort furtive, autrefois • des os de lumière jaillissaient de ce qui m'était resté encore comme douleur • et les cernes des lettres me jetaient d'étranges billets de banque à la figure – pareils à des ovni effondrés un siècle auparavant, quelque part entre le triangle des bermudes et le mexique • les voitures me contournaient ainsi qu'un coyote moribond sur l'autoroute du seul et de personne • comme lorsque tout finit et qu'il ne vous reste plus que vos paumes barbouillées d'étincelles – il ne vous reste plus que le destin enduit d'une lumière vagabonde •

on m'avait prévenu de ne m'arrêter à aucune étoile – à aucune soif dans le désert parsemé d'auberges saccagées – de cactus écarquillés – et de moulins emportés par d'aléatoires évanescences stygiennes • je souriais, équivoque, à l'imposteur d'antan – l'imposteur aux quatre visages et deux mythes – moi, l'unique allogène, que le verbe incarne – et la lumière défigure • cette lumière qui m'efface avec son intensité vide – avec son intensité fulgurante • qui me brise – me brise les traits •

égaré aux miroirs assoiffés avec seul – aux miroirs du seul si profondément assoiffés – je cueille mes écailles dans l'infini du désert rouge • je soulève, des dunes brûlantes, mon serpent de

soleil • ce serpent de sang incandescent – intermittent – à travers lequel les éclairs se propagent en frissonnant • oasis de repos mouvant dans lequel je m'enfonce • là-bas, au fond de l'aven je fais l'amour à la létale d'argent et de sables • la léthale mélusine aux écailles d'immortalité et d'oubli – qui m'aimait autrefois • les chamans s'y promenaient avec des spasmes rouges d'or – avec des roues d'extase qui terminent leur désespoir dans le crash • oui, les chamans qui fument sans cesse des pipes de serpents paradisiaques • qui traversent l'halluciné, le hagard janvier fumant d'insatiables pipes de serpents • des pipes plus longues que le fabuleux ouroboros – plus longues que le tour du monde en 80 jours – et bien, bien plus longues encore... •

#### 4. le murmure des arbres

le murmure des arbres change mon ouïe en mer et ma vision – en forêt de coquillages • les dés roulent après les insomnies de l’horizon • le roi-lune s’évanouit dans le rayon • huîtres endormies dans le couchant – la perle géante perdue dans la lune • et la cabane de nacre d’où je sors, moi, le pêcheur – quand mon âme s’assombrit • et les télégrammes télépathiques qui flinguent mon cerveau avec leur distance syllabique •

moi, le célibataire du ponant, je vous le dis – le monde essaie toujours de nous marier à une culpabilité illusoire • lui, qui n’est rien qu’impardonnable trahison • la lumière est la mesure du temps ou *est* le temps – ou une autre dimension – la forme ralentie de la veille • suspensions de frêle sur noir d’aven – les larmes creusent des abîmes sur mon visage • l’ineffable cherche dans le silence, des mots – des cris captifs dans la monotonie létale et rouge • en océanique non-histoire – d’un enveloppé – envoilé labyrinthe – je déverse d’étranges non-regards de mon œil solitaire • je soulève des morceaux d’abîme avec mes mains incréées • des pages de paupières que scories je lis – et sommeil si je bois, à peine sais-je lire lettre • nom si je me respire – fraîcheur je perds, et mythe •

l’obscur surgit devant moi, tréfonds sans visage • la parole m’est pont • le miroir – déguisement de congélation blanche • le pôle – vêtement boréal aux sourires acérés • enveloppé d’ailes bleues de poison j’avance dans le jardin cadavérique des victimes – flottant, porté par la chlamyde thanatique entrelacée de mirages d’étoiles • des baleines de pierre impondérables s’endorment sous d’immenses forêts de forets blancs •

je m’élève – et avec moi se haussent les hauteurs brisées – toujours plus vides de solution • elles, les allogènes apories • enfin, il pourrit, le dieu mort • la prière se décompose en vortex



– en vortextes – la prière est lettre déchirée en vertiges • les morts stellaires dorment dans les pâleurs des eaux • les vagues du brouillard sont traversées d'un étrange appel • le curé s'agenouille perdu devant la guillotine létale de la nuit – la peur ne sculpte que des enfants • l'arme est un labyrinthe que l'on peut creuser dans sa main • le tigre bleu se fraye un chemin à travers les fantasmes • un monstre d'héroïne aux yeux de couchant se solidifie dans la viscosité de l'illusion •

porté par une vague toujours plus étrangère – d'une matière somptueuse et dégradante – des odeurs rouges et vertes m'enferment en des cellules de solitude – où des barreaux aveugles me racontent pourquoi je ne peux plus m'en échapper • ensuite la clef tourne toute seule dans la serrure – et je me réveille à nouveau seul sur la route •

## 5. la fille lunaire

la fille lunaire nage dans son sommeil – elle nage à travers ses regards troubles jusqu’aux frontières de la mort • elle pleure dans la barque de son corps disparu – et ses larmes suspendues rêvent d’elle • tels des anges plongent les abysses, leurs trompettes inavouées – ces immortalités inavouées qui, ténébreuses, bombardent la ville •

les messagers tournent leurs pages à travers la neige d’écume – avec les lettres d’accréditation du corps recouvertes de tortures illisibles • et le sauveur s’échappe de la croix violacée où déclinent déjà tous nos espoirs • le roi-lune condamne à mort – condamne à 12 les apôtres, au nom de la musique •

des cordes de potence blanches poursuivent notre âme • me hante, blafarde, la forêt fantôme – avec des feuillages d’évanescences et des mousses érogènes • les arbres au visage de chaux me rêvent dans la salle tra-argentée aux saules de nerfs à vif • des portes s’ouvrent soudaines en ma poitrine par où pénètrent des lièvres de lune – créatures exorbitées aux yeux pleurant de questions • tra-argenté je me dépars des hasards improbables – des événements d’une vie de cauchemar • des anges de givre crient avec les geysers des hauteurs – avec toute l’immortalité en effondrement de limite • la bouche maléfique du sommeil s’éteint aux mains étendues •

d’une troisième main – jaillie du serpent ailé du tigre – suspendue au néant qui toujours me non-meurt – le roi-lune laisse des traînées de sa chair tra-argentée dans l’air irrespirable du monde • des traînées qui racontent leur disparition – en vomissant les matins tels des boîtes transparentes •

toutes les balles – toutes les balles que ma douleur peut tirer – qu’elle tire des blessures – elles tueront vos âmes • elles tueront

vos âmes – vos âmes calcareuses d’assassins • car l’air est plein des souvenirs des férocités que je dévore – de la mémoire scélérate sciée à la faucille – de la mémoire-moquerie – qui ne m’a pas engendré mais vomi seulement • et la folie de cristal filée en des fils d’avalanche – ou l’été accablé des vampires du torride • l’arbre-cachot auquel je me suis découvert condamné – je lui coupe les barreaux avec une lime inoxydable •

les fils de la pluie s’éteignent de tristesse – des gouttes sur l’écorce d’annihilation isolée • l’herbe joue à la flûte – et barque – et sourire – et je meurs • et les genoux argentés de l’elfe qui se lave à la lune • et ses seins complètement et totalement en silicone • ou le sommeil qui à l’insomnie fait des présents – car qu’est-ce que l’arrêve qu’une insomnie du sommeil lui-même • combien de cordes porte dans sa mélancolie une aile – et combien de labyrinthes •

j’embrasse avec personne la larme pleurée par peut-être – ou par dieu • quand l’obscur va, avec le grave, me quitter • enveloppé dans le bleu – je me dieu – et me grave – et me sombre • en cristal de cylindre s’écoulent les chutes – et la clef comme dans une bouteille coule dans ma main – et en velours de porte avec le spleen je me change •

le syndicat des anges décida un beau jour d’entrer en grève générale du monde – et sa voix avec fleur de branche s’envola • l’aquarium où le poisson-nostalgie fond en nageant dans l’alcool • ou la canne-à-pêche mince – mince – toujours plus mince – d’un pêcheur qui regardé par le vide, se pêche tout seul • oui, le roi-pêcheur s’éteint – ne laissant dans l’air près du rivage qu’un flocon de cendres impondérables •

## 6. tristesse aux cheveux de fantôme

tristesse aux cheveux de fantôme et tache de sang ronde – plus lente qu’un chuchotement • un chuchotement qui étend toujours ses lèvres rouges • oui, le roi-lune à travers la nuit enduite de magie • le bleu ouvre dans le pâle des miroirs mystérieux • il entre dans le rêve sur un traîneau d’or – cueille des fruits létaux dans des jardins de neige • les gardiens de la solitude attendent leur propre arrivée – étrangers ectoplasmiques dans le vide • alors que je traverse toujours le pont entouré de princesses fantômes • quand profondément – tellement loin – insulée dans l’aven – dort dans la lune la létale •

je touche, des doigts larmés de mon cœur, l’écorce douloureuse de l’arbre avec lequel je suis maintenant absolument seul • seul – miroir sur la solitude – ma rue bizarre • comme une érection de sommeil embrassant la syllabe létale qu’elle lit • impondérable, au-delà du miroir – de l’autre côté du mirage qui me contemple • où tout se fond et s’assemble en des contradictions harmonieuses • et les visages ouvrent des fenêtres entre l’éternité et le temps • et je lis – et je ramasse les lettres entre la neige et la lune • l’épître bleue est une aile de lointain – la nuit parfaite n’est qu’ouïe •

je souffre d’une étrange impuissance qui me déchire entre sommeil et éveil • sur leurs rives opposées je gis dédoublé • et j’étouffe presque sous les aimants et le noir de l’air • l’arbre aux feuilles blanches – à la sève noire – épaisse et visqueuse comme l’encre de chine • baigné jusqu’aux aisselles de sa couronne par une eau de mer calme et étrange – plus rouge que le vin • la succube me presse le cœur avec son cube absurde – et à nouveau je me réveille tirailé entre les deux rives abstraites • tenant d’une main la lettre envoyée par la lune – et de l’autre la réponse conçue par la terre funèbre • ... oh ! de la mer – de la couronne

enivrante de la mer s'élève un parfum lourd, aux pétales innombrables – sous les nuages translucides des papillons qui virevoltent et se meurent – oui, volent à travers leur propre mort •

hum !... j'ai une sorte de compassion écœurée pour la boue immonde de la femme – qui la recouvre en des couches épaisses tantôt sèches tantôt humides – telle une bête passant moitié de sa vie en quelque méphitique marais • pataugeant parmi des troncs fossilisés – macro-méto-phals hétéro-soniques – qui lui pénètrent le sexe, la bouche et même l'anus • ou s'installent pareils à des sangsues entre ses seins – non pas tant par sa volonté qu'en raison d'une indescriptible marée d'abjection • avec chaque homme qui l'enserme elle égare un bout de son identité – une étincelle de soi-même – se perdant lentement dans une disparition innommable • en cet étrange miroir où se reflète, sortie de quelque cauchemar décrépiti, une scolopendre de têtes soudées ensemble – anonymisées par une continuité démente – indescriptible • aux touffes de barbes frissonnant dans une épaisseur sans visage – comme si la photographie de karl marx sortait de son cadre – se multipliant rien qu'en rampant...

l'arbre – l'automne lui fait perdre ses pages aux prophéties non encore écrites • une pâleur cendrée – une sorte de lividité sale – comme le cadavre d'une non-rencontre aperçu à travers une eau polluée • la vague immense pareille à un visage aux yeux d'écume – au vert blafard comme fraîchement cicatrisé • un lit de fer avec des voiles – la barque improvisée de la somnambule •

... et la létale de la lune aux errances dispersées dans des dépressions • elle fuit les lieux de rencontre tels des nœuds noircis de secondes – où son évanescence pourrait succomber • elle fuit toute approche ainsi qu'un or hypnotique qui pourrait l'endormir • les routes sont pour elle des cordes • la mort – une fleur stellaire qu'elle sait devoir cueillir dans le jardin de

l'équivoque – un jour – ou peut-être mieux une nuit • jusque-là tous ses chemins noués la conduisaient à la mer • la mer elle-même porte ses algues telles des mèches emmêlées – agglutinées en léthargie • elle porte son vert comme une nostalgie pourrissante •

la létale de la lune a peut-être été sculptée dans le son par alban berg à partir du silence • un silence de silicium – tache d'un étrange incolore qui s'étend toujours – imperturbable • oui, ce liquide balaféré et blafard comme les barreaux exaspérés d'une cellule – le sommeil rond •

on commence toujours par une pierre qui tombe continuellement dans le silence immuable • par une fleur sonore du sang • par une femme qui joue l'enfant alors qu'elle a dépassé l'âge où le charme lui permettait d'être insolente • l'ennui se dépose en couches de nostalgie sur ses seins aux aguets tels des radars • oui, pareils à des antennes avec lesquelles elle capte la distance vulnérable de ceux que depuis l'éternité elle fuit • elle, le lapin blanc de cocaïne dont la folie ne peut s'arrêter qu'en mirage •

il y a une étrange confusion provoquée par un excès de précision – une précision presque onirique • elle entraîne notre narcissisme occulte au bord du miroir • là où le lac nocturne s'étend comme une plaque brillante de marbre noir • une longue larme – catoptrique – ophidienne – hurle au loin • l'horizon fixe n'est plus qu'un mince filet de sang • menaçant ainsi qu'une page déchirée – la dernière chlamyde du silence • et les vagues de l'immense forêt océanique autour de moi – semblables à une bouche ouverte – grand ouverte – d'oubli vert •

le soir de sel des jaguars – quand je cueille dans le miroir le froid infecté du désir et de l'eau • une grappe d'agonie tombe de la gorge écrasée • zagreus est mort broyé – aux testicules tels des yeux en fermentation • l'adolescent pétrifié en curiosité noire est

un semeur de mort en suspension • sur le sol de marbre blanc –  
une tache rouge vif comme un rubis liquéfié • un objet étrange  
impossible à définir – peut-être un poignard, peut-être une boîte  
– peut-être l’aven aux dimensions infinies • ... et l’archet fin  
comme une algue sur le violon astral-argenté des sablons...

## 7. avalanches de froid

avalanches de froid sous les joues des murailles • en moi – nulle-part d’hiver • des cloches absurdes parlent – babel de lumière • le pendu se balance dans son éjaculation étrange comme dans un nœud coulant • les dépressions sont des saisons sélénaires où le roi-lune se meurt périodiquement • lui, le létal gisant dans sa solitude aliénée • car la volupté est un hamac de sang pour les imaginations subtiles – qui engendrent, en des larves d’argent, des atlantes sémiramiques et des luniens assurbanipalisés • des stygies méphitiques élevant par le verbe les pâles pétales des vols carnivores • chacun de mes nerfs crache une neigée de secondes – jusqu’à disparaître dans l’arche telle une agonie pourpre • le roi-lune se noie dans des chlores d’incolores infinis – où les instants s’arrêtent en des miroirs lisses d’éternité • car un masque n’est pas seulement ce qu’il dissimule ou ce qu’il exprime – mais surtout ce qui amplifie sans fin l’expression • et, en s’invoquant, lui, le lunien, chantait :

« oh ! toi, fille presque invisible des lointains – à la couronne de chute et de larme • aux yeux fermés par la nuit – car pour la nuit seulement les yeux fermés sont voyants • à l’âge de froid et blancheur de lune – mon pauvre sommeil entouré par des forêts d’oubli • toi, dont les sables d’argent – dont les larmes d’or – tu ne peux les atteindre qu’en te perdant • fontaine de regards dans laquelle la lune – comme en des infinités de vide – se noie • solitude que je porte comme une couronne cachée autour du cerveau • la létale de la lune – ce miel subtilement vénéneux tel une clef des mirages – verse une mélancolie bleue dans les coupes de nos cœurs avec lesquels nous rêvons et mourons • et ainsi elle nous perd et se perd – se retrouve et nous revient – pleure entre jeu et illusion – et nous craint entre tromperie et équivoque » •



## 8. dans les arbres de la solitude

dans les arbres de la solitude et de l'exil – les silences mûrs • le crépuscule dans des pierres en fusion – et en chaque heure frigide, un mot figé – oui, le « titanique » des hospices se perd dans la folie et la brume • dans la nuit et le mirage • et l'océan porte ses surges d'icebergs vers les instants blancs, le fouet à la main • car le temps tel une boule de papier froissé flotte sur l'eau des ravines • et l'œil d'or se nourrit de nous – les chrysalides d'un devenir innommable • oui, la pâleur du rêve injecte de l'arrêve dans les veines et les branches • dans l'esprit bleu des forêts • et dans le rond insulaire – comme une obsession obstétrique du centre • du centre véritable – sans circonférence – centre de rien – néant du tout • car le centre est le non-centre absolu – qui se contient lui-même • le singulier toujours étranger – immergé en insolite solitude •

les eaux des rivières ont tant lavé les matins – que sur les oreillers de nos réveils on ne peut plus cueillir qu'un brillant oubli • un regard vidé de toutes les illusions – comme la paire de lunettes que porte le destin avant le hasard • quand il répare ses nasses cassées – ses filets déchirés par les tigres de l'océan – par les ours enragés de l'océan – avec leurs pattes colossales pareilles à des phares d'écume • et à nouveau, les libertés à vendre du mal banal – les éclaboussures enchaînées de la sueur aux douleurs raidies – aux étouffements verrouillés au plus profond des gorges •

## 9. la lisière des répulsions

à la lisière des répulsions tactiles – dans l’hiver anxieux des yeux • hantée par une malédiction labyrinthique qu’elle attire et ignore • elle arrive sans chercher – en une blessure étrangère – dans une agonie qui menace de devenir la sienne • larme perdue près de la mer – tresse de pleur de la belle sans visage • la fille à la nudité invisible – illisible – et pourtant aveuglante • comme un nom trop léger – pour les lettres, à peine respirable • regardé par sa peau ineffable – une fleur de métal est le ciel • une aliénation bleue de hauteurs aux cimes perdues • froid de rayons se penche – s’incline avec des caresses apaisées • malades d’infini – les feuilles ouvrent les yeux des arbres – elles, qui dormaient jusque-là sous leurs paupières vertes • et en la contemplant, les yeux murmurent... •

soudain les ombres flottent sur les marches d’une échelle qu’elles inventent à peine • et l’étranger jette dans l’or son immortalité originaire et diabolique • quel amour de gypse pourrait oser prononcer son nom – respiré en rêve seulement • et quel esprit pourrait habiter son silence • à la fenêtre avec seul – seul le roi-lune l’entre-aperçoit en mourant • la disperse telle des aigrettes d’échos – flocons muets • les ombres semblent s’attendre – semblent se creuser en des obscurités de forêts • réveillé du sommeil et de l’épais – l’œil ancien dissipe chaos de pierre • oui, le vieux des voiles et des vagues – comme une fleur d’écume • le vieux des vagues et des voiles qui jette des fantômes de sylves sur la rive • quand l’hiver est un train sans rails ou gare – avec une locomotive d’interminable neigée •

mais l’ineffable coupe dans la vue jusqu’aux yeux magnétiques des aveugles • quand ton sommeil se perd dans les galaxies, ton insomnie est pareille aux lointains où est né l’absolu • si, bien sûr, une naissance absolue pouvait s’apercevoir • mais la rue est

un brancard pour l'immense fleur portée avec solennité de calcaire • et la nuit ouvre avec des mains d'énigme les échos de l'arrêve – dont les fenêtres ont laissé passer mon sourire • y a-t-il pourtant une loi à laquelle les portes de l'homme n'ont pas accès • ou quelque méconnu à l'âme seulement d'exil – étranger par naissance • les menottes métalliques ouvrent tout autour des routes de cercles • et même icare ne s'est effondré que parce qu'il était le cri brisé d'un dieu • ou phaéton avec ses pages solaires dévastées par la dépression d'un poète • oui, l'orgasme bizarre du pendu qui fait renaître son éjaculation en abyssales, ostracisées mandragores •

peut-être l'insatiable extase athée de l'homme qui se vide du divin – n'est que l'hybris d'une exquise – rare liberté • avec le pas et l'aile de l'esprit – j'éteins mon embrasement infini dans le néant • et j'ouvre toujours mon extinction en négations infinies d'étincelles • pourtant, pour l'esprit et pour le porteur qu'il porte – tout remonte • même – et surtout – l'effondrement – avec des fentes d'abyssale – brillante folie • et les murs cassés – les pensées brisées – meurent avec l'aven en ouvert • oui, ils veillent – étrangers au monde – tels des seringues – les pneumatiques • et l'immortalité que porte leur veille est une drogue des horizons •

## 10. ce crâne-là

ce crâne-là – ce crâne-là comme un jeu de mots • la trace de ce que je n’ai jamais été – une caricature de la mort – ou peut-être un étrange moignon de souvenir – madeleine d’aucun proust • qui n’aurait pu se rappeler d’elle – ou de lui-même – que par quelque vers de quand il n’était pas encore né • “alas! poor yorick – I know him, horatio” • lui, qui nous a tant porté le néant entre sa bosse et une plaisanterie rêvée de jadis • le crâne, le crâne de yorick – roulé en syllabes par shakespeare – dans les syllabes par lesquelles il l’a engendré – pour une mélancolie éphémère •

cela signifie-t-il autre chose que de simples mots • veut-il dire qu’on n’est que le résidu fermé et dur – rigide et dogmatique comme un inquisiteur chrétien – ou comme un secrétaire de parti crétin – de ce qui aurait dû et pu être – et n’a pas été • de ce qui se fut rêvé ludique, vivant et non corseté en des limites • cela signifie-t-il qu’on n’est plus, hélas, que ce qui reste – un reliquat de vie comme un dernier rêve • ou peut-être juste une ironie éjaculée vers le sexe d’une fille – plus sec qu’un crâne de bouffon • la nostalgie de quelque poète qui joue au ping-pong avec la mort – ou l’orgasme d’un pendu qui refuse de devenir la gomme de son propre testament absent – à jamais non écrit • oui, entre un glome et une gomme – quelle autre trace pourrait subsister •

je suis le dernier homme pour qui une larme de femme a pu encore rêver d’être cercueil de ressouvenir • le dernier homme entre le ciel vide et la terre impossible – entre conspiration et calomnie • qui crachera du feu ses cendres de jadis – vers le terne nulle-part •

## 11. explosion fixe

le vent hurle entre les étages du ciel comme les singes à travers les tunnels du vert • mélancolie nourrie des échos de l'âge ainsi qu'un étranger vieillissant dans l'argent de l'eau • oui, comme l'exilé enduit de sa chlamyde chenu – régner sur des veillées de solitude • avec les doigts des morts parlant – avec les paumes racontant des voies vers l'enfer •

hélas, le vieux des voiles danse sur la fleur d'écume • lui, le roi-lune de la bavière des visions – roi de l'arrêve de la bavière des rêves – hadès translucide d'orphée • mais comme elles coulent, les larmes de la nuit, sur mes joues encore diurnes • comme elle crie, la nuit, avec ma bouche aux lèvres ridées par le couchant • étrangère marche ma douleur dans l'air que je ne peux plus respirer • elle s'accroît d'abîme, l'avalanche de colonnes du temple • seuls les écroulements sont grandioses – seuls les grands échecs réussissent complètement • eux, ou les grandes victoires tombées dans l'oubli comme dans un fiasco mystérieux • insupportable est le goût cendré du succès – alourdi par la marche funèbre de l'approbation tellement nauséuse de millions d'imbéciles •

je grimpe sans sommet l'aven des effondrements • je me promène dans le jardin aux fleurs empoisonnées – moi, le cendreau • et elle est à mes côtés, la létale – la pâle sélénaire du sourire – la frêle insaisissable, ineffable • près de moi, avec ma démarche solitaire – près de moi, à la main fondue dans le vide léché par l'air • elle, qu'il me serait si facile de toucher • si facile, d'effleurer à travers sa robe de brume son corps nu de lune en solitude • et à travers elle me coucher dans le chuchotement sans fin du serpent – sans fin en létal • stellaire grandit le solitaire pendu aux ailes filiformes de l'infini • le roi éteint à la couronne allumée au néant •

... marcher brisé par le bizarre – la tête à l'envers de l'autre côté du monde – dans une lumière de paradoxes • une lumière verdie de paradoxes – où les limites au lieu de vous arrêter vous renversent et bouleversent tout ce que vous auriez jamais pu penser • où le bourreau ne vous coupe la tête que pour vous l'échanger – et où l'autre est quelque chose d'incompréhensible • comme si la brillance – l'insupportable clarté – n'était habitée que par des fous • et où seuls les aveugles pourraient encore discerner quelque chose dans cette lumière sans paupières – dans ce sommeil où l'on ne dort qu'avec l'insomnie – et dont on ne se réveille pas – dont on ne se réveille plus... •

tu montes seulement quand les escaliers se séparent – seulement quand les prières se dissipent – quand les pierres s'écarquillent dans une explosion fixe • où seulement sans solution – sans désespoir – par naufrage, tu comprends – les neiges brisées du pâle sur les miroirs blancs • la diction où la soumission sélénaire attend à genoux le baiser – comme une cueillette • l'étreinte – comme une moisson en des noyaux de sourires • la fontaine à la lenteur lépreuse des statues creusées dans une monoschizophrénie de craie – des statues contemplées seulement par la galaxie absurde d'un visage scindé • le visage qui mange le pyjama de l'hospice d'où il s'est échappé – le gris du pyjama de l'hospice • désormais fermé sous des faisceaux d'horizons lobatchevskiens – d'horizons lobatchevskiens ouverts vers le néant •

## 12. l'évanescence

quand toute volonté – tout désir – porte en soi arme et blessure •  
l'homme peut-il, porté par les mirages, espérer dans le hasard •  
les vagues renversent en bruit la tristesse – les labyrinthes  
démêlent l'hiver dans les cœurs • les ténèbres mûrissent dans  
l'obscur – et la vieille croisée des chemins tente d'échapper au  
sortilège • la vendange aspire à une plus innocente équivoque •

peut-elle, la vieille chimère, remonter la pente oppressante du  
réel – le roi-lune peut-il triompher de son maudit tréfonds • il  
tente toujours d'échapper aux barreaux croisés des chemins –  
aux oiseaux d'airain des vallées • et le fardeau des trésors, il le  
porte comme un escargot somptueux – vers la soif d'abysse des  
miroirs • et pas une fenêtre – seulement des portails qui se  
ferment à jamais • pas une voie libérée des menhirs solennels –  
pas une voie qui ne soit un exil •

... et soudain elle – l'évanescence létale de la lune – si semblable  
et si lointaine • l'évanescence sans origine dont le destin est la  
fuite • la transparence embrasée d'or – pareille à un charme  
livide de cadavres invisibles • comme un nulle part qui apparaît  
insaisissable – sans rien ouvrir sinon l'obsession • car  
l'évanescence qui vous attire avec ses brises ineffables est une  
autre forme d'enfermement – une plus mystérieuse cruauté du  
donjon aux parfums de libre • toujours tournée vers un autre, elle  
qui n'est jamais la même – semble être à toi seul • et une étrange  
soif argentée cherche l'extinction dans la pierre • sculpté en  
nocturne et solennel le roi voudrait se briser – et un fin fil de  
folie frétille dans le vent • être pareil au frisson qui joue entre  
scintillement et non-être • plus libre que le fantasma ne peut  
s'imaginer – et pourtant *vouloir – vouloir* que ce fantasma soit  
le tien seul • sa danse nébuleuse – avec l'argenté étranger qui

disparaît seulement en revenant • qui reparaît pour vous perdre  
et s'évapore en vous remplissant du froid de l'au-delà •

t'aimer toi seul • toi seulement • porter vertigineuse ton  
insomnie dans ses tourbillons sans sommeil • oui, elle – elle –  
qui – personne – l'ineffable personne • n'être autre que parce  
que toi – qui – toi – le seul véritablement *personne* – tu n'es que  
tréfonds • sans espoir, tréfonds – sans mesure – méconnu –  
abîme d'infini et de pierre •



### 13. l'or impossible

je ne *veux* pas dire l'or impossible – je ne *peux* pas dire l'or impossible • les flammes du pâle m'ont poursuivi avec leur prière solitaire telle une malédiction • de nulle-part je me suis perdu en jamais – et avec le labyrinthe de l'exil j'ai échoué sur la rive • ici – là – partout que de la pierre – partout que la noirceur d'un obstacle rond • curieux, ce fruit létal qu'on appelle lune – seuls les fous et les poètes le cueillent • rarement, quelques princes •

neige nocturne – toi, ténèbre chenu, temps du gris désespoir • à travers la tache de cette route – à travers le miroir de cette route – je me perds et me retrouve • étrangement brille ce qu'on ne peut toucher • lointain est le tréfonds de la couronne de larmes • lointaine est la profondeur de la main qui me cherche • l'amour est un piège envers l'autre – une ombre vers l'autre • un serpent rêvé par le miroir – aux fruits abismaux pendus à ses écailles • une branche volant par la fenêtre •

d'énormes flocons de pissenlit me regardent d'un air coupable à travers la vitre • ah ! quand le ténébreux la rencontra – lui, avec son désespoir de fer dans la grotte – la létale de la lune l'embrassa avec sa suspicion toxique – telle la sphinge qui avait donné à œdipe des blessures d'immortalité et d'énigme • ... l'abandonnant, oint de la magie équivoque de la libération filée en des rayons de syllabes... • ... tantôt des distances de dissonances lointaines... • ... tantôt des insomnies funambules chantées sur une seule corde... •

impitoyable est la terre pour le poète qui erre – perdu de l'homme – lui, le perdu vers l'homme • impitoyable est la nuit avec l'ombre qui sous les étoiles se souvient • il y a une démesure pour mon penser inutile – il y a une nef pour l'hospice • elle me conduirait tel qu'une fleur vers le havre – car

sous les pétales s'enfoncent les racines • sous les taches mystérieuses qu'avec ma pensée je brûle... • et quand héra comme un nuage m'offrit le royaume de ses seins – et au lieu du lait, l'élixir sans exil de ses tétons rouges • quand son corps de nébuleuse contrefaçon s'effiloçait me laissant assoiffé de mirage... • ah ! quand la létale de la lune déversait sa lumière dévastatrice sur la terre – ses pâleurs se promenaient silencieuses à travers les forêts • et elle, la nitescente, passait fantomatique par les arbres – et les arbres qu'elle traversait se remplissaient d'un long instant – de cristal • chaque année lui rajoutait une lumière – car le roi-lune ne vieillissait qu'en croissante splendeur •

oui, le temps gris comme une souris • et si le crépuscule n'était que le fantôme d'une tête roulant prémonitoire sur des scènes de crime encore vides d'actes • la mauvaise pensée coule sous la terre et jaillit vers le ciel – et le ciel brisé tombe en nous • bizarre !... bizarre !... – l'univers pourrait n'être que la folie du dieu mort... • dans l'hospice délabré de l'illusion – qui ? – quoi ? • l'homme est un abîme et le couteau – une clef • tuer – c'est-à-dire ouvrir l'abîme – c'est-à-dire tuer • et ce rasoir comme un trait d'union • le couteau – cette clef – et la lune – la dernière goutte de mes souffrances • oui, le couteau comme une obsession dans laquelle je suis enfermé • et les échos des ténèbres perdus dans les miroirs dissipés • l'âme en lambeaux – et aucune issue • des larmes en lambeaux – et un cri écrasé dans un bloc de béton • et un gémissement comme filé au fuseau – de la folle filasse qui m'a fait disparaître... •

## 14. les instants d'or

les instants d'or sont tombés dans le miroir • le roi-lune plongé dans le bleu avec seul – cueille émerveillé le doute au passage tel un cygne – le refus enfoncé dans le passé, tel un poignard •

tombent de moi les feuilles des séductions desséchées – et je sors propre, le tronc comme un cristal, de l'automne des tentations • l'avalanche de lumière glacée me déverse en miroirs • et je m'effrite contre les ténèbres funèbres en des appels exilés • pourtant mon appel n'est pas un oiseau en mal du pays – mais l'oiseau de l'esprit sans liman • je suis moi-même le pays, le port et la rive – et le roi mystique • le vent de syllabes – le verbe aux vastes ailes couvrant la terre rêvée • l'origine à laquelle ma nostalgie aliénée – abyssale – aspire •

l'obscurité ralentie rassemble ses menhirs dans la mélancolie de la caverne • et l'ouïe de pourpre dans la coupe nocturne de mai – ou les murs en sourdine fredonnés île par le prêtre mort • cœurs transis par le son – des pas lourds, les marches tombent toujours plus douleur – toujours plus abîme • des morceaux de tout ce que j'ai échoué restent, funèbre aven •

larmes – vous, traîneaux de glace noyés dans la tristesse • elles dansent, les pâleurs – envoyant leur tunnel à travers des échos d'ombre • avalanches de froid sous les joues de la cité – et la tortue toujours plus étrangère de l'œil • les églises de l'attente nous regardent attentivement • et fruits de l'absurde sont les yeux avec lesquels nous nous regardons nébuleusement • vergers endeuillés à l'or pêché dans l'aquarium •

mais il y a malheureusement des larmes qui en vieillissant nous transforment en glaires – ou nous révèlent comment la tristesse la plus profonde s'avère finalement rien qu'une forme lyrique de dégoût • silhouette solitaire où des mâts hallucinés sourient à

l'argent oscillant des pendus • cavernes cendreuses aux tempes germées sous les vapeurs du chant • et ces globes polaires à l'oubli plus bleuté que le méthane liquide • routes asséchées à la clarté avachie – où des saules coulants nous étouffent •

oh ! comme ce nom mien s'est flétri au crépuscule – se perdant à la fenêtre avec la lune en des océans de blanc • et comme le temple aux voiles amasse somptueuse vieillesse avec couronne de mort sur mon front • ou la nuit qui ne cligne jamais – rosoyée par tant de fantômes – par tant d'arrêve à la manne ectoplasmique • quand des femmes violettes s'allongent docilement sous le géant •

la nature n'est pas intelligible • inébranlable est le gris plombé de sa tromperie banalisée – car immobile est le cendreau pétrifié du mal • je m'endors parfois entre des poubelles en tôle et des vergers de mirages • sous l'eau toujours exilée – amnésique durcit la lumière • nous portons à travers nos pensées éteintes aux écailles de miroirs – les robes alchimiques de nos soucis •

cerf aux ailes de lune est le roi-lune – lui, dont la prière est sublime désespoir – lui, dont le salut est doux air d'opéra • traversée de nostalgie – la mer est vapeur et bateau – et transparent, transparent nocher • et le rivage s'éloigne bleu – l'accostage le souffle toujours tel un vent – un flot – un mot • le salut est une paupière qui s'éteint – une cécité du soir – évanescence ralentie au crépuscule dans jadis •

voilé de pleurs redoublés, le roi-lune murmura • « quelle chlamyde fait de la chair, ma vieillesse – quel sourire forge ma désillusion dans la mort • ah ! disparaîs complètement, poudre infernale où mon néant est captif • pour ma part, je chercherai toujours – et peut-être trouverai-je – l'esprit dans le néant – et le néant dans l'esprit » •

## 15. obscurité de pierre

obscurité de pierre – sur le rivage où tant d’histoires sont tombées à travers la brèche de l’eau • elle n’a pas encore accosté, l’attente, au pourpre • pourtant le soleil voit dans l’air des lames de couteau • une fenêtre de lettres s’est ouverte dans la menace du sombre • le soir la bleuit tel un écran • la solitude m’aiguise jusqu’à couper autour de moi toutes les idées – toutes les croyances encore possibles •

être seul... – être libre... – être en soi-même perdu • comment peut-on mourir une vie non vécue • comment peut-on vivre une vie sans fin mourante • j’ai rencontré mon ombre près d’un miroir – dans un oubli où j’avais éparpillé mes pas – telles des pages • le bleu passait du rêve dans mon regard – l’œil me parlait du tréfond • sa pâleur m’avait appelé comme de nulle part – de nul temps • elle m’avait appelé comme d’un cygne sans questions • descendait à travers elle un rayon étranger de la lune létale – un rayon sous lequel l’herbe argentée témoignait de ce qu’il fut •

je me sentais sur une route – que j’avais perdue – une route qui m’obligeait à choisir uniquement entre une tristesse insupportable et une dépression incurable • tornade figée sous un sylphe de soufre • elle avait échoué telle une barque d’effroi sur un rivage dont elle ne comprenait qu’un silence de larmes • des larmes qui ne coulaient pas de ses yeux – mais on dirait qu’elles s’arrachaient d’elle comme des épaves rejetées par son corps • oui, on dirait que sous la lune létale son corps est déchiré par les larmes – se brise contre les pleurs d’une créature issue d’évanescences équivoques – égarées en abandonnés filets d’argent • une créature sans cœur • oui, les pleurs d’un fantôme étrange qui diminuent dans le temps – et me font sans cesse disparaître dans la stupeur • une stupeur qui est tout ce que je

peux encore comprendre • car je porte mon incompréhension comme un vêtement que je n'ose pas enlever – et avec lequel je n'ose pas revenir • j'attends une lumière – moi qui ne suis plus qu'attente • après que, pendant si longtemps, je ne m'étais cherché que pour me perdre • je cherche d'autres ports que ceux du cœur – peut-être un aven aux doigts de nuit • peut-être un visage à la mer avec seul • un visage-fenêtre à travers lequel je puisse me voir •

je plonge avec soif en elle – la létale de la lune – intangible comme la géométrie • et je me sens captif d'une idylle féroce et tragique – emmuré dans une pastorale de cris et de larmes • sous l'aube aux dés absurdes de destins inversés – pour lesquels il n'y a pas de syllabes • je crois, même si je l'ai oublié, qu'une autre était ma voie – avant qu'une insomnie hypnotique ne me jette dans la non-voie dont je ne peux plus rêver de sortir • tout ce tordu détour obscur... – cette labyrinthique, mystérieuse répulsion • un obstacle arrondi pareil à un piège d'échecs – dans une partie que j'ai née perdue • je me remplis tout entier d'échos à éteindre • je m'éteins – je m'éteins en éteinte d'échos • j'ai déchiré une charpie de moi-même – et j'ai tissé d'elle un fleuve de douleur • je l'ai tissé – et ensuite je suis né en lui – pour mourir loin – bien loin – au-delà de lui • ... et mon œil qui pleure éternellement – de tout mon cœur-œil exilé • quand tombent de mon sourire des miettes d'inutile •

## 16. le roi-lune

le roi-lune veillé par ses paons – s'étendit sur le serpent sans fin  
– aux énormes écailles de miroirs • et bercé par l'arrêve  
hypnotique – se laissa tomber pas à pas dans ses pensées • la la  
la la la la ! c'est tout ce qui reste de la vie – quelque chose  
d'innocent et désabusé • bien qu'en regardant les autres – avec  
leurs voluptés lourdes et leurs complicités oppressantes... • un fil  
de souffrance – idée fixe passant parmi les étoiles – traversant  
mystérieusement l'horizon – de lenteur vidée – des trous noirs •  
c'est peut-être une larme que j'ai perdue • un sourire tel qu'un  
oiseau en lequel j'ai égaré des galaxies •

... une âme peut-elle se regretter – en errant à travers les  
éternelles absurdités du monde • ce monde qu'étrangère, elle  
illuminerait de sa mono-schizophrénie douloureuse • se perdre –  
s'égarer parmi les nostalgies fantastiques de l'origine • se perdre  
comme si l'on se retrouvait – comme si l'on cueillait, à partir  
d'épars débris – des éclats de fin – son commencement • oui,  
traverser sa mort dans un bateau de folie et de seul – c'est peut-  
être le plus étrange •

... une étincelle tordue est mon rire – mon sourire • ce rire tel  
qu'un cri qui me lacère • partout seulement de l'exil... • et un  
zéro grelottant miroir entre les chuchotements sacrés • je le  
regarde à la fenêtre avec seul – tremblotant dans un buisson de  
nerfs • un papillon cosmique saurait se penser... • un papillon de  
dépressions et d'avens galactiques • ou un hospice... – si c'était  
une étoile – une galaxie – un univers – comment brillerait-il – en  
noir nitescent disparaissant • ou inversement – les étoiles  
peuvent-elles devenir folles... • une supernova se noyant dans un  
excès de lumière – explosant crucifiée dans une inimaginable  
démence hyper-lumineuse • mais peut-être trop près des vagues  
s'inquiète ma noyade – peut-être en de trop fantasmés arrêves je

mesure ma naïveté • et je fouille avec un cœur perdu en trop profond • de sombres nonchalances se veloutent oppressantes sur mon crâne • l'inutile arrive avec le départ – avec l'arrivée, il part sans cesse • comme ulysse amarré sous l'horizon de l'océan – cherchant, la rame sur l'épaule, quelque sibérie enclavée, sans issue à la mer •

et me voilà à nouveau déchiré en images – déchiqueté par les miroirs • « non ! non ! » – comme cette prière est curieuse • le couteau noir est encore revenu me rendre visite – avec quel froid – avec quel effroi – avec quelle étrange furie torride • mais que se passe-t-il lorsqu'un porteur institutionnel de perruque tente d'étouffer un titan • lorsqu'un greffier prétend attacher la queue d'une comète • mais encore quand le greffier – avec son sang de lettres sèches – assassine le titan • une gomme posée comme une dalle sur le temps – de l'obscurité, que peut-elle effacer • même quand les matins semblent l'avoir dissipée – il en reste pourtant le fardeau • ainsi que la fumée qui plane toujours sur la dévastation de la terre noire après l'incendie • ...mais encore l'idylle funèbre – avec sa candeur funéraire •

comme tout se brise dans une tristesse tressée en des cordes – en des explosions déchirées d'un désespoir sans éclats • d'une dépression qui hurle et grimpe toujours • oui, vers les hauteurs d'une dépression trop profonde • quand tous les mots se furent faits oublier – que reste-t-il des frissons de la page • de cette page comme une peau d'arrêve mitraillée par un paludisme onirique • je porte sur mon dos un métal de rêverie – comme un sisyphé qui se pousse tout seul avec seul • tant de bleu coule de ma désillusion et de mon sourire • et toi, nuit – toi qui t'enfuis avec des flocons pareils aux touches du labyrinthe... • un labyrinthe d'instant et de touches – et pas de musique... • et si... – être... – ce serait... – une lisseté sereine sous tsunami de douleur • ne serait-ce pas un inexplicable péché – justement... – de... •



## 17. l'impénétrable labyrinthe

quel impénétrable – inextricable labyrinthe – comme une aile d'arbres entre les yeux et les regards du soleil • comme une immense paupière qui nous ensevelit dans un autre regard – ténébreux – obscur • un vaste regard de noirceur à travers lequel nous apprenons à nager • une ténèbre comme approfondie par la lueur vacillante de la volatilité des fantômes – exilée avec seul – pareille à un jeu de miroirs • ces miroirs qui nous entourent – lointaines, humbles fontaines • trempé en des bruits sourds est le silence qui nous neige – neige noire sur l'âme • neige noire de labeurs – d'attente sans fin • attente stérile telle la mer qui n'attend rien • de là – de l'attente qui jamais n'attend – nous vient le seul rayon – fantomatique comme n'importe quelle hallucinée lumière • brise nocturne sur ma fourrure bleue – d'où je grimpe et abandonnant mon fantasmagorique façonnage, je regarde • seul le rayon porte encore de l'espoir – car dans cet empire d'éternités ténébreuses – lui seul peut encore mourir •

marcher ici où toute nébuleuse des routes est impossible – cela semble absurde • absurde comme le rêve de l'option dans le noir où tout est identique • ou dans la pharmacie où tous les médicaments s'avèrent de fulgurants poisons • bien sûr du labeur qui jamais ne se lasse – de la redondance qui rien n'attend – ne peut venir que personne • personne hésite – parce que seul celui qui n'est pas – a en lui assez de nuit pour être, peut-être • et même, aussi étrange que cela puisse paraître – assez de lumière • visité par lui le labyrinthe tremble en des instants éphémères de paysage • étrangement étranger, je rampe hors de la boue des miroirs – comme à travers un nouveau labyrinthe de viscères apocalyptiques • ses couloirs monotones et obscurs comme des mélopées – débordent – s'écoulent quelque part – pareils à des chemins qui se racontent • car le labyrinthe se déshabille soudain de soi-même dans une histoire • histoire qui

palpite sur les eaux telle une fleur létale • celles qui attendent – car il n’y a pas d’attente qui ne soit femme – et femme, autrement que d’elle-même plurielle • celles qui attendent, donc, la cueillent – cueillent la fleur et avec elle cueillent la mort, telle une espérance • de même que les fenêtres – ces oiseaux magiques – sirotent dans des jardins létaux les maladies de pandore, comme une musique •

sans doute, l’hésitant – l’équivoque personne – n’est pas engendré par une femme – mais se coagule parfois des pâleurs presque évanescentes déposées par la lune – telles des attentes – dans la mer • l’air de la nuit tisse avec des rayons sélénaires de nombreux souvenirs ectoplasmiques • des souvenirs de non-événements de jadis – chuchotés par le vide • car les miroirs eux-mêmes, dans l’empire de l’obscur sans images – ne peuvent refléter que de nocturnes – trop profondes tromperies • d’étranges pièges où personne n’est attrapé – sans que personne ne se soit déjà noyé dans leurs abîmes • là-bas des azurs trompeurs et de trompeuses tempêtes se couvrent les uns les autres • des navires-leurres, des chimères se dirigent ainsi sans cesse vers d’imaginaires naufrages • mais n’être que pur esprit vêtu en exilée solitude – n’est-ce pas la chlamyde la plus lourde du mirage... • car quelque chose s’embarque toujours vers nulle part – et quelque chose s’amarre dans nul temps • et de même que des vaisseaux fantômes élèvent des rayons vers la lune – escaliers livides aux marches fantastiques qu’ils gravissent sans cesse en descendant • velouté létal – l’autre, le même empourpré de chimères • le roi-lune • lui, le maître du froid et du miroir – l’oiseau tout ailes de la fenêtre • et le serpent le plus profond – le plus obscur labyrinthe •

## 18. frêles comme l'abîme

frêles comme l'abîme, les fils noirs de l'herbe • frêles comme l'aven, les clous de la mélodie, sur lesquels plane le fakir • avec une lourde gaieté je m'éloigne de moi-même – âme de pierre envahie d'impénitent désespoir • déchirée est l'illusion – déchirée, la magie, par l'âme aux crocs de cris • un nouvel événement a dé-rencontré les ténèbres • près de l'air – pareil à une lettre d'un ami mourant ou perdu • près de l'air où dort le fantôme du bateau naufragé par lequel je viens d'arriver • oui, près de l'air tel un papillon dans les velours de la nuit • ici – là – le puits des messagers • ici – là – leurs humbles murmures aux doigts imperceptibles • ici – là – les senteurs endeuillées du tilleul de l'illusion • peut-être une coupe d'immortalité dans laquelle goutte le soleil – peut-être une coupe de glaise où s'est caché le néant comme un sourire de larmes •

la létale de la lune cherche en elle l'étrange cadeau qu'elle a perdu dans la mer • cet étrange cadeau qui la racontait en reine mélusine – la racontait ou peut-être la prédisait • cette coupe que personne porte dans ses mains – que personne porte en sa poitrine – est sans fond • l'arrêve s'y couche parfois avec ses rêves arctiques et ses magies boréales • et l'aven avec ses jeux dangereux de sommeil et de mort • et les aveugles avec leurs yeux magnétiques cueillant les vergers clairs des regards • comme si elle se remplissait de serpents – comme si elle était l'humble fontaine des pâles messagers •

nous vivons avec le bleu de nos rôles dans un miroir • dans une clarté acérée aux dents de métal • transpercée est la tempête par les sons de l'appel d'or • et flotte assoiffé de vagues le naufrage – géant d'épave • je me suis découpé sous les yeux un morceau de sommeil – un morceau de sommeil pour traverser le styx • je semblais me promener solitaire dans une prairie de nerfs – à

l'herbe blanche de songes ophidiens – frissonnant sous la brise  
bizarre de mes aliénations létales • colline morbide de miroirs  
surgissant comme un regard froid de mon temps blanc •

avec la létale de la lune je joue jusqu'à nous perdre l'un l'autre  
– l'un dans l'autre • toujours plus aveugles et toujours plus  
assoiffés de regards • toujours plus près de personne – moi –  
plongé en d'étranges hivers verts où l'autre n'a jamais pénétré •  
toujours plus miroir – elle – toujours plus transie par le double •  
elle qui danse parmi les dauphins des instants blancs – pleurant  
abandonnée sur la rive des équivoques bleues • et le tilleul  
comme une forteresse sans porte – bien qu'ayant une clef de  
nostalgie et d'envol • et le parfum des paupières endormies dans  
les croissances du clair •

hélas ! ma mélancolie se déchire en papillons – et l'argent  
m'éteint sous les étincelles dont s'élève l'embrun • et à nouveau  
à travers la brume – appel je me roule • oui, je me roule – et or  
je me vide • oui, je passe blessé à travers le jardin aux nerfs  
brisés • et je me penche au-dessus de la coupe tréfond où je me  
vois – et me dé-vois • et je cherche en moi, en elle – une lumière  
– en elle, en moi – une lune ambiguë mélusine • et extatique de  
torture je m'allonge – presque étouffé – au tréfonds du miroir •  
oui, et l'extatique torture s'étend en moi – presque étouffée –  
vers le tréfonds du miroir • je m'étends en essayant de retrouver  
les trompettes d'or perdues – les sons pareils à des poissons qui  
rêvent de tous nos désirs • et de glisser dans un impossible  
irréparable – parmi tant de possibles • dans un impossible qui  
puisse me métamorphoser en l'histoire de personne •

## 19. le noir nous regarde

le noir nous regarde avec les paupières seulement – comme la douleur • mon cri écorché est une fleur bleue d'espoir et de doute • et l'œil – une boussole qui ne montre pas les points cardinaux • arrêve tu te déverseras, mon âme – et clef de lettres au doigt crispé vers l'interrogation et vers l'air • le scénario de la souterraine nous a scriptés dans un film d'erreur – dont nous ne pouvons plus sortir • car tout ce qu'elles réussissent, nos tentatives d'évasion, c'est d'ajouter un prisonnier de plus • phosphorescentes lianes à travers les neiges de l'air bleu – serpent d'harpes à travers les mousses verdies par le rêve •

oh ! le beau narcissisme n'est que la télécommande d'une souffrance insupportable • combien le silence endormi ressemble-t-il à un cri • le cauchemar est la contradiction d'où nous venons • l'obscurité s'effondre en une lumière étrange – la nuit nous appelle avec l'absurde agonique du jour • combien est-il élastique, le chenu – et jusqu'où le temps peut-il disloquer l'être pâle du roi-lune • tels des labyrinthes incroyables poussent de mes paumes les montres aveuglantes • et un sang stigmatisé brise mon immortalité en une vie fantasmagorique et un pouls • se glisse en moi, le déchiré – l'étrangère – l'intime – l'inextricable solitude – en l'incompris du cœur – l'inde • le sourire pénètre – flotte à travers mes ténèbres comme la clef qui vole dans l'aven et dans le noir du portail •

bien sûr, l'existence est une lecture au sang d'écriture • et la marche des agonies – chlamyde triomphale – morceaux de corps – somptueux drapeaux de peau écorchée • oui, des brises de douleur – des voiles d'une âme scindée – arrachées au bateau le plus absurde • combien de corps a-t-il eu, le roi-lune, et avec combien de chaos a-t-il souffert • avec combien de bras a-t-il brisé avec fureur ses yeux en éclats d'arrêve voyant • et combien

de cavernes rugissantes de mélancolie il a été – combien d'autres – d'innombrables, des sans-fin – il a été • et combien d'immortalités il a ratées – et combien de graals • mais la géométrie n'est en fait que le fantasme des impossibilités du néant • l'arrêve se meurt d'exil sur un fil • et elle glisse, la lune létale, létale... – et à l'infini se meurt le roi-lune – et d'infini froid brûle sa main dans les glaciers des miroirs •

je verse un tenace désespoir de brume – vent livide je chevauche • l'exil ne peut se partager – comme l'exclu ne peut être semblable à personne • et tout, en fuite de femme se change à son approche • car c'est une étrange infamie en ce monde d'être si pur • et la rue est déserte quand tu regardes à travers le rouge de seul et de fenêtre • et de la rue, à la fenêtre ce n'est que le rouge avec seul qu'on peut encore distinguer • oui, on sourit avec une autre peau quand le feu vous peint de bûcher • et une voix jaillie de la folie des cieus se brise dans votre âme – quand vêtu de nuages d'acide sulfurique vous régnerez sur la luciférienne étoile du matin • l'air du soir aux doigts d'algues vous cherche en profondeurs de miroirs • des fils rigides il perd en disparence, l'oiseau mourant • et voici, tout n'est qu'étendue froide de pierres blanchies – maintenant quand l'éruption n'est que l'ange au vol de nébuleuses brûlantes • de douleur pleure-t-il, marsyas – ou pleure-t-il après sa peau perdue telle une magie des margelles • et le roi-lune – aveugle d'une éternité d'yeux – pourquoi pleure-t-il • peut-être seulement pour cela – que la solitude ne l'a plus fait sourire – et son sourire de solitude ne l'a plus guéri •

## 20. la sirène des profondeurs

vêtue d'envoûtantes voix claires – la sirène infinie des profondeurs • une voix surgie de la folie des cieux se brise dans mon âme • des sentiers de mélancolie déversent le bleu de mes veines • mais la douleur – oui, la douleur est une plume avec laquelle je réécrivis mes souvenirs – sur lesquels je glisse en fulgurant passé • l'immortalité en ténèbres – mort descendante reverdit • comme contaminé par l'arrêve, la sirène veut entrer dans les miroirs • veut oublier son oubli dans les oublis de l'eau • marches de tresses – saint or – descendant, déversant • et des fragilités de messages en prière •

peut-être la gravité seule sépare encore sisyphes de narcisses – et seule l'absence de l'apesanteur, du suicide • peut-être aussi la sirène – la létale de la lune – et le bleu de personne – ne sont que les errances des labyrinthes de la mer • comme une couronne perdue – comme un anneau jeté vainement... • comme un mystère d'or hanté par les ombres des nixes • oui, murmure la sirène – ma lumière est plus profonde que moi – et meurt plus vite que moi • car elle vient d'un bien plus lointain commencement • ma solitude essaie de me retenir – et m'attache au rivage • et me découvre endeuillée par d'inconnues absences au bord du penser • sur les margelles d'un puits aux gardiens d'argent • oui, à la fontaine avec seul – seul me retrouve le roi-lune et me dit •

« un poisson écrit mes poèmes – en me nageant dans des pages d'eau • il couvre le blanc immaculé de ma mémoire d'intarissables amnésies • car ce n'est qu'en se regardant l'un l'autre que les parallèles atteignent ensemble l'infini • et l'absurde de la géométrie, ce n'est qu'à travers la poésie qu'il peut, son impossible – absent – le respirer • mais les parallèles qui en des infinis incompréhensibles s'oublient – se perdent par

un absurde infrangible • plus loin que l'infini ils sont maintenus éloignés l'un de l'autre • et une froide équivoque passe quand en-deçà du sourire – l'ombre d'un rêve tente aussi ténue soit-elle – de les unir ne serait-ce qu'au passage •

la nuit est parfois un baiser de métal • il tombe assombri en des profondeurs perdues de l'obscur – ou, plus étrange encore, se glisse dans des miroirs • parce que tout ce qui se jette vers le soleil ne peut briller qu'en disparaissant – ni s'évader qu'en un inextricable frémissement de chemins • bien sûr, j'ai plusieurs quêtes en moi – et plusieurs retrouvailles • multiple – je suis bien plus chenu que moi-même • des bateaux stygiens me traversent – roi-lune – vers le blanc • et dans des bateaux stygiens les années passent – traversent les ténèbres hivernales – sourire après sourire • oui, et en échos s'éteint la colonnade de mes rayons où temple je dormais • trop de soleil pleure dans nos mains – quand les liens d'or disparaissent • quand nos paumes ne sont plus que des paupières qu'en fermant lentement – ce qui nous était destiné, nous l'avons refusé – nous l'avons égaré » •



## 21. la vérité est un cri

pour l'illusion la vérité est un cri d'exaspération – de désespoir • un matin je suis arrivé disloqué depuis les miroirs de la mer • tout était devenu double – et tout était annulation visible – résidu indiscernable d'un néant au bleu chenu • sous les mystères délabrés s'empilaient des éclairs de pierre – des pierres en prière – et les étoiles s'assombrissaient en cachots de frissons • j'étais le roi-lune – et c'était comme si j'avais rajeuni, l'aven à la main – comme si j'avais vieilli, immergé dans une vase liquide • j'avais rencontré – quoi – une incarnation absurde à travers les labyrinthes de la mer • un mirage peut-être de ma solitude étrangère • une couronne corsetée par le sort – un anneau du destin • je m'étais enfermé sous le fardeau de la noirceur la plus abjecte – et l'on aurait dit que j'avais un père plus foudroyé de tristesse que charon – une mère qui était toute une larme • moi – qui ne connaissais même pas mon commencement et ma naissance – moi, qui jamais n'avais rêvé au nombre •

c'est vrai, je descendais parfois sous le son – je descendais les marches imaginaires d'une échelle que j'étais • et je me racontais le néant quand le néant avec infini se racontait seul à moi • je porte encore dans mes paumes les dépressions à travers lesquelles – chemin – j'errais • je me réveillais alors en argent – et je cueillais secrètement mes nerfs dans des papillons émiétés • je jouais avec des seins fantasmés dans les neiges des allées – et je nourrissais de mon corps juteux les secondes voraces • je passais par des fenêtres d'échos qui s'avançaient dans l'air ralenties par une autre sorte de sommeil • les silhouettes des stigmates sortaient des fissures de miroirs – exsangues et floues • et autour de tout ce que j'avais de plus trouble se rassemblaient mes clartés • oui, je m'endormais dans mes blessures – je portais en moi les dépressions à travers lesquelles – chemin – je m'égare • car ce n'est qu'en errant que

tu peux dire à la dépression en toi : – « je suis arrivé » • et ce n'est qu'ainsi que la larme peut se changer en oiseau – au-delà d'un ciel de cordes avec tous ses pleurs planant •

oui, je cueillais alors une mauvaise herbe de la nuit – au corps tissé uniquement de nerfs d'argent étranglés • elle portait dans son souffle le souvenir des forêts – et dans ses chuchotements, les prédictions vertes des feuilles • elle me racontait, plutôt en silence, des équivoques violées – des histoires dans lesquelles on dirait que je l'avais déjà rencontrée, en violant encore et encore sa virginité évanescence • une virginité étrange – seulement d'obscurité – vide de sang • où le sang n'apparaissait qu'à la fin – quand non pas moi – mais la lame de mon couteau – la lame de mon épée étrangère – pénétrait entre sa dernière larme et son cœur •

oui, je descendais encore et encore des escargots d'escaliers – aux spirales capturées en d'innombrables filets métalliques • j'embrassais sa crispation de lune létale – je pénétrais cadavériquement son filament absurde en des dimensions illimitées – interdites • je ressentais alors dans l'anamnèse une éternité mélancolique – une sérénité de sourire au-dessus de la tempête • je sentais qu'il y avait quelque chose d'agonique dans ce paradoxe du vol • quand il perd d'étranges fils en l'infini, l'oiseau qui meurt dans son envol •

## 22. une gomme dans l'espace

une gomme dans l'espace – qui m'efface • une gomme dans l'instant – qui m'oublie • un arbre porte en moi une racine étrangère • je ne me comprends pas – comme si mon chemin était devenu une mort sans cause • un fardeau absurde dans lequel se sont soudainement resserrées toutes les secondes • la nuit tient mon sommeil à bout de souffle • oui, on aurait dit que l'obscurité m'a donné rendez-vous • j'ai cru que quelqu'un m'avait jeté une pierre – j'ai pensé qu'on m'avait frappé avec mon propre cœur • je racontais – je racontais – et mon histoire ressemblait de plus en plus à une interrogation • même si j'avais depuis longtemps atteint les portes du sommeil – et que j'en fusse sorti éveillé – je continuais pourtant à marcher – traversant un incompris pays de cauchemar •

le crépuscule s'était depuis longtemps amarré dans mon âme tel un serpent d'or – un calme nocturne m'accueillait désormais • j'étais assis à table entre deux énigmes • l'écho d'un son mort se répétait en moi inlassablement • mais une aliénation avait accosté avec moi – une aliénation froide se tenait avec moi – en moi – entre deux énigmes • une solitude étrange – une maladie étrange que ma solitude ne pouvait définir • une lame – une froideur aigue était tombée de quelque tréfonds en quelque tréfonds • peut-être elle – peut-être justement elle, la létale • on aurait dit que je n'avais rien gagné – absolument rien • on aurait dit que le danger qui me hantait – que j'avais rencontré – ne faisait que devenir plus profond • comme si on s'asseyait en tombant – tel l'écho d'une chute qui se répéterait sans cesse • elle s'éloignait toujours – en s'approchant inexorablement comme un lapin d'instant blancs •

oui, voici la vérité – ma solitude avait rencontré quelqu'un d'autre – ma solitude voulait me quitter • ma solitude cachait une

ombre dans mon cœur • le sourire pénétrait – flottait dans mes ténèbres pareil à une clef qui vole dans l'arrêve – une clef qui vole à travers la porte • et l'air du soir où des doigts d'algues cherchent les miroirs des abysses – les doigts du soir avec lesquels le bleu argente la pâleur drapée en transparences cosmiques •

je venais à peine de rentrer et me voilà sur le point de vouloir repartir – de moi-même – vers moi-même – comme vers la mort la plus étrangère en moi • je me sentais comme un rayon exilé parmi des ténèbres rouillées • comme des miroirs verdis par une sorte d'algues catoptriques – à travers lesquelles scintillent les pâleurs des morts imaginaires • pâleurs dont personne n'a rêvé – pas même la vie encore non bornée des enfants • oui, des morts dont nulle vie n'a rêvé • et étouffée par elles, la fontaine se refermait tel un cadenas – oui, elle se scellait tel un verrou •

une fissure ou peut-être une lézarde aux écailles bleu-argentées brille froide et tranchante comme la lame d'un destin de verre • pareille à un revolver bleu-argenté manié par une solitude de verre – qui voudrait tirer sur moi avec moi-même • déchiré par la mélancolie je renifle l'obscurité tel un animal égaré – mon obscurité qui se brise en cloches – comme un oiseau qui se meurt en ses vols • et je m'assois et me contemple sans plus me voir – avec ma grisaille lustrée par une tristesse qui ne sait plus pleurer • solitaire pareil aux miroirs à la lisière des nuits cosmiques – avec la fixité transpercée par une lumière explosée • moi, l'asséché des larmes – à la redondance létale d'un temps raboté •

### 23. voici l'obscur

et voici l'obscur-miroir • sur lui son soi-même glisse son propre je • l'obscurité du même patine • oui, cette ténèbre imperméable au présent qui a été – à l'avenir qui fut – au passé fou qui sera – qui revient toujours • l'imperméable, aux imperméables larmes en plastique, figées sous des yeux de métal • des larmes comme des chiens d'encre à la recherche d'une eau perdue • à la recherche d'un labyrinthe rêvant de profonds chuchotements • à la recherche d'une île libre au ciel désert • un enfer lavé de conventions – sans signe sur les instants et le temps • un brin de femme étrange – pourchassée vers une terre où l'exil soit sans arbres • et une flottaison sans cette aile plongée en des visions d'ouïes • libre de la longue obscurité des chutes noircies de l'hiver – de cette somptuosité fantastique d'inextricables effondrements • où la marche est une main sans fin rampante qui s'étouffe • où des avens mystérieux s'écoulent en des abîmes de larmes – et de pétales étrangers au monde •

létal est le parfum – où toute ma vie – toute ma triste jeunesse est fouettée par une frustration redondante • une frustration de méduse abjecte aux absurdes traces profondes • oui, la nuit du malheur est une vague, l'écume de la transfiguration – une nuit • seul, toujours seul – aux fenêtres de l'obscur avec toujours plus seul • le froid se brise en étoiles d'aveux • l'étoile se brise en un tranchant muet • l'abîme se remplit d'une eau incroyable • sa bouche parle une horrible souffrance de rouge • je suis une horloge qui aiguise ses tranchants • une étoile malade de caillots bleus • un sisyphé qui s'avance à travers son rocher profond tel un interminable poignard • oui, un sisyphé qui s'avance à travers la jalousie – un marsyas écorché d'équivoque • qui laisse derrière lui des peaux vieillissantes consumées par des soupçons empoisonnés au rouge • qui tombe avec son corps trompé dans des miroirs de

miroirs • oui, ces soupçons – ces indices obsédants – fragiles et indestructibles comme des fleurs carnivores •

saveur amère – comme tu ralentis mon âme par ton fardeau • trop claire est la nuit – comme une transe de limpidité sans aveux, sans syllabes • je suis monté dans la barque de ma blessure et j’ai ramé avec sourire au-delà de la mort – au-delà, bien au-delà de ma moult oubliée, moult volée vie • oh ! ma blessure a la vitalité de l’infini venin qui est en elle • cadavre vivant d’insatiable souffrance – « à côté de la fine chaussure de bal recouverte d’étincelantes paillettes bleues, reflet lointain de l’eau profonde au pied des falaises de la mer... » • de qui ? de qui ? • minuit comme un soupçon jaune – comme un soupçon d’or perdu, perdu... •

l’or est une obscurité silencieuse, submergée • la létale de la lune porte une mantille perlée de mer – un fantôme de la mer qui accompagne de mirage et d’équivoque chacun de ses gestes • ma mort serait-elle ce cercle fragile et absurde • ma vie de démon amnésique – l’hiéroglyphe d’un destin au sens brisé • ce que je veux, ce ne sont pas les futiles avantages – si périssables – si stupides • mais une totale maîtrise de mon existence – avec tout ce qui la détermine – avec tout ce qui est sien • bien sûr, seule est la chaussure blessée – telle un miroir – ou telle une fenêtre • une mélusine errante – lumineuse – pareille à un inextricable labyrinthe – blessé • blessé comme si tous les coquillages de la mer mouraient sur des rivages de nacre •

une coupe géante se promène dans les nuages – où dort un dieu aux seins liquides • ou peut-être une mort orgasmique jouissant dans son sommeil • un mirage errant parmi les coquillages – un rêve fondu en ivoire bleu • il glisse – elle glisse sur mon amnésie comme sur une patinoire • une obsession démente scintille dans l’atoll de glace – le parfum de fièvres luxuriantes • et les miroirs verdissent d’une opacité végétale telle une jungle à l’étonnante densité aquatique • et ce goût bleu qui flotte dans ma bouche comme un goéland volant

à travers l'encre • et ces pieds rêvant de leur chair cristallisée par le  
froid • ... et le double passif – le double-femme – l'imposteur... •  
non ! non ! – rien au-delà – rien au-delà de la porte et du noir • seul  
le sang de l'enfer – le sang infernal du commencement qui bout  
dans ces veines comme des ficelles •

## 24. pétales étrangers

bleu de pétales étrangers au monde est le parfum – bleue est la fumée sous laquelle je suis mort • des avens mystérieux s’écoulent en des abîmes de larmes • et l’or de l’immortalité est une plus silencieuse obscurité submergée • je suis revenu vers la nuit sans plus trouver – aux heures perdues entre miroirs et pensées – un nom • la flamme seulement brûlait encore d’un oubli jaune – et sur la feuille comme muante gisait une allumette carbonisée • la lune nous avait encore clonés – paralysés de pâleur • et solitaire comme une chose je me perdais toujours • comme une chose au jaune oublié •

j’étais seul – et pourtant elle, l’inconnue, m’enivrait de mirages • et d’une soif sauvage de retrouvailles – peut-être de rien • peut-être de quelque chose de plus vide de nom qu’un instant révolu – qu’un temps trépané – que l’étrangère miette d’âme qui avait glissé en moi le froid de plus-rien-être • tout mon néant avait fait naufrage dans un bleu de caverne • en effet, il peut paraître curieux que notre âme pure soit le néant – et pourtant c’est ainsi • la curiosité est-elle la soif toujours plus intime de notre amnésie caressée par le temps • quand nous sortons trop loin vers nous-mêmes – la nuit mêle ses ténèbres à l’encre des miroirs par lesquels nous aimerions rentrer • des taches d’ombre verdissent sur les écrans comme une végétation d’attente trompeuse • les orteils des pas entendent la nuit – les absences flairent les couteaux des étoiles •

le front fantomatique écrasé par un sabot, j’allumais des lampes entre les larmes • je traversais ainsi des sentiers de danger – filets d’argent envieusement lancés parmi les secondes • l’aven se remplit lentement de la mélancolie des oiseaux • camouflée par une brume lumineuse – la poursuite de l’absurde me frappait comme un galop mort • car les syllabes indiquaient une route de



rien • pénétrant en nous-mêmes nous écoutions la nuit laissée derrière – la nuit toujours triste et sans commencement • nous habitons la terre avec un sourire étranger – mais la mer, nous ne l’habitons qu’avec dévastation • la mer qui se loge et se déloge toute seule – désolation devenant • nous bâtissons bien sûr – en entrant-sortant des ténèbres que nous sommes – un palais de la fiction taillé dans des galaxies noires • un plasma somptueux – une chlamyde de murs – dont les écailles jouent ophidiennes et catoptriques leurs couleurs •

je pétrissais par la pensée des soleils dans la danse oscillante des éclairs • un miasme de sueur pétrifiée par la peur guettait depuis le cri du commencement – une ombre ou peut-être une horreur maternelle • le fantôme des fenêtres de la mer me tenait inaperçu par la main • scintillant près de seuils invisibles – près d’arrêts parfumés de coquillages et de sang • scintillant entre précarité et sommeil – où tout s’amenuit – où le réel, se désintégrant, semble se dédoubler presque • sur de telles voies obscures je ne vis ni ne meurs • quand je glisse – la létale de la lune – mon étrange solitude étrangère – me tend un de ses regards filamenteux • un de ses lointains silences • je l’attrape – et prends alors par la main une contrée – toujours une autre • je prédis le naufrage d’un rivage – ou une croix d’herbe dorée • j’éteins ma souffrance et je nage dans la nuit • je cueille dans les arbres de l’air un fruit – une pierre d’apaisement • et je m’enfonce de plus en plus profondément – mi-fantôme – mi-souvenir de mon sommeil humain • ruinant mon crépuscule dans un éveil d’automne •

## 25. les avions verts

les avions verts planent dans la grotte fleurie du soir – dans l'aile nostalgique de la mémoire • l'attente semble couler du ciel marche après marche – elle vous invite à une montée vers l'aven • cherchant son envol l'ange a touché des tranches de chute • là, dans le trop profond creux – trop haut – le soleil est une larme violette • en elle le jour s'évapore comme un démon vêtu du couchant • quelle échelle pousse tes pas vers le poème • quel armurier te vend du tabac à fusil et des balles pour la pipe • les crêtes de quelle mer – les écumes de quelle steppe infinie – se dissipent dans l'air telle la fumée • et quel zénith est mort en hurlant comme le sang désespéré du dimanche •

des oiseaux de glace boivent aux fontaines exilées le chant d'un chemin toujours plus étranger • tu ratisses ta lagune telle une salle d'attente pour un accostage impossible – quand des séparations absurdes neigent des rencontres pleines de tristesse – et les seins de l'adolescente abyssalement embrassée tombent flétris • blessée se déverse l'obscurité lumineuse sur nuit de murs et ténèbres de miroirs • au loin – la fenêtre ouverte en éveil d'ailes • je me lave de rêves le visage – et le labyrinthe, de silence et de tigre •

...il lui envoie un hiéroglyphe tortueux comme un chemin errant – comme une destination toujours perdue au bureau sans objets • brillent comme jamais, dans l'abîme, les étoiles d'âmes brisées • la létale de la lune – non! de la monade du monde – suspend des transparences persistantes sur le miroir • elle, la rare fleur sélénaire aux pétales solitaires et létaux • la chair du cauchemar se tamise en noir arrêve de cendre • oh ! combien vaste est la plaine – et combien ils sont fanés, les pas des survivants • jamais plus près de mon désir je ne mourus – jamais plus profondément vers moi-même • jamais plus haut – jamais plus seul entre soir

et départ • brillent dans les derniers flocons, les souvenirs du minotaure et de la mer • des souvenirs de la chasse aux prairies – de l’hirsute labyrinthe écorché – d’orgasmes noyés en des parfums doucereux tels des fruits pourrissant au verger • aux fils d’argent endormis sur son visage pleure le roi-lune • le voyageur porte sur ses lèvres les fleurs écrasées par son report vers la mort • car plus près de la mort est le chemin aux pas en suspension • étoile étonnée dans l’herbe – pierre endormie dans le nuage • plus près, absurdemment près, laisse-moi m’oublier en toi, illusion • laisse-moi grimper – marcher sur toi tel un funambule de l’horizon – mirage des hauteurs mystérieuses • peut-être un enfant à l’énigme dans l’oiseau – peut-être une vieille chanson comme la moisissure d’une paroi • ta main telle une fleur pour les pas du départ de demain – pour les instants de l’horloge naufragée dans l’océan • les lèvres de l’ajournement – de l’attente funeste – pour une rose d’abîme – pour les spasmes de pétales du labyrinthe • oui, pour un vol aux ailes de saule – cette pleureuse aux tresses de larmes •

à quel flou de papillon peut ressembler cette syllabe coupée • ce ricanement d’herbe horrible – ce menaçant peloton de ronces endormi en des prédictions • cette obscure touffe blonde cachée en vert profond – en ce vert de chute – roulé à travers l’aven des jardins • oui, cette non cueillie négation aux pétales – pour laquelle j’ai échangé mon regard contre un tragique œil aveugle • non, mes lèvres ne peuvent rêver à plus d’impossible – ni mon corps, à plus profonde mort • j’ai atteint ce point étrange où le dédoublement s’est plié en néant • où tous les nombres se sont résorbés dans le néant replié • oh ! je descends sans pas – je me décompose en des escaliers sans marches • je déverse la rivière de mon or comme une naïade qui se meurt – la cascade de l’argent, comme un monde qui s’effondre •

## 26. éclatée en rayons

éclatée en rayons est l'extinction – et enfoncé en des grottes, le sommeil • la rotation, je la porte telle une couronne hypnotique qui me goutte en des nuits de létal xylophone • une couronne, une corde de bleu me déplacent dans les sentiers – presque un raisin en hiver d'aile • elle abaisse – elle déverse son or pâle, la létale, dans la nuit • prête à tomber dans l'arrêve par échelle de cendre et d'or • un voyage au-delà du sens – au-delà de l'absurde des falaises • un voyage qui me perd – qui te perd – au-delà de la route •

morceaux de pain rougis par frissons de rubis – pain rouge dont, dissipé, je me nourris • j'atteins ainsi mes mains – j'atteins ainsi la bouche avec laquelle en plein vol je goûte mon aile • la bouche qui mâche toutes les marches d'or rejeté • d'or que je remonte syllabe par syllabe • peut-être la solitude nulle des plumes – mesure-t-elle en des mots tout l'envol • peut-être que le nulle-part de ta tour bleue n'est que l'équivoque de tes évanescences aléatoires • oh ! je tiens dans mon poing létal – moi, faste faust – les vagues de tes baisers promis – les vagues de tes promesses profondément embrassées • je me pends avec toute cette nuit vers tes profondeurs • et je goûte – je goûte insatiablement ta chute – marche de sève par marche de sève • ton eau arrête ma tête les mains en l'air – comme un caillot de cri dans la gorge d'un oiseau •

je promène le radar de l'obscur à la lisière de l'aven • et elle, la larme, attend le livide de la dépression sur la lune • la tristesse enfoncée dans les plaies – tellement seule dans son sang – tellement lointaine et pâle • tout est creux – tout est insupportable – mais... gloire à ce monde absurde !... • jamais –

nulle part je n'ai cueilli une mort pareille – profonde  
d'insondables ivresses • jamais je n'ai bu de telles marches – où  
chaque gorgée est toi-même – et ton or légal • tes lèvres sont des  
oiseaux – des oiseaux qui m'inondent jusqu'à me changer en  
coupe – jusqu'à me changer en érection et en tour • tes seins sont  
une croix d'or qui descend dans mon cœur – qui descend dans  
mes ongles spasmodiques – jusqu'à me transformer en une  
prière d'angles •

un fil de moi-même – toi, ou moi, ou personne – rien de brillant •  
un fil de toi-même ... • à partir de maintenant, je peux démerger  
– oppresseur des océans • je peux courir par-dessus mers... •  
nous avons coulé notre mélancolie en des lances – et laissé le  
noir nous enneiger dans nos rêves • nous nous sommes  
sauvagement écorchés la peau des miroirs – et en avons fait des  
cités plus hautes que le vide alourdi et galactique •

le monde descend – ou la lune – une marche – une lame – rien •  
mais toi, tu restes en place – épée lavée par ses voies étrangères •  
j'étouffe d'invol – car le vol est un vide inutile • je dévore  
seulement le ciel – page douce par page douce – jusqu'à l'ange  
et la larme • ma bouche est un hurlement aveugle • mes mains  
sont deux fardeaux sous lesquels je m'effondre écrasé • je me  
consume – je flotte jusqu'aux saules – je flotte jusqu'au blanc  
légal des bouleaux • roi-lune blanchi à la chaux • une branche  
m'albatrosse par-dessus le silence des murailles • des vagues de  
forêts et des noyades de murmures me pulvérisent de tout ce que  
je suis encore – m'effacent de moi-même – comme des gommes  
d'abject amour •

## 27. en pleur de noir

en pleur de noir coule le bleu – le bleu qu’apnée je respire • de fracassantes obsessions fouillent mes questions • questions dans lesquelles ma mono-schizophrénie aux jambes étoilées – laisse son sang et ses pas • les heures de l’automne cueillies par des visions et pensées • les mains flétries comme des solitudes perdues dans l’infini galactique • le froid des miroirs antiques et des labyrinthes de putréfactions veloutées •

les syllabes sont les prisonnières de la nuit – des sybilles extatiques – des sylphides transfigurées aux rames hypnotisées par les lacs • des sybilles – des sylphides ou des nefs flottant sur d’immenses rétines • qui a vu – qui s’est réveillé de l’interruption du monde comme d’un film • qui a gardé les images du sommeil dans la vaste coupe de sa bouche • qui a pu dénouer son labyrinthe ainsi qu’une fenêtre ouverte • comme si un frère-mystère frappait à ta porte – la porte que tu souhaiterais ouvrir mais ne la trouves plus • comme si un frère-mystère voulait sortir de ton cœur • comme si tes regards s’étaient noués tels des roseaux – parce que t’as oublié de respirer •

j’écris le blanc à l’encre d’oiseau – je tiens dans ma main – je la lève haut, très haut – la page ruisselant d’ombres • je m’endors sur un lit de baisers – je traîne mon serpent rouge sur la souffrance enlacée de rayons • il y a une lumière à l’éclat léthargique du chemin • une lumière par laquelle – en mourant – je veux sortir • sortir de l’obscurité de ces labyrinthes noués • oui, de fluides mono-schizophrénies surgissent devant moi – je coupe à lames froides la manie labyrinthique de l’hiver • se plie en moi l’extinction – et me tue – neige de néant • spectraux sont les cieux – fantomatique de lumières, le paradis •

je me suis retrouvé trop près de moi – et je me suis tué encore plus près – saignant mon infini compact dans le lactose galactique • oh ! se déchirent vers l’infini d’hauteurs lointaines les confessions de la nuit • l’abîme cherche le fragile caché • déchiqueté tel un papier est le métal de la souffrance – les pas chuchotent sur le vent fané et les feuilles • tu m’endoloris comme un poignard planté au-delà de la chair, ô mon amnésie blonde • tu m’endoloris comme un désespoir dont je ne peux m’envoler • tu m’endoloris comme une noirceur où mon double non engendré – non nommé – me guette • un œil est devenu tout mon corps – un œil par lequel les hauteurs se contemplant • parmi les vides qui me parlent avec ténèbres englouties – y a-t-il une larme à même de mesurer mon exil • y a-t-il une tombe à même de me dire combien je lui suis étranger • y a-t-il une obscurité assez haute pour que je me pendre à ses branches •

hélas ! toi, or, caillot létal d’immortalité • une nostalgie sourde se cache dans tes fièvres • et la létale de la lune au corps de vide de miroirs – la léthale de la lune avec sa clef sélénaire de magies – qui fume dans les vallées abyssales de l’arrêve • et ces escaliers du soir au vert profondément incrusté • oui, la glace du cratère où comme dans un sous-marin d’argent – moi, nemo – moi, le roi-lune – avec hypnos dans les bras – je me couche •

## 28. un goût du profond

peut-être est-ce avec un goût du profond que débute la sente •  
peut-être est-ce avec la langue d'ailes des yeux muets – que  
débute cette nourriture qui te dévore • l'arbre d'ombre étale sur  
le calme du lac – le murmure-miroir de ton existence repliée •  
de lentes évanescences sur les profondeurs perdues – ombres  
éternelles sur l'ovale du silence •

oh ! des cerfs mystérieux nagent à travers les portes verdies par  
la mer – les albatros se regardent les uns les autres dans les  
miroirs • quelles proximités hantent mon spectral infini –  
quelles distances vident ma tasse de neige lointaine • quels  
fantasmatiques souvenirs... • mes paumes ouvertes déversent  
dans l'herbe les filaments encore enchevêtrés des destins •  
comme si une paire de fenêtres de mon labyrinthe allait  
s'envoler • ma chambre se noie dans une agonie bleue – ma  
solitude m'a oublié • des barques de regards plongent en des  
obscurités hirsutes – l'homme libre vit dans le vide •

pourquoi ne me revient-il plus, le temps perdu – comme si ma  
jambe d'enchanteur se contractait d'un vol refoulé • mes  
fenêtres se perdront dans l'obscurité – les filaments de mon  
destin boiront l'infini • oh ! je sens le néant s'approcher – je sens  
comme il me renifle à chaque battement de seconde • il m'attend  
dans le vide – il me guette blotti entre l'eau et le noir • lui –  
passant par l'antichambre du cœur – entre en mon rond • entre  
en moi et brise ainsi ma douleur en questions • le bleu étranger  
s'atomise dans le noir – comme si j'étais une nuit feuillée de  
syllabes • comme si je me tenais par la main en traversant  
l'enfance de la ténèbre •



la létale de la lune cherche mon sang avec ses doigts sélénaires  
– promène ses lèvres dans les dépressions spectrales où je me cache • elle me donne sa soif étrangère pour que néant de dieu puisse encore me nourrir • un livre de pain aux pages qui ne seront jamais uniquement des choses • un sous-marin de fleurs blanches – une dentelle suspendue aux miroirs • et l’homme du sous-marin – si orgueilleusement obscur dans son résignation humiliée •

oui, peut-être un labyrinthe qu’à travers les grottes je perds page après page – un labyrinthe avec son splendide minotaure • peut-être un château d’événements figés – un palais stygien de tous les marais qui m’attendent avec des morts nitescentes • les pendus se balancent doucement aux voûtes bourbeuses – comme dans le lit d’une rivière renversée • poissons d’argent parmi les énormes, étranges raisins de nitre •

un masque d’air écarlate enivre mon visage du parfum des abîmes • je me prends par la main – et je me quitte • je regarde en moi – et je m’oublie dans la mort • et eux – les égarés... • les larmes cendreuses du cosmos – les miroirs cendreaux du labyrinthe où ma solitude m’a emmuré • les fièvres d’argent – les joues des voiles du vaisseau nocturne • du vaisseau de cendres aux voiles de pâle • errent en moi des forêts de tristesse – se fondent dans ma mélancolie les idoles du mépris naufragé •

oh ! penche-toi étranger sur les margelles de la nuit – parmi les esclaves fragiles condamnés avec une volupté sauvage à la prière et à l’hiver • ce rocher de silex les fouettera avec un abîme d’arêtes vives – avec un arrêve de déchirures anxieuses hantées par la survie à travers des morts inconnues • car plus le destin est damné et tragique – plus profondément il est habité par l’aven •

je médite – gravide du vide – à des sédiments oubliés • je tiens l'évanescence dans ma main telle une boîte bleue – et je promène mes doigts dans sa chair gélatineuse comme à travers un aquarium vidé de son sang – sans d'autres poissons • je tremble toujours telle une lumière vacillante – je cherche peut-être la lanterne d'un flocon • je me sauve – pour l'instant •

## 29. chaque matin, la mort

chaque matin, la mort te fait un pain de neige et t'invite à le goûter • chaque soir elle remplit ton verre d'obscurité et le boit devant toi • elle t'a donné en cadeau à toi-même pour que tu te perdes à jamais • pour qu'à jamais tu ne sois plus qu'un couteau nu – coupant le temps face au miroir avec seul • tu pensais respirer juste au moment où tu te changeais en un de ces blocs de nausée • tu te croyais sorti des souterrains sombres – porté par le bateau de l'évanoui • mais près des yeux stellaires de la méduse tu ne faisais que veiller sur ta mélancolie avec un bleu de pierre • car cauchemar était ton destin aux chaînes profondes de sommeil • et d'oniriques miroirs cendrés – graissés de vide – te contemplaient nickelés par un réveil infernal • des anciens instants du temps toujours plus étroit, tu te détachais en chute aliénante • et entre les plis trempés de fardeaux délétères de l'abîme – tu te sentais frêle tel un chevalier aux os de verre portant à la main une fleur létale de plomb • oui, portant dans tes poumons les alluvions irrespirables des ténèbres •

entre ces solitudes toujours plus ténues – île, il n'y en avait que toi – entouré par les plages et les pages des vagues • visages mystérieux – prophétiques runes d'eau • bien sûr, tu te sentais plonger dans une mathématique de l'infini – où aucun calcul n'était plus possible – parce qu'aucun calcul ne pouvait donner d'autre résultat • et parce qu'à la table de ces nullités brisées – tu ne pouvais plus manger que ce pain de plomb – à travers les masques suffocants du brouillard • tu ne pouvais plus boire que le vin obscur de la mer – et son air d'oiseaux salés •

...le fantôme d'un sentiment de culpabilité hantait ses veines – mais toutes ses coupes il les avait oubliées, peut-être parce que

depuis longtemps il n'était plus lui-même • il n'était plus qu'une chimère cendrée qui s'était échappée de son cauchemar noir • une chimère au sang bizarre qui ne pouvait que brûler – sans couler • car le mal d'un être n'est complet que lorsque le crime fusionne avec le principe du plaisir dans un étrange ciment sanguin • tant que la créature que tu es réduit à habiter – ne te trouve assez étranger pour s'unir à toi – pour se nourrir de toi – en se nourrissant de l'obscur de tes instincts •

... mais soudain te voilà réveillé – une enveloppe à la main – une enveloppe qui n'est que toi-même – toi-même sans destinataire • tu n'étais que toujours toi – comme une plage – et aussi comme un arbre aux feuilles de papier • une libération incompréhensible – faite de lames très étroites et très tranchantes – un peu comme les lames gillette avec lesquelles tu te rases • elle découpait en toi des tranches très fines – telles des barreaux verts qui te racontaient tout ce que tu ne savais ou ne voulais pas faire • tous ces faits qui cessant d'être toi-même – se seraient soudainement éloignés de toi – se changeant en balcons aux fantômes fleuris • ou peut-être en des vaisseaux aux atlantes depuis longtemps disparus • aux extra-terrestres plus cendrés – plus nickelés que le miroir • le miroir où tu as oublié tes pas aux routes muettes • et l'odeur d'horreur de ces créatures sans défense – telles des veillées incolores • ces créatures que toi – toujours plus étranger parmi tes propres visions – tu aurais torturées avec un immense plaisir •

mais voilà, le faune de l'après-midi est enfin venu te rendre visite • et les roses de plomb ont grimpé vers toi pas à pas – tes roses d'attente et d'ombre • les heures tombent pareilles à des cloches lancées du conte d'une tour • la mer s'approche d'argent et de plage – et les fenêtres se réveillent en vol • les mauvaises

herbes au vert cru brutalement arrachées aux miroirs – ou les labyrinthes qui traînent leur tréfonds sur les ponts de l’horizon • oui, les tourbillons de poussière qui s’élèvent en roues rouges – comme de lointains démons du midi •

### 30. les hauteurs des anges

pourquoi les hauteurs des anges respirent par leurs épaules – pourquoi leur dos surtout est la porte obscure de l’envol • quelle serrure cherchons-nous, djinns absurdes de la chute dans l’antre de l’autre • quelle forme occulte – quelle voie métamorphosée • oh ! toi fantastique scolopendre de touches – comme tu m’approches à travers le blanc – comme tu me cherches en traînant ton halo de sons à travers l’instant de pierre • mon miroir est fenêtre pour ton sommeil obscur – ton approche menace mon labyrinthe solitaire • la lumière dont je joue est une clef équivoque • et l’enfant mort est témoin de ma nudité – et de mes danses spectrales •

exil est la solennité quand la mélancolie enfante des marches évanescences – en descendant • myriapodes du tréfonds – infernaux de labyrinthe et miroir • et vous – fantômes obscurs de l’inconscient – vagues psycho-squelettes ophidiens • en vous l’absence hypnotique du corps embrasse les caillots lustrés de l’âme restante... • anxiété est votre porte lorsque vous vous cherchez les uns les autres – et vous vous trouvez • et angoisse vous est la fenêtre – vous qui portez un labyrinthe dans chaque geste • et une niche dans chaque repli du temps – habitée par votre frayeur d’être pris en flagrant délit d’existence •

oui, la porte – oui, la fenêtre – oui, la présence ou l’absence si musicale de la lumière • oui, la bouche où des avalanches d’ombre étouffent le souvenir édénique des étoiles • non des étoiles d’aujourd’hui – mais des étoiles que même les démons à la mémoire infinie ne peuvent plus entrevoir • des lames d’argent se cachent dans l’ambiguïté – dans l’équivoque létale de toutes les larmes • corde profonde est l’appel – et

récapitulation mystérieuse • le plus profond pourtant est l'abîme fragile – la plus sombre est la nuit ténue – plus ténue qu'une voix d'enfant • car il n'y a pas d'illusion plus subtile que le pleur d'un enfant souffrant – si apparenté, si proche de celui d'une femme qui se cache •

étrangère est la pourpre sur l'ivoire des pas – et le penser tendu par le désir comme l'érection d'un poignard • sourire parsemé sur l'incandescence bleue de sommeil et d'insectes des cadavres – sur le réseau corrosif des indices • sur le masque permanent en plastique – à travers lequel au rythme des injections tu respires • lorsque sous la garde de l'idole-seringue – tu adores ta survie • car hélas, un troc avec la mort cache chacune de tes larmes – chaque syllabe avec laquelle la sibylle se perd dans le labyrinthe • oui, des larmes comme des pierres sur les joues de l'exil – des larmes avec des pierres sur tous les souvenirs • et chaque goutte de sang – marbrée telle une pierre tombale • croix extatique à la sépulture vide de nom • des souvenirs mais en fait des questions – des questions pour lesquelles il n'y a pas de réponse • secondes transpercées de flèches pressenties •

oint de lune létale est le bouleau – oint d'attentes d'aliénée dryade • personne ne peut être plus impassible que le miroir – où les mots parlent de moi – mais les non-mots seulement, de soi • fluides attentes d'enfant sont la fenêtre – et le miroir – et le myriapode labyrinthe • fluides attentes parsemées de sourires témoins • fluides attentes aux mystères d'aveugle – quand l'arrêve avec tréfonds et eau ravit notre vue • ravit notre couronne d'or et l'anneau jeté ou perdu • la couronne-lumière et l'anneau-destinée – la vérité toujours autre et toujours maquillée • et l'illusion comme un léviathan qui nous avale et s'avale lui-même encore et encore – oui, qui avale le nouveau-

né si vieux déjà • le nouveau-né bleu – à la barbe livide du  
temps • avec cette vague immense – toujours plus chenue –  
toujours écumante de livide • cette vague pleine de l’or des ours  
liquides – sur laquelle tu ne peux pas régner – toi, monstre  
aveugle • sinon à la fenêtre avec seul • oui, sinon personne – à la  
fenêtre avec seul •



### 31. peut-être l'âme

peut-être l'âme n'est-elle en réalité qu'une chute imprévue • un pétrissage maladroit de boue inavouée et d'oubli nitescent • entre toi et toi s'étale des frontières qui s'avèrent des barbelés – tant que tu n'arrives qu'à glisser sur le souvenir • tu restes toujours de l'autre côté – où jaloux de toi-même tu ne peux que te dédoubler en soupçon • et interroger l'ombre peut-être bâtarde d'un enfant – dont tu espères, presque fou d'impatience, qu'il t'aidera enfin à te surprendre en flagrant délit •

« de quoi étais-je en train de parler – lui demandes-tu – quand j'étais face au miroir avec seul • quand seul comme une plante je croissais labyrinthique près de la fenêtre • qui suis-je – lui demandes-tu – et avec qui je me trompe • est-ce avec cet étrange moi-même – bien plus beau et plus jeune que moi • si beau et si jeune que je n'ai rien d'autre à faire que de le tuer • en déchiffrant le dédoublement occulte qui m'entoure je ne peux que contempler ma solitude – cet étrange enfant à la disparition de cristal • fait d'un ténébreux et venimeux argent » •

l'insomnie s'accumule dans des poches sombres sous mes yeux • s'écroule dans un cauchemar à l'ombre errante et vénéneuse • peut-être que lui – justement lui – cet enfant pyromane d'argent et d'énigme – est le double qui me trompe • peut-être que lui – justement lui – est cette solitude qui éjecte mon crime des étoiles • oui, ou peut-être est-il ce jeu qui me fait mal – qui erre sous ma calotte crânienne pareil à un œil au serpent égaré • un œil qui voudrait sortir comme un extra-terrestre d'une boîte bleue • hélas ! l'illusion est la solitude qui s'éloigne de moi telle la peau de marsyas l'écorché • le présent est le fantôme du passé qu'il hante – comme un obscur et

mystérieux avenir – dont le passé se souvient péniblement • il s’élève en des tourbillons de poussière et de fumée au-dessus du chemin qui fut – tel un démon torride du midi • comme le couteau de verre des vents – qui jette ses prophéties de sang sur les murs • ou pareil à des corps aux chairs fatiguées – qui s’étalent, proies sombres, sur le vert de l’herbe amnésique • le roi-lune et les pierres accumulées du regard – les gorgones mortes – et l’aven qui cache dans les profondeurs les ombres brisées de tant d’enfants •

et me voilà de nouveau plongé dans une obscurité de larmes – avec ma barque se demandant où, dans ce nuage d’anxiété, je peux encore être • comme la haine me consume quand je ne peux découvrir le doute qui m’émiette • quand je suis à moi-même sans réponse • la douleur m’enserme le cerveau avec des tenailles de larmes • et des pierres blanches s’accumulent dans le serpent sous mon œil • je pénètre sauvagement l’enfant réticent qui s’écrie en éclats • je possède brutalement ma patience évanescence • la létale de la lune traverse mon labyrinthe en éclair telle une louve • une louve à la fourrure électrique que bleu j’embrasse • ah ! ce loup chenu que je suis – que sans cesse je chasse • ce loup au sang féroce et cendré • oui, ce loup qui me torture avec sa clarté aveuglante – de fenêtre cruelle •

je tombe avec un bruissement sec de mes blessures invisibles • la douleur m’épluche comme si je grimpais en ascenseurs tordus entre mes tempes aplaties • oui, un clown de fer au clou sec • mon désespoir grandit avec l’ignorance – comme une témérité tranchante qui me fend de l’intérieur • trop fantomatiques sont les profondeurs de ce monde – coupes de l’enfer • trop fantomatique est personne à la fenêtre avec seul – personne avec seul au néant •

## 32. ma solitude

ma solitude se dissout au-delà des fausses limites • miroir perdu dans la pâleur qui fut • le mensonge est une pierre promise – aux portes mortelles • un écho aux ailes d’oiseau sculpté en des vols immobiles • le filament cache de plus en plus la question qui vieillit non dite • clair est l’occulte tel un refus • d’étranges larmes stellaires coulent sur les joues de l’herbe – sur leur douleur âpre et cendrée • complice est cette lumière d’or attendri – même si elle ne sait jamais avec quoi • complice peut-être de la douce tromperie qui lui ressemble •

nous perdons ce que nous ne pouvons jamais trouver – car l’arrêve est perte • nous perdons tout ce que nous ne pouvons reconnaître, le remplissant ainsi de désir • nous nous perdons en glissant – en désirant • ophidien est le commencement de l’abîme – sombre et ombre est sa lenteur • hélas, les ombres de l’immortalité mûrissent sans cesse – car même l’immortalité est ombre • et dans l’ombre nous aimons nous attarder •

une lame de rue sur laquelle on se sent toujours seul – sans jamais abîme se comprendre • et l’autre qui te ment toujours – l’autre qui toujours te trompe – l’autre qui jette le seuil de chaque clef • tandis que tu avances fantôme sur l’asphalte – vers la fenêtre où ton cœur se cache derrière le rideau de sang • vers le rideau qui cache tant d’agonie et de mort • car seul, jeté de toi-même, tu es un cadavre en marche •

lentement je fais semblant de vivre pour découvrir où je pourrais me retrouver • comment je pourrais atteindre la fenêtre qui me sépare de moi-même telle une malédiction d’attente stérile • comment je pourrais traverser la blessure – non pour en sortir mais pour découvrir toujours plus de sang • mon sang qu’avec

assoiffée douleur je puisse boire • sous mon regard absent ne  
naissent que des mutismes – au-dessus de mon ombre absente ne  
poussent que les tilleuls du silence • les mannequins de lumière  
se gardent de faire ce dont je pourrais les soupçonner • mais le  
double regard de la suspicion me transforme en nœud •

### 33. éclats de lumière

se brisent en éclats de lumière les vagues de l'obscur • même du cauchemar les âmes ne savent se réveiller esprit • cri d'évanescence – ce n'est qu'en disparaissant que la lumière brille • mystérieux cristaux – tragiques recherches •

je feuillette avec haut désespoir les pages abyssales des cendres • hypnose bleue pour l'œil à queue de serpent • seuls en sculptée lumière nous nous regardons dénudés • pareils à des poissons rêvés par un fou • des morceaux de lèvres à la sécheresse noire tentent en vain de parler •

nous proférons par des silences douloureusement clairs l'invulnérabilité qui nous sépare • ces îles hermétiques qui nous revêtent pareilles à des armures • et toute cette présence qui nous cerne – que nous sentons obscure et tellement lourde • toute cette attente suffocante qui rampe dans nos veines ainsi qu'un autre sang • la peur fragile comme le cri d'un enfant • ou l'arlequin aux ténèbres solides en losanges disparates – qui nous assiège avec son attente noire pareille à un arbre en métal • avec sa suspicion désespérée et gélatineuse qui nous colle à la peau comme un corps écorché • ses regards transpercent nos yeux nous laissant froids et aveugles • telle une petite fille à la pâleur douce qui ne peut – de la coquille étrangère de l'escargot – jamais plus descendre •

la bouche du puits nous apprend à chacun à syllaber l'eau de l'autre • nous abandonnant face à l'impossible – à la lisière des méconnues – à travers le pâle platine des nymphes mortes • oh ! notre cendreau dort recroquevillé • de tant de sommeil, des créatures se réveillent dans nos corps – telles des questions nourries de silence •

entre nous rien ne se passe et pourtant tout arrive • nous mourons en sortant avec des mains de syllabes de la forêt impénétrable du néant • nous mourons d'innocence coupable – entourés de guets et de nœuds •

### 34. les heures nagent

les heures nagent immergées en éternel • les pas attendent le départ – ou peut-être une agonie aux feuilles de cire • où l'œil se cache de la folie sélénaire de l'eau – et le noyé découvre les statues aux couronnes d'or et de poissons •

je sors avec ma solitude incandescente de la chambre rouge – je sors avec une haine pourpre de la chambre aux nerfs bruns • je sors de la chambre mortuaire où le médecin me sauve – en me pendant avec une corde de dentelles empoisonnées à l'arsenic de fleurs • le père étranger m'a reconnu et m'a tendu un miroir où je pouvais contempler ma propre mort • lui qui est toujours moi – le moi que je n'ai jamais vu – défiguré par le mélancolique jadis • le limon effrayé – ou ce serpent aux écailles de syllabes démentes • la fontaine des fragiles qui veille sur la paupière cryptique de l'œil aveugle •

l'air m'a pris par la main en prononçant ma couronne • m'a regardé avec son visage illisible et amical de palimpseste voyageur • à travers les grilles d'électricité bleue du cerveau – dans des yeux fossilisés par l'insomnie • un buisson étouffé de silence arrache ses cheveux de feuilles • les tranches dogmatiques de l'eau essayaient d'avoir le dernier mot – en croisant mon chemin avec leurs fantômes de nécessité incomprise • en remplaçant mes mots par des hiéroglyphes de pierre •

assis sur la gigantesque feuille de l'automne – sur sa feuille unique – je m'enduis de la boue cramoisie du couchant • perdu dans le flocon unique de l'hiver – à travers ses couloirs blancs aveuglants • oui, perdu dans le labyrinthe de cristal – je dissous

dans la lumière léthale mon corps qui fut – je dissous le souvenir de moi dans une nitescence sans mémoire •

la mère habille de larmes ses pensées vides – ses émotions absentes • le temps avait roulé hors cette maison de décrépitude – où tout m'était étranger • oui, je le savais maintenant – j'avais passé mon enfance au milieu des pierres • j'avais bu jusqu'à satiété – en des coupes de lys – la gelée argentine des limaces • les pas flottaient comme de gros papillons noirs • j'écoutais le halètement sombre de la racine, l'oreille appuyée contre le trou de la serrure • personne ne m'aimait et ne pouvait me comprendre – et je répondais en répandant autour de moi une indifférence aussi tranchante que la lame d'un couteau • un nuage bleu remplissait de pluie ma solitude – et à la fenêtre avec personne mon front multipliait avidement l'obstacle des interruptions noires • les cadavres des femmes autrefois désirées renaissaient du sourire et du froid •

oui, le poisson s'avérait bien plus profond que l'abîme – beaucoup plus proche, en nageant, de la mélodie du néant • les pierres de l'envol disent la vérité – mais le rameau fleuri rêve • oh ! l'étrangère me regardait fixement avec ses seins nus – tandis que l'érection me rendait incolore • je me sculptais dans un blanc douloureux avec le chemin cerné de désir •

la létale de la lune avec son blond délavé de platine pâle – me racontait dans la brume nocturne • me désintégraient lentement entre le voyage et la mort • le livre aux énigmes effacées jouait ma vie dans des parties perdues d'avance • je promettais au chemin des pas que je savais ne pas pouvoir payer •

ma solitude montait en des bulles si parfaites qu'elles n'éclataient jamais – et jamais on ne les voyait • immobile comme un œuf d'insomnie somnolente, je traversais les



transparences des migraines • le seuil ne pouvait plus me parler •  
il me regardait avec une tension qui ne pouvait plus voir – et je  
lui rendais son regard nu et aveugle •

### 35. l'arche antique

arche antique taillée en seuils de froid • taillée en trouble comme la silhouette incertaine d'un mort au regard noyé • des pourritures prophétiques chuchotent depuis les profondeurs abandonnées des arbres • de leur tréfonds si délaissé – si chenu • dans un si vieux instant, le désir est une horloge morte – que même les seins nus de la femme ne peuvent plus lire avec leurs tétons • dégradée, la folie qui perd son noir • sans fièvre – l'incolore tombe de ses yeux – s'éloignant, le papier ne le voit plus • son parchemin mélancolique boit un oubli sauvage •

avec quelle étrange fureur le vide dévore-t-il les lèvres ridées des signes du feu éteint • ivre de frustration et de multiple patience, la mort est entrée en lui par de multiples portes • et son temps est un accostage précipité à des appointements tout proches – ou parfois, au même quai • et pourtant ses nuits étranglent des fantômes à la gorge glacée • et creusent de telles distances entre les bio-symboles – que, trop courts, ses cauchemars se dissolvent • liant à l'absence de bizarres versions du vide •

cette arche étrange transporte dans sa cale des bibliothèques de cendres – transporte des faunes de fantasmes sous des voiles manœuvrées par des faunes • ce visage profond de flottaisons innombrables – aux syllabes sibylles dans les yeux – et des silences d'absences enroulés pareils à des longues-vues pour des visions méconnues • ce visage semble assiéger l'espace virtuel où nagent de possibles départs dans un sang rêvé • où prémonitions et espérances futiles gisent immobiles sur des dalles de lividité léthargique – hypnotisées par l'illusion et la veille •

on dirait que cette attente insatiable est la chambre d'un malade dont le seul médecin est la mort • la lune répandant ses nostalgies létales – toujours plus absente, toujours plus étrangère et

éloignée de son corps à peine transparent • toujours plus bleue  
de tant d'équivoques indifférentes – de tant de frissons sans  
signe • et entre les deux témoins qui se surveillent presque sans  
s'observer – le vieil homme aux instants pourris par une sagesse  
sans mémoire • et la fille létale comme l'élixir dans lequel se  
dissolvent et se décantent toutes les morts oubliées – tous les  
destins révolus • un cœur abstrait – comme la coupe de personne  
– une coupe que ne peut remplir qu'un incompréhensible  
malheur •

### 36. embrassé par les cloches

embrassé par les cloches, le ciel – embrassé par les cloches, le rêve assombri par l'arrêve • et le regard du miroir comme une porte mélancolique de la mort – image archaïque d'un inévitable destin • cependant, les autres du vide ne nous menacent pas – tant qu'il reste des ombres enfermées dans le labyrinthe • une terre d'or nourrit les arbres des mots – mais le froid des chambres nous rappelle l'obscur – tout ce qui en nous se creuse de douleur occulte • seuls les fantasmes de l'insomnie sont à craindre – quand le labyrinthe les évapore vers nous • tu ne peux alors expliquer toute cette tristesse dans laquelle le bleu de la mer agonise • toute cette étrange beauté létale comme une jeunesse sans solution • tout ce présent de solitude oppressante – lorsque rien ne change et les instants se transforment en reptiles d'un autre monde • comment peut-on alors marcher dans ces couloirs qui dévoilent en nous la banalité des cendres • des cendres avec tant de pages illisibles – qu'on est portant obligé de feuilleter •

j'attrape des vagues d'ombres avec des mains de sommeil • suspendue au crépuscule se balance en automne la nymphe létale des nuits • fruits chenus d'une anxiété surannée • tout m'apparaît – maintenant que le labyrinthe circule froidement dans mes veines – comme un sage conseil de la prédestination • les volées des fenêtres que tu veux tuer annoncent libres ta mort • car trompeuse est la foi – et l'arche de l'espérance nous sourit souvent cruellement •

oh ! chaque jeune et belle créature génère autour d'elle une auréole létale • car nous ne durons que par tout ce qui est mort – mort comme une étrange éternité parallèle – nous, les bâtisseurs

fantômes de la cité des tombeaux • et le fragile avec les mirages de ses timides racines – défie notre fer originel •

étrange est cette herbe exilée dans les îles • bizarre ce fantasma ectoplasmique des lendemains qui chantent • je me rapproche le plus possible de la question parce que je sais qu’il n’y a pas de réponse • je me rapproche le plus possible du regard – parce que je sais que nous ne sortirons jamais de l’encerclement des yeux aveugles • nous mourons parfois de déserts marins – comme si nous voulions demander pardon aux îles insolites • et nous cherchons dans le baiser, avec notre précoce flétrissement, une absolution de l’hiver • car le sommeil enneigé de chenu a peut-être besoin du battement d’adieu des pétales frais – et de la lame pure du front sélénaire de la létale •

d’ailleurs, il y a dans la mort une trace étrange de matins retrouvés • pas tant un ressouvenir qu’un revivre de tout ce qui s’était endormi au loin • un resurgir des murmures sans lesquels les branches enfoncées dans le noir ne sauraient encore se raconter • on ne peut plus plonger dans la léthargie d’une chair plus étrangère encore • et tous ces sourires qu’on reçoit d’on ne sait où – créent un énigmatique feuillage d’arrêve • un feuillage que le lointain – depuis si longtemps devenu ton prochain – avait perdu sans retour •

non, il n’y a pas ici de nostalgie d’une quelconque origine perdue – mais seulement un inattendu absurde – vertigineux de miracle • un absurde – vertigineux vestige de l’orgie bleue que l’on contemple par un interminable – transsexuel crépuscule • comme si le mourant recevait en cadeau un élixir dont il boirait sans soif ni désir • oui, comme si mon silence naviguait sans les bateaux aux voiles de chasubles de l’espoir – et sans l’attente de

l'île • à travers un printemps humide saignant d'hypnosés et de sèves – à travers un printemps auquel ta pensée engourdie ne peut pas s'ouvrir • oui, un printemps que seuls les fous aux visages dédoublés peuvent encore connaître – dans leurs hospices plongés en des extases incompréhensibles •

### 37. ces arbres vêtus de ténèbres

tous ces arbres vêtus de ténèbres et d'haillons • toute cette immense clairière comme un poisson mort • je suis collé à cette horrible lumière verdâtre – tel un sentiment • un sentiment couvert d'or dogmatique et d'herbe – où un dieu est mort de jalousie • tout m'est étranger dans ce labyrinthe de l'enfance inexorable – dont je ne peux me souvenir qu'avec une horreur aliénée • dont je ne peux me souvenir qu'à cause peut-être de la fille spectrale – pareille à la fée bleue – qui vient de se cacher dans le miroir • je voudrais démolir mes souvenirs – ces souvenirs où chaque brique m'est hostile • chaque personnage du rêve est une fumée de reproches • un album de décombres – des photos mortes – toutes complices entre elles – toutes rendues malades de froid à mon encounter •

je dois emprunter ce sentier de sang • j'essaye d'emporter une boîte où je sais que se cache la fille spectrale avec un collier de diamants létaux • ma jalousie crie des épines – ma jalousie refoulée dont je me suis empoisonné • la jalousie létale où je tâtonne à l'aveugle – à la recherche de la vérité cadavérique de la nuit • oui, son cadavre vivant et vilain • je m'incline et je me perds lune sur la poignée d'ivoire de mon front • je me perds roi et lune et hiver d'or dans les sentiers abismaux de la porte • la fille spectrale – bien sûr, la létale de la lune dont je rêve – veut me toucher mais mon âme crie tendue comme une lame • je voudrais être un poignard et verser dans de profonds miroirs son sang pâle – le sang insomniaque de ses veines nébuleuses et troubles • le sang somnambule et astral de ses folles artères nocturnes •

j'attrape avec des mains de signes les vagues de l'ombre • elle est accrochée aux noyaux et aux étoiles, la nymphe solitaire des nuits • et en des commencements éteints se brisent les profondeurs • un lac d'arrêve sont le ciel et la terre quand le couchant inonde les automnes des bois • et par le miroir de l'automne se déversent dans le couchant, fatiguées, les forêts •

oui, nuit d'attente – étrange corde • touches retrouvées, les pas sur les sentes – dissipant les feuilles d'ombre de la marche • lorsque les pétales des paumes – nous réveillant – interrompent notre anamnèse • quand les éclaboussures froides du temps s'enfoncent dans nos chairs liquéfiées par la nuit • encore un mort est glacé près de la vague • encore un regard changé en barque de sel • le frisson de mort de cette femme déchiffre ma douleur – lit ma lame • on dirait que son agonie précède mon geste métallique – tel un message • me poursuit comme une indésirable aumône – qu'on ne voudrait même pas refuser • je ne veux rien de la part de ceux que traverse mon néant – aucun don de cette eucharistie où le vin est sang et l'hostie – la lame d'un couteau •

dans un terrain vague je bois un rocher qui cache un crime – un crime qui n'a pas encore été commis • je bois l'obstacle du tréfonds trompeur de la fontaine • je bois un regard qui voudrait assécher mon regard • je bois ces yeux qui voudraient mesurer la profondeur de tout ce que je sais • je bois le silence complice de tout ce que je n'ai jamais pu connaître • je bois l'illusion qui refuse de se dissoudre – je bois la clairière trouble où la connaissance refuse de prendre ma place • je bois l'implacable dont je suis contraint de faire don – sans pouvoir me remplir de définitif et d'incontestable • cette mort sans destin – qui partant



de moi me revient seulement comme un doute • je bois à ton honneur – glorieuse – inévitable tromperie •

le ciel vert de la nuit envahit d'herbe les ectoplasmes stellaires – une herbe dans laquelle, au souffle halluciné, je me perds • je rencontre toujours une proie que je dois déchiqueter – dans laquelle je dois mordre encore et encore • il y a en moi – semble-t-il – une férocité – une férocité qui ne peut rencontrer que des cadavres ou des créatures mystérieusement mises en fuite • des peurs toujours coupables à la survie absurde • oui, des fantômes vagues – de leur apparition ou disparition je n'ai jamais faim • la fluidité somnolente de la nuit s'évapore sous la perpendiculaire brûlante du zénith • où les traces malades du temps se traînent entre zéro et ombre • entre des éclats de sang, je viens à ma rencontre dédoublé par les miroirs •

je suis la porte noire vers nulle part • la main morte qui a cueilli l'œil aveugle • je laisse toujours sur le seuil celui qu'on me montre – des éclats de miroir pénètrent à travers mon regard dans le bassin de l'œil qui me regarde – dans l'océan de cet œil plus livide qu'un léviathan sardonique • la douleur m'a dissipé le cerveau comme si j'étais soudainement arrivé sur la lune • avec une bulle transparente de souffrance à la place du crâne – et un corps fait uniquement du souvenir de mes respirations révolues •

### 38. la maison déserte

la solitude me tient par les yeux dans la maison déserte • la solitude me tient par les miroirs entre les fenêtres des ailes • je gis délavé de vue – sur fond de bateau-hôpital • oui, je gis abandonné dans les siciles de silicium du suicide – dans les siècles de sélénium sélénaire • sans croire que je crois ou ne pas croire que je ne crois pas • je cueille de l’asphalte hostile le tintement de mon cœur brisé • le vieil homme me contredit – mais qu’a-t-elle encore à perdre, sa sagesse inutile • quel couteau peut encore blesser sa mort déjà accomplie • quel rôle m’obligent-ils à jouer – changeant en acier ma souffrance • quel tigre devrais-je revêtir – comme si je me noyais sous une vague de férocité • l’enfant et le vieillard m’excluent de ce jeu de la jeunesse et de la mort – de ce jeu dans lequel je ne peux entrer que par la porte létale du naufrage • comme si je cherchais immortalité et or dans une fontaine entourée uniquement de fantômes • de fantômes à la hantise suave – presque absorbés par les bords de l’évanescence •

et *elle* – qui n’attend que mon éloignement de galaxie blessée • *elle*, à la neige sélénaire si lisse que pourrait s’y refléter, comme dans un miroir, même sa propre mort narcissique • la nitescence d’un or grisâtre habille d’ombres sa pâleur – consume son livide et sa lune en des immortalités de cendres • en ses immortalités – oh, elles sont tant ! – carbonisées et brûlées • en ses immortalités de soleils abismaux moribonds • le déversement de ses cheveux d’étoile enflammée descend à travers les planètes fondues dans les attentes et l’abîme • descend dans l’aven de la tromperie du cosmos envenimé et bleu – là où j’arrive toujours sans être jamais attendu • dans la nitescence morbide de mon cerveau – destiné, tel un héros solaire, par filtre et anneau, à disparaître •

même enveloppée de vapeurs de robes – en des nuages  
luminescents de vêtements opaques • la létale de la lune apparaît  
toujours nue – disparaît presque invisible – toujours illisible •  
baignée de cette pudeur équivoque – dont le soupçon s'échappe  
– la laissant plus écorchée que marsyas • dont la culpabilité elle-  
même glisse – comme une patinoire perdue sur des infinités  
infernales de glace • comme il est pur le regard de ces yeux qui  
ne te contemplant pourtant qu'avec les paupières • ces yeux  
presque aveugles qui te voient mieux en se cachant – en  
descendant profondément dans leurs puits hantés • mieux que  
s'ils volaient d'un coup vers toi – ouvrant en de larges ailes  
subites toutes leurs fenêtres • et pourtant, comme elle est  
torturante, l'équivoque de cette pudeur au bord du mirage – de  
cette pudeur qui se refuse à toi comme une rive intangible –  
inaccessible – au néant sec • de cette magie en laquelle tu  
sombres tel qu'un navire plein d'immigrés et de leurs espoirs  
absurdes – dans un gouffre de libertés implacables •

il y a des chimères énigmatiques qui nous tuent avec leurs  
questions • mais il y a aussi une beauté empoisonneuse dont  
l'énigme fait mourir – sans qu'elle soit jamais formulée • parce  
qu'elle ne se laisse jamais formuler • oui, il y a une beauté  
étrangère qui t'appâte avec la mort • une obscurité nitescente  
qu'on voudrait boire en lui offrant la mort en échange – la tienne  
ou la sienne • une créature trop étrangère pour ne pas éprouver  
le besoin de la restituer à la lune par une blessure létale – sans  
craindre qu'elle pourrait saigner autrement qu'en diffusant dans  
le vide sa lumière • oui, apporter à la lune un sacrifice de pâleur  
que ni les enfants – ni les vieillards – ne sauraient comprendre •  
ah ! combien de gouffres n'éveille en moi cet épiderme du  
sommeil – cette nitidité vertigineuse – cette étendue

d'évanescence tardive et impossible • oui, cette aberration sans profondeur – ce fantasme d'innocence qui n'est qu'image • mais peut-elle jamais une image de l'innocence, être coupable – malgré l'évidence – malgré les indices • et si oui – peut-elle un jour avouer • avouer quoi – quel être du non-être ou non-être de l'être • une image peut-elle avouer – une femme – à savoir, une image • l'aveu peut-il lui inventer un sang impossible • et peut-elle – ce fantasme – par la culpabilité, se coaguler un corps • un corps qui pourrait être tué – un sang qui pourrait être versé • versé à la lune – ou peut-être à la terre • à la terre – ou peut-être toujours à la lune • comme une pâleur enfin libérée du regard de celui qui souffre • de ton regard – de mon regard •

### 39. peut-être un dispositif

les lèvres – ou peut-être un dispositif gonflant désespérément les voiles du navire • navigateur à travers le labyrinthe – au suicide planifié par un rêve inconnu • avec combien de spermatozoïdes la nuit assassine-t-elle le squelette du revolver • à quoi bon tout ce noir dans lequel je ne lis que le mot « mur » • à quoi bon les haillons des montagnes qui peignent d'ombres la lumière • avec les squelettes qui remplissent mes poches je pourrais tapisser les catacombes d'un ossuaire • combien elle est lourde, cette ombre du temps – cette ombre de 3 153 600 000 secondes • ce fardeau de ma vie seulement entrevue • et le revolver dans lequel j'habite – adorant ses parois métalliques •

dans les mâchoires de la chambre marron les nerfs sont les gencives de l'hystérie – de ses crocs de vampire • dans la chambre marron – ma bibliothèque était absolument noire – pareille aux miroirs dans un labyrinthe • pourtant cette réminiscence – cette attente est trop lourde pour moi • trop lourde pour le noir de mes eaux dispersées en chemin • trop lourde pour les lettres – pour les fils fragiles avec lesquels je m'efforce de détisser le monde • quelles étranges barques sont ces deux-là – le 6 et le 9 • combien étrange est la rêverie d'or que mon imagination a perdue – oh ! tant de fois – et de tant de manières... • comme si l'or lui-même était un naufrage qui porterait cachée en lui sa noirceur • pareil à un océan de sang obscur en lequel nous puissions plonger en même temps – lui et moi •

oui, je joue au tennis sur des courts de déserts stellaires • je monte dans la barque seulement après avoir jeté à terre les ailes avec lesquelles jadis je ramais • oui, je me tue dans l'aile de

minuit – sous l’instant étrange où je coupe ma gorge de lune avec la lame pâle de mon front • mais à mon or d’entre deux mirages – d’entre deux rivages enchantés – d’entre deux létales du blanc – je ne peux parvenir • je ne peux atteindre cet or étranger dans la fente de mon cœur – plus étrange que tout ce dont je pourrais rêver • c’est comme si je ne pouvais atteindre ma vue avec mes yeux – comme si je ne pouvais la toucher avec les mains de mes yeux • comme si en coulant avec tous les navires du monde – je ne pouvais atteindre – je ne pouvais toucher mon naufrage • ou lorsqu’en mourant – la mort te resterait pourtant toujours inaccessible • peut-être parce que jamais – quoi que tu fasses – quoi que tu deviennes – tu ne seras – tu ne te seras suffisant • et ce cœur qui ne veut pas bouger... • si tu pouvais te rencontrer • si – tenant l’or des immortalités noires dans ta main – au tréfonds tu pouvais te rejoindre • si toutes les racines changeaient pour toi en des ailes •

si je pouvais distinguer ce refus de nœud gordien du mirage – du rêve qui n’accepte que mon errance • oui, avec froid et avec peine je lis les pendaisons sélénaires camouflées dans le miroir • je me rappelle pourtant les échafaudages blancs du vol – et ce jardin aux fleurs chenues telles des araignées d’argent • le squelette de l’échelle d’où je peignais obstinément les toits – jusqu’à ce qu’ils se changeaient en albatros à la liberté d’hospice • oui, jusqu’à ce que le dédoublement par vertige de l’extra-terrestre brisait ma mono-schizophrénie en deux vellétés bien distinctes • ...et les agenouillés des fontaines se courbaient de pâleur – attendant d’être violés avec les jades de la mort •

les stellaires s’élancent avec des ailes fantastiques arrachées à des galaxies écorchées • troupeau transparent de larmes

sodomisées sur des routes étrangères • ou obscures descentes de nymphes aux seins encore verts – pareilles à des vagues à peine nubiles • et ce verre mystérieux de la plage – et l’aven des écumes arbitraires et éphémères – traversant avec un frêle effroi le hasard • les flocons spectraux des labyrinthes – les journaux absurdes avec leurs informations ectoplasmiques – traînant, après usage, les sillages de leurs excréments sur le maïdan poussiéreux des miroirs • tous ces hymens presque perdus – abandonnés sur les rivages banalisés du mal •

comme elles frissonnent sous mon étoile froide – les larmes hâtives de la désolation sur ces routes brûlantes • éclaboussures de sueur et d’attente – collées au mur par la peur bleue • portes ouvertes vers le néant sont leurs visages décollés du seul • leurs visages de panique vide – ou les drapeaux des nerfs et la bousculade dépourvue de sens des mystères • oh ! les ténèbres les mènent avec la terre torse • pourquoi ils se taisent – et toutes ces racines tordues, pourquoi ils les étranglent •

chaque nymphette meurt dans une pièce – chacune, sur un lit couvert de mort et d’herbe • chacune, dans un enfer d’hydrogène aveuglant – chacune, sous une plume arrachée au cadavre d’un ange • ces létales vagabondes – de partout et de nulle part • ces létales monades – nomades sous la lune • elles ne peuvent faire tourner l’horloge en arrière – elles ne peuvent sortir de ce temps aliéné • elles ne peuvent revenir de l’horizon sur lequel dansent des funambules sourds • elles ne peuvent se réveiller de ce sommeil au noir sans retour • elles ne peuvent revenir de l’arrêve où plus aucune syllabe ne se cache • autour de la fontaine spectrale des agenouillés – qui attendent toujours d’être violés avec de lointains jades stellaires •

#### 40. un nuage profond

un nuage profond – aux échos graves et sourds • et l’aven où les lueurs se rassemblent – tissant, plus mystérieux, un visage • un visage – ou peut-être un labyrinthe – jamais plus jeune que les hirsutes millénaires • nulle part plus solitaire que dans l’abîme où tel un masque de silence il se contemple •

« l’homme est au-delà de l’étrange et de la perfection » • ophidien est le commencement de l’abîme – et sombre, rampante est sa lenteur – par laquelle ses ombres se manifestent • non pas les ombres mais les ombres où s’enroulent des sous-jacences bien plus sombres •

oh ! les ombres de l’immortalité mûrissent sans cesse • car même l’immortalité est une ombre • tout déchoit – tout glisse sur l’inversion et l’équivoque • même l’innocence, surtout l’innocence meurt de tant d’incessante, inévitable chute • étrange dégénérescence des horizons sous les somnambules dunes de sang • mais velours est le monde pour les bâtards et les imposteurs – oui, pour les ilotes criminels • et soie, pour les suspicieuses ténèbres qui façonnent les ravages obsédants • se brisent en éclats de lumière les vaines vagues de l’obscur – alors que même des cauchemars, les âmes ne savent plus esprits se réveiller •

hélas ! ce n’est qu’en disparaissant que brille la lumière – et le ciel de l’arrêve ne se couvre que de soleils absents • le wagon est vague et le voyageur est vide • nébuleux je me sens dans la neigée de l’abîme – père peut-être d’un monde sans témoin • mystérieux cristaux – tragiques recherches du destin célébrant le



divorce du désir et des actes • du destin dont je rêve en pleurant  
– œil oblique à la queue de serpent •

je feuillette avec haut désespoir les pages obscures des cendres •  
secoué par d'étranges descentes je m'égaré – ou je rebrousse  
chemin • je lis presque sans comprendre – sans me comprendre  
– et je me perds dans des lectures inversées • la vapeur  
équivoque est le seul sens que les pas de mon frêle penser  
peuvent encore espérer atteindre • comme se creusant dans la  
pierre, une blessure me foudroie – dont ne se nourrissent que les  
syllabes tordues • les doigts d'une étrange substance cérébrale  
se faufilent vacillants dans l'herbe • la fleur de la folie pâlit en  
patinant – le bleu, main dans la main avec la nuit sur l'échiquier  
catoptrique de la lune • oui, les fleurs violentes de la folie –  
étranges larmes stellaires sur les joues de l'herbe • oui, sur les  
joues spectrales de l'obscur vert •

les heures nagent immergées en éternel – il y a une chute  
implicite dans le noir • la nuit telle qu'un vin ardent et sombre  
se déverse dans les gorges de mes yeux • ancre jetée dans la mer  
d'encre – près des rêves de lettres des îles • secoué de frissons  
de douleur – je pars avec mon noir étranger à l'assaut du bleu –  
à la recherche d'un sang plus solitaire • les tours s'effondrent  
entre mes doigts – et je reste face à face avec le miroir d'un froid  
mortuaire • la boussole djinno-folle... – plus étrange de  
crépuscule est la démence chimérique des seuils • je suis la bête  
d'eau qui boit sa soif • ah ! combien de lumières j'ai rassemblées  
dans mon nuage – combien de lumières presque étouffées •  
combien de lueurs presque éteintes – que mon silence poreux  
absorbe comme une éponge • en moi la main se rencontre et  
pense l'absolu sans fenêtre – ...

et soudain elle – l'étrangère à toute autre lumière • elle, que mes ténèbres ne peuvent espérer atteindre – elle, qui m'interrompt seulement comme un éclair de perplexité velue • quand je la vois je deviens le clown de ténèbres qui boit son miroir comme un fou – avec des ailes aux chevilles et aux tempes • le bouffon vêtu d'arcs-en-ciel – caméléonisant tout – n'étant peut-être rien •

## 41. les aliénations de l'écume

je me souviens des aliénations de l'écume – des navires comme les cris brisés des mouettes mono-schizophrènes • des navires qui ne transportent dans leurs cales que leurs propres naufrages • des poussières vivantes de la nuit où dorment des embryons • des miroirs qui se lèvent tels des fantômes parmi les embruns de mercure du couchant • je me souviens surtout que je dois partir – ou que je dois mourir • aller mourir parmi les flottes de tant d'inversions possibles • maintenant, sous le dernier bleu – sous le bleu comme un dernier – gigantesque oiseau aux ailes d'ombre • maintenant que des ziggourats de perles ruinent le ciel • et je vois – sur les cordes lobatchevskiennes des horizons – les elfes mystérieux portant des limaces d'argent dans les lys • leur évanescence – leur nitescence – était très blanche lorsqu'ils ont surgi devant moi • oui, j'étais plongé dans un voyage de perles – j'embrassais le ciel pour rencontrer mon ami mort • mon père abyssal – ressuscité à chaque fois autrement • je me sentais comme une vague agonique étendue sur les seins de mon amante moribonde – sur l'orgasme de mon amante moribonde qui n'arrivait pas à mourir •

étrange est l'allumette de la fillette – volant à travers les affiches de l'incendie • des portes de neige cendrée sont les faces décollées des miroirs • les faces décollées – vides d'images – des miroirs – qu'on ne peut que dans un labyrinthe discerner • et le crépuscule dans le laboratoire bleu – l'orgasme expérimental dans la grotte des secondes minérales • quand la coupe de bitume est pleine et le noir est miroir – des chambres de jadis de l'âme il ne reste plus que des désespoirs effilés et de fébriles étendards de nerfs •

oui, mon pas doit partir – doit me quitter – maintenant que je suis censé tourner la dernière page • je dois me réveiller des jeux de l'arrêve – des jeux où les elfes m'apportent toujours des lys clarifiés par des limaces d'argent • je dois me réveiller de cette danse du désir autour du danger • désir de quoi – danger venant de quelle direction... • oh ! je dois me réveiller de ce jeu des voiles gonflées par tout l'éloignement de moi-même – par cette distance aux brises d'absurde • de l'attente on dirait toujours plus étrange de tant de signes et de guets – pièges et nœuds gravides de destin • dois-je me trahir moi-même – me désirant avec tout mon lointain... • dois-je m'éloigner de moi-même comme un chemin aveugle – comme un aveuglé par trop de rêverie – dont il ne peut plus se réveiller •

je ressens une étrange inquiétude – comme si dans mon anxiété trouble s'était égaré un son étranger • une douleur extra-terrestre apportée par le hasard et les vagues • ou peut-être par la perfidie magique de l'illusion – des profondeurs de disparitions qu'elle-même ne pourrait imaginer • je voudrais lui dire – me dire – oui, je veux retourner à l'éveil – à la solitude qui seule peut me sauver • je veux être à nouveau à la fenêtre avec seul • pas devant le miroir – pas devant l'image – la toile de tant de vains voyages • la toile de tant de voyages à travers le vain • quand on mesure l'heure du réveil il est toujours trop tard • quand on mesure l'espace de l'absence il est toujours trop vide •

pourquoi je ressens mon réveil comme une fuite • pourquoi je ressens la nuit de mon éveil comme une inimaginable trahison • de quoi – ou de qui... • peut-être la pire – la trahison de *personne* •

pourquoi je refuse de quitter cette lumière létale – cette lune létale qui me quitte et me trompe sans relâche • pourquoi ce sentiment étrange et douloureux que cesser de la voir serait perdre la vue à jamais • pourquoi je me sens, loin de cette nitescence létale, comme un hurlement écorché du regard • comme un phare fantomatique perdu en noir aveugle • qui est-elle, dont le regard mortel me manque sans arrêt • et qui suis-je, moi, qui au couchant n’aspire qu’à mourir • des éclaboussures de néant et rien d’autre dedans • rien dedans – dedans de rien • et toutes ces évanescences sur des rivages amnésiques • ces lèvres avec lesquelles j’embrasse l’éternité et le vide • ces nefs fendues dont les cales ont laissé couler aux profondeurs tous mes naufrages • et ce cœur égaré – toujours plus vide – où pas un regard ne m’est resté • ce cœur avec lequel je ne peux plus voir – muet de tous les regards • et moi – moi seul – tel un poignard planté en soi-même •

## 42. le labyrinthe des miroirs

enfin, le labyrinthe des miroirs – avec ses portes de vide cendreaux • l’ombre de l’image pure des miroirs – tellement seuls – tellement secrets en tout ce qu’ils révèlent • l’existence pleine de sang et de mythes ne peut jamais les souiller – eux, qui ne connaissent pas l’équivoque, la tromperie ou le mensonge • scruté de près – compris de près – le miroir n’est qu’une brume qui chante • une éponge mystérieuse où se blottissent les cordes de lumière des étoiles – et les prés de l’étranger recouverts de l’herbe tragique des regards •

parfois je contemple mélancoliquement mes mains parchemineuses – à la recherche des œufs des lettres • et j’attends quelque chose de nouveau • je m’attends au bord de la lune – au bord de syllabes des cercles lunaires où ont fondu jadis des temples • au bord de la pâleur où je n’ai plus rien à me dire • maintenant que je suis arrivé à la huitième page au petit matin • sublimes redondances d’attente des sons – ah ! il y a quelque chose de fantomatique chez les insectes – le guet catoptrique d’yeux verdis d’ombre • hypnotiques ailes écorchées – flottant à travers les veines du temps • les cannibales verts – dirigeant de leurs boutons stellaires le monopole de la mort • le trust universel des mirages •

des injustices solennelles drapent leurs spectres souverains d’un bleu mélancolique – enseptrent en chlamydes nébuleuses leur soir • plus parfumées que les fleurs des fées sont les plumes de liberté des anges – sous lesquelles je m’appelle • plus étrange est l’ombre – et plus protectrice la clarté qui rend mon occultation illisible • et le parfum de mon sourire – de mon sourire à l’évanescence retardée, ralentie • mais le salaire de la peur – de quelle nuit est-il l’orgasme synecdoctal... • peut-être à la fenêtre avec seul – seul je pourrais encore me découvrir • seul je

pourrais encore me surprendre – me voir – embrassé par la lumière létale de la lune où jadis – temple ectoplasmique – j’ai disparu • et ainsi, dans sa lueur endormi – je pourrais enfin mourir •

des cordes lointaines racontent notre rencontre – la rencontre bleue dans laquelle nous nous sommes presque égarés • la rencontre à laquelle la mort – somnolente – nous a conduits par la main • oui, cette rencontre par laquelle la mort se change en sommeil – et le sommeil en mort • car la mort aussi – non seulement la vie – oui, la mort aussi est un songe • et les voix blanches – détachées des mots – des mots attirés dans des processions de miroirs • les voix blanches derrière lesquelles nous flottons inaudibles • parfois, tel qu’à l’intrigant, il nous arrive de confondre la virtualité des intentions avec la vérité du fait accompli • et le sommeil jaune qui pend autour de ma tête – et le cerveau avec ses coupes pleines de poison • je ne peux partir qu’à travers la pâleur superflue – et je ne peux me sauver qu’en m’éloignant d’elle le plus possible •

les barques de minuit – dans lesquelles je meurs encore et encore • les cœurs que je suis maudit de cueillir sont les fruits cendrés des ténèbres • le cauchemar chevauche ma poitrine avec horreur – le portail m’enfoncé ses griffes de métal dans les cuisses • je serais déchiré d’angoisse si le gardien des routes n’avait pas sombré dans une léthargie d’aveugle • on dirait que dans mon souffle des centaines d’horloges résonnent d’un seul coup • oh ! nuit – toi, pieuvre de soie qui déverses ton tréfonds vif envenimé tout droit dans mon cœur • douleur narcotique des sables noircis – et le doigt d’une seconde qui toque à mon front • comme si j’étais une lanterne éteinte qui se cogne contre la nuit • oui, comme si je retournais toujours au souvenir du même endroit • au fil du temps – tant de pentes – tant de traîneaux de secondes •

pourquoi m'assombris-je à nouveau avec du plomb dans mes paupières – plongeant à travers des cercles d'énigme • pourquoi la létale de la lune surgit-elle sur ma route comme si je l'avais appelée • elle, dont j'ai tenté de maintes façons à écarter de moi la transparence • la sève blanche de la lune me monte au cerveau avec un sommeil de spectres • le dieu lui-même tremble à l'approche du soi de l'homme • tordue est la route de ce sang – le tien, le mien – taché d'un blanc profond • un pendu liquéfié oint de noir – la sombre vallée des négatifs • partout que des clefs immenses – lourdes telles des cercueils du temps – mais aucune barque • seulement la neige comme un revolver aux roues d'obscurité • un lac d'acier dont ta noyade ne peut plus s'évader • et ce toujours ultime – ce toujours une fois de plus •

mon départ pareil à un cadavre • l'ami à l'agonie extensible – et le père étranger guéri par ma mort • et toi, vampire qui voles – aux bleus profonds de la nuit à la place des ailes – la nuit à qui tu donnes en échange tes insomnies et tes cernes • ton obsession rouge telle une mono-schizophrénie exécutée • mais qu'est-il, cet invraisemblable départ – tissé d'ajournements indéfinis • sinon un grand silence – une grande syllabe muette – un mot plus imprononçable même que le nom de dieu • un mot où nous nous cachons tous les deux • moi de toi – et toi, de mon amour •



### 43. une autre clarté

c'est une autre clarté qui me traverse • un invraisemblable miroir vert me parle avec un exil souverain • fantôme ou fenêtre insolite des roseaux – reine aliène des touffes de nerfs • captif d'une lumière érogène j'écoute docilement ma digestion photonique • une clarté née du souffle de mots que je n'entends pas – je ne peux les entendre • tout comme je ne peux entendre la chlamyde de splendeur qui me phagocyte • l'étreinte létale en laquelle je disparaïs • on dirait un sourire creusé dans la glace par tant – tant de souffrance rouge • une clarté comme la larme d'un soleil qui craindrait une éclipse éternelle •

j'écoutais la neigée de ces paroles non entendues – de ces paroles qu'on ne peut pas entendre • et je respirais les charades de l'air • je respirais des attentes assombries telles des caves pleines d'hiver • oh! j'arrachais – en m'effondrant dans des gouffres de suffocations – les moisissures chenuës de mon âme • je respirais ma mort que tant de vie m'empêchait d'ajourner • c'était un souffle – un nom – une clarté létale de toujours – depuis qu'avec seul je pleurais à la fenêtre – caressant en pensée l'écorce des arbres • oui, à la solitude caressée avec compassion par les arbres • on aurait dit qu'une cruauté jeune avait déchiré toutes les voiles de la mer – avait brisé tous ses horizons •

déchiqueté par les chlamydes des vagues sombrait le titan agonique • une voix venue du commencement du monde – de la fin du monde – m'embrassait, m'emportant avec son souffle pardessus la terre • et les langues évanescentes de l'eau – la plage spectrale, à l'argent érogène • les formes molles de l'air – modelées à partir d'exécutions sadiques • les fantômes des

mourants suspendus au-dessus des avens d'hallucination et de mort •

je prends dans mes mains des morceaux de sommeil où l'absurde rêve – des murs noirs qui dessinent des moines sur mes yeux • je suis devenu le verseau des cœurs qui éteint avec un déluge de larmes – le feu soudain allumé dans les profondeurs hantées par les fantômes véneneux des étoiles • fraîcheur ténue de l'abîme – comme je te porte émerveillé entre mes doigts • on dirait que des messagers descendus d'éthers féériques – m'apportaient des bouquets absents de questions • je cueillais par terre – parmi les cailloux – des boussoles aléatoires qui me promettaient tous les sens de la mort • quelle joie ineffable... • quelle indiscernable illusion – mêlant des lambeaux de sourires à des éclats de larmes • quelles subtiles colonnades de pluies continues éclairant en moi les prémonitions qui me déchirent •

je montais l'escalier d'une tristesse de ponts – arrachant des hauteurs mystérieuses dans les menaces fertiles • la létale de la lune – elle, toujours elle – me donnait les pétales de ses paumes • je me baignais dans cette pâleur fraîche jusqu'à devenir transparent – jusqu'à devenir plus solitaire que tous les pétales – et toutes les neiges froides du miroir • je tremblais livide près des brumes brunes – je me coagulais de pensées près des frissons des murs • se réveillait en moi une inquiétude – l'inquiétude avec laquelle je l'avais toujours recherchée • l'inquiétude avec laquelle je l'avais cherchée – j'avais attendu depuis la fin pleine de commencement du monde – ma solitude • j'étais inquiet par tout l'esseulement avec lequel je la découvrais • je la découvrais en perdant ma terre – en égarant dans le vide mon air – moi, le noyé de toutes les eaux qui en moi – dans mes labyrinthes, mes fenêtres et mes miroirs – se dévoilaient – me désenvoilaient •

#### 44. quand tu me regardes

quand tu me regardes c'est comme si j'entraîs dans une grotte bleue • quand tu me regardes c'est comme si je grimpais dans un arbre d'ombre • tes yeux sont des lassos de nuit et les instants arrêtés – la neigée d'étoiles pulvérisées • je sens alors en respirant comme le temps s'évanouit • je sens alors que les paupières de tes lèvres surveillent une route dangereuse • je suis bien plus près de la mort à côté de ton corps blanc – à côté de tes chuchotements qui m'entourent d'équivoques feuillues • s'écoulent sur moi des labyrinthes de neige bleue – des labyrinthes parmi lesquels tu te caches comme dans un jardin d'immense et de fleurs • un fluide étrange me transperce de ta fuite froide • de ton ubiquité à travers laquelle mon amour ne peut plus nager • comme un poisson jeté avec dédain sur la vague d'un rivage •

les évanescences laissent dans l'ombre une flûte de nitescences et de rêves • une flûte en laquelle les lèvres se fondent • une flûte par laquelle je regarde le pôle nord comme à travers une lunette • où es-tu rêverie de glace – sur quels chemins nous poussent vers le pneuma les aurores boréales et la peur • par quel somptueux vagin de fantasmes nous poursuivent tes fouets d'arcs-en-ciel du temps • dans quels délires figés ton arrêve m'a tourné – comme une statue de bronze • tu me remplis de fenêtres pleines de fenêtres – pleines de fenêtres ainsi qu'une pensée au paysage arrêté • les cendres de mon crâne se vident dans un puits de fumée •

du seuil je me regarde, un glaçon de miroir à la bouche • que reste-t-il de la blessure quand le roi qui la porte – pêché par la douleur – disparaît • car qu'est-elle, une blessure, sinon une

question sans réponse • de même, tu me regardes dans toutes les directions – parce que tu me vois dans toutes les directions où me dispersent tes regards d’aveugle • une aveugle qui ne veut voir que le nuage stupéfiant de la tromperie – pas la vérité cachée • hélas ! – tu me cherches sans vouloir me trouver – et tu étends vers moi tes regards tels de bizarres pièges hypnotiques •

un immense film calciné abolit la panique du monde – cette panique transcendante comme un transatlantique où, éteint dans l’écho, le grand dieu pan est mort • ah ! pourquoi je me sens submergé d’une sorte de flèches molles – qui me réclament l’être qu’elles n’osent pas blesser • que dois-tu à celle qui te donne la vie – mais ne comprend de la vie qu’elle te donne que la vie dont elle peut sans entrave se servir •

tel un épi spectral se courbe la létale dans ses champs ectoplasmiques • une solitude trouble imprégnée de fils fantomatiques – des orbites d’eau encerclées de fontaines • elle attire ma lumière vers sa profonde errance d’ombre • vers l’aven où depuis toujours sa solitude s’est perdue • un loup surgit de la lune cherchant la chair chimérique des murs pâles • un loup qui veut dévorer mon euphorie au squelette de cristal • un loup qui ferme autour de moi tous les volets de la mort • un loup qui verrouille autour de moi toutes les portes – avec les pétales de ses clefs létales • un loup aux crocs de sourire • un loup qui m’enferme dans un cachot de fuite dont je ne peux plus m’évader • ce loup qui m’a enterré dans le silence absurde du miracle • m’a enfoncé d’énormes loquets dans la chair •

une faille immense crie depuis la voûte saturnienne – une brèche tragique – à sa férocité sombre je joue • et ce trop-tard qui me jette parmi des tours de perles perdues – me couvrant des débris

de miroir de ma solitude brisée – de mes labyrinthes effondrés •  
me revêtant de tous les chemins déchirés comme dans les  
chaînes d’une lumière sans but • m’habillant de traînées inutiles  
de lune • c’est ainsi que j’échoue sur les rives de ma perte  
nostalgique – par cette vèprée qui tombe au-delà du couchant •  
alors grandit en moi un salut aux racines plongées dans la mort  
– aux hauteurs de clarté feuillue – obscurcissant sa respiration  
dans le néant • nitescente, la mélodie coule sur les pentes de la  
mélancolie du zéro • l’étrange explose avec une volupté moirée  
au jardin des supplices •

les horloges de mes absences pressent soudain ma présence  
méconnue sur toutes ses touches – et je tape sur tous les instants  
qu’en vivant, je ne peux plus porter • bâillon chenu, mon cœur  
me serre le cou – multiplié par le pressentiment et l’effroi, il bat  
pour moi dans toutes les agonies • oui, il bat pour moi dans  
toutes les agonies de ceux qui sont morts au lointain, et en argent,  
et en jadis • ainsi que dans toutes les agonies des oubliés qui ne  
sont pas encore nés • je rentre chevauchant le loup du sourire en  
soleil d’insoutenables ténèbres • lui, le dernier cœur dont ma  
mort peut encore sortir • lui, qui est ma dernière larme de  
mercure – le dernier sourire prêt à tomber me défigurant tel un  
serpent poussiéreux • le dernier non-sens où le sourire du loup  
en lequel je suis mort – avant même de mourir – peut encore me  
conduire •

## 45. sous les pas de chaque arbre

sous les pas de chaque arbre – une obscurité toujours nouvelle enlève son masque – pareille à un temps de menace et de traque • le jaune s'éteint au bord de la route comme s'il chuchotait • d'où rampe-t-il, cet aboiement égaré • cet aboiement blessé comme une couronne de roi • le loup de verre sort du clair de lune ainsi que les marches d'une échelle – d'entre les morts •

le sang est perdu en cette nuit – et j'ai perdu aux dés tous les instants et les touches que ma terne attente pouvait encore espérer • tous les pas avec lesquels elle avait encore une chance de me quitter, ma solitude cendreuse – veillée par le désespoir et le rouge • par le rouge tantôt allumé – tantôt éteint – qui dédouble mes suffocations parallèles •

des bruits troubles s'échappent de moi – moi qui à peine respire • mon pouls sème des échos de ténèbres • je suis personne – et pourtant toute une armée ne presserait pas l'air d'un temps plus lourd que moi • je sens en moi des routes sans poussière qui me refusent leurs secrets • ces secrets que mon être perd derrière des portes et fenêtres closes •

hélas ! j'entends tout ce qui se passe autour de moi avec d'énormes tympanes de surdité et de soleil – je vois tout ce qui se passe autour de moi – à un souffle alentour – avec les rétines colossales de mes yeux aveugles • comme si j'étais mort et autour de moi on chuchotait tous les secrets qui ont mené à ma mort – sans que je puisse les distinguer • toutes les feuilles sèches de la terre bruissent rien qu'en sentant ma présence • tout le monde est une conspiration dont la prison me tient enfermé •

sommeil d'oiseaux morts sous les paupières du ciel • routes éparpillées sur le front d'herbe • cire bleue sur le silence du soir à l'âme de verre • et l'invisible – entassé en masses comme un pays dont les réponses sont toutes mortes • le silence est tombé de l'aile inerte du vent avec un bruit sourd • il est tombé sur tous les baisers que mon âme ne peut plus lire •

dans cette proximité se cache un alphabet que je n'ai pas encore appris – un alphabet aux lettres pareilles aux ombres des morts • comme si j'étais un miroir dont les images viendraient à sa rencontre • comme si les fantômes des morts – me suppliant de les tuer – guettaient assoiffés mes pas • comme si des lèvres inconnues voulaient boire à la fontaine de mes agenouillements – une lueur sans retour •

leurs ombres – leurs cœurs – m'appellent, oh comme ils m'appellent encore et encore • et comme, horrifié, j'essaie de me planquer – de leur échapper • ils crient – et je me bouche les oreilles • ils brillent à m'aveugler – et je me couvre les yeux • chaque arbre de la forêt est un abri derrière lequel j'essaie de me cacher • chaque brin d'herbe – une tanière où je dissimule mon désespoir • une brume étrangère à travers laquelle le bord blanc de la rue contamine mon bleu • et *leurs* ombres qui pointent vers moi tels des doigts • et *leurs* silhouettes qui enroulent leur lointain – si près – si près – en une proximité de serpents • et *leur* baiser qui me brûle – qui brûle la mort que je suis contraint de leur donner... •

oh ! mon rôle abject et funeste – mon rôle de personnage labyrinthique d'opéra • et *leur* baiser comme une obsession – qui me coupe les yeux avec une lame létale • oui, comme une attente qui me soupçonne •

*lui* – qui voudrait mais n’ose pas fuir • sous le ciel secoué  
d’étoiles et de fièvres • sous le ciel vide où pleurent les  
secondes • sous le ciel secoué d’abîmes lumineux – comme une  
fin de l’arrêve du monde • ... *leur* baiser – avec lequel –  
tremblant – désespéré – je les tue •



## 46. les accostages

le couchant caresse tous les accostages avec lesquels la mer m'a pleuré • le soleil colle des étiquettes exotiques sur les valises de mes plaies • et les albatros morts saluent mon naufrage au nom des falaises contre lesquelles mon âme s'est cognée • au nom des tables noires sur lesquels j'ai épuisé ma craie • tu ne reviendras pas vers tes nitescences – toi, poursuite solitaire de l'absurde • oh ! personne ne peut mourir de cette blessure bleue par laquelle on peut regarder le ciel comme à travers le clignotement d'un insecte • car personne ne peut vivre avec tout le sang transformé en mélancolie •

moi-même – suis-je un il – ou une elle • personne m'a tuée – personne seul peut donc encore me sauver • personne – qui habille mon évanescence d'échos de cloches • et ce vieillard comme une arche perdue dans la nuit et la brume – pareille à une porte entrouverte vers l'abîme • ce vieillard qui semble surgir de rochers de légende – de ces rochers d'insomnie où l'on se tait trop – l'on se tait tellement • des rochers par où l'arrêve passe tel un pressentiment funeste • et mon sommeil – à travers sa transparence je les vois tous – mon sommeil comme un éveil aux éon-ions de tours • oui, comme une barque où je flotte lentement, trop lentement • je semble moi-même être une barque au fond de laquelle je flotte vers une île où je pourrais me retrouver – je pourrais guérir •

je suis moi-même une barque de froid où mon âme est morte – bien qu'une toile mystérieuse me respire encore dans cet arrêve de malheur plus profond que le sourire • moi-même – cette flûte des vents à travers laquelle je souffle des cités fabuleuses

enfermées dans des bulles de verre • l'apesanteur des mâts lancés vers des nébuleuses et des galaxies •

oui, moi, la lointaine, j'entends leurs pensées errantes – leurs remords inutiles – leur anxiété poussée comme par un vent saccadé – par cette vérité absurde, par *leur* vérité • leur vérité que je laisse toujours tomber – que je ne touche jamais • dans laquelle mon tâtonnement équivoque s'éteindrait – et ma sinueuse nitescence se remplirait de pierre • oh ! oui, elle se remplirait de ces larmes de pierre dans lesquelles leur souffrance – leur remord – sont sculptés • leur souffrance – leur remord de solitude bleue traînant leur mélancolie parmi les squelettes des rues blanches • des rues magiques comme des rivières desséchées •

comment, comment leur faire comprendre – à *eux*, avec leurs blessures royales et leurs misérables survies – que ma nitescence cherche uniquement la nitescence – et non des solitudes taillées dans le granit • non des sphinx pharaoniques sculptés dans l'énigme • non cette obscurité granitique et fossile dont eux tous à peine se détachent • eux, aux âmes pareilles à des trésors oppressants – à un or lourd – à des immortalités tombantes dont l'on ne peut sortir qu'écrasé • broyé par une obscurité éternelle • rompu comme une lune en plastique à travers laquelle jaillissent des étoiles de pâleur éclatée •

je me sens – pourquoi je me sens – comme une question autour de laquelle on gaspille trop de réponses • un crachat d'argent dans le noir du ciel • une évanescence obligée de durer par trop de questions • ... même les étreintes de *l'autre* – qui se coagulaient si loin de mon corps • des scintillements et des intermittences parmi lesquels je me tâtonne – je me sais et non-

sais – je m’oublie – je meurs et non-meurs de spectrale mémoire • comme le coup de feu d’où neigent les flocons absurdes d’un temps raccourci •

oui, c’est ainsi seulement que je suis, peut-être • c’est ainsi seulement que je frappe aux portes noires d’un enfer qui ne veut pas s’ouvrir pour moi – parce que je n’ai pas assez péché – parce que je n’ai pas assez espéré et désespéré • moi – et ce peut-être de mon non-être – pareil à une auto abandonnée sur la lune • si loin de mon trouble éveil – si près de la rue labyrinthique comme un cauchemar de gypse dont je ne peux sortir •

moi ou lui, qui marchait aux pas tant alourdis par l’aveu – par l’amour – par des traces d’ombre • oui, lui pourtant – qui essayait si héroïquement de tenir mes métamorphoses dans ses bras • lui qui m’aimait comme une fenêtre toujours fermée – toujours ouverte vers la chimère et le mur – brisant mon image en tant, tant d’éclats de miroirs • de chances irrécupérables – de malchances emportées par le flot qui me suivra pour toujours • lui, pour qui mes fenêtres voulaient avoir des ailes de syllabes • pour qui j’aurais soulevé la mer dans un flottement infini d’écume • lui, pour qui j’avais enfin des lèvres – et des seins – et de torturantes cavernes bleues • lui, dont ma mer avait trop froid – et mon air – un cœur noué d’étouffement • lui, ma blessure que je ne pouvais pas tromper • lui, ma mort dont je ne pouvais pas mourir •

## 47. les taches de ma nitescence

les taches de ma nitescence – telles des portes ouvertes sur des terres étrangères • les taches de mon évanescence – tels des miroirs sans image • comme elle est nébuleuse cette fenêtre par où mon regard tente de voler vers l'avènement du couchant • comme il est vert de venins et de jungles – ce miroir ainsi qu'une peau de torture spectrale • l'air embrasse avec le froid les sourires brisés de la mer • oui, et le soleil plongeant pareil à un mythe – dans l'éternité racontée sous la ligne ténue des syllabes • sous la membrane boréale de l'arrêve – oui, sous les cendres froides de la déception lointaine •

c'est de là que je viens – sans monter ni descendre – de cette tangente équivoque où ce qui est embrasse ce qui seulement paraît • et la parole navigue à travers le vide vers l'inconnu • où est-ce que je me trouve – et où puis-je encore me découvrir • où me mèneront mes brumes filées par le sort – ou le sous-marin monadique de la seconde arrachée au temps • les questions des étrangers me touchent comme des caresses indiscretes • et les ailes de parfum de l'esprit... • oui, ses marches de parfum – comme des escaliers mystérieux d'un palais de soie jauni par le couchant • dans quelque direction que se tourne mon visage – je sens mon dos flotter toujours sur une eau noire, inconnue – s'enfoncer dans un miroir noir, inconnu – et sortir de ce monde par une fenêtre d'obscurité •

l'éphèbe bleu s'élève de la fleur – la montagne abismale se fond en lointaine transparence d'azur • ah ! le corps est de bois avant de mourir – et de pierre ou de glaise après la mort • je ne sais plus ce que je sais • je ne dis plus ce que je dis et ce que je veux dire • mes syllabes sont des mystères perdus dans des labyrinthes

liquéfiés d'incompréhension • des miroirs d'asphalte sur lesquels les astéroïdes aquatiques du déluge terminal atterrissent importuns, solitaires • oh ! il est trop lourd le noir – beaucoup trop noir, ce lourd d'absinthe • les oiseaux du monde me cherchent – me cherchent les oiseaux du monde oublié d'où mon ombre s'est enfuie •

la somnolence mesure notre non-sens – quand nos pensées vont bien au-delà de nous – et les syllabes qui se rencontrent ne se reconnaissent plus • j'ai mené ma barque bien au-delà de l'horizon – laissant loin derrière le filin d'argent – son argent spectral si élastique • la létale descend sa solitude par fenêtre de lune – le bleu de nostalgie et de nuit • j'ai accroché à l'horizon du trou noir, un seul instant, très ralenti – et accouchée par son chant rêveur je suis devenue éternité – et lointain – et non-mort • et peut-être ces syllabes – qui du loup abyssal de la mémoire – à la place du soleil – se lèveront un jour • à la place de ce soleil absurde – aux rayons de signes et d'impénétrable mélancolie •

j'ai égaré ma transparence dans le gouffre des somnambulismes rouges – dans le labyrinthe des statues sculptées par mes poings faustiens • oui, dans le labyrinthe versicolore des minotaures gris • mais suis-je seule dans cette salle d'attente ombreuse – où mon corps s'attarde • seule dans ce puits où mes regards ont déclinés – guérie par la vue • dans cette grotte oubliée par les étoiles – où la mélancolie a perdu sa nuit et son bleu • où chaque ciel assiege mes ténèbres d'une lumière différente – et chaque soleil peint mes yeux d'une obscurité toujours plus envenimée • comme si les fantômes de tous les aveugles étaient venus à ma rencontre • comme si tous les médecins du monde m'avaient fait don de l'impuissance – et de leurs noms inconnus,

inconnaisables • oui, comme si je sombrais soudain dans l'aquarium sans fin de l'insomnie – dans cette eau où tu es un poisson et chaque molécule, un œil • dans cette eau où tu ne peux cacher – ne peux envelopper ta nudité dans aucun regard qui soit le tien •

oui, alors, tu t'attends peut-être – toi-même, peut-être – ou peut-être personne • oui, peut-être même *celui-là* – celui qui dès le début n'était que mon autre • oui, lui – plus terrible qu'une crise onirique – dont les oiseaux de mes paroles tombaient en volées inutiles – se changeant en serpents • lui, que j'ai connu dès mon premier vide et mon premier noir – lui, plus froid qu'une statue de glace – à la semence plus froide que le styx • lui, dont j'ai oublié le nom à chaque pénible fuite • lui, dont la proximité me terrifie – lui, qui me respire jusqu'à ce que j'étouffe • oui, lui... •

## 48. la nuit se dissout

la nuit se dissout dans une procession de pèlerins bleuis – transparents • toute histoire est un fouillis de syllabes entre *happy end* et mort inévitable • je porte dans mes regards obscurs un soleil nocturne – né de douleur et de doute • pour les sentiers pâles je ne suis qu'une ombre chenuée – égarée dans un labyrinthe à la fourrure livide • viens, étranger, avec ton téléphone en platine – au lointain télépathique nickelé • oh ! des frissons bleus neigent sur mon esprit – et les frêles agenouillés de la fontaine m'apportent des coupes aux offrandes d'aveugle • je me sens comme un sanglier blessé qui a perdu tout son sang dans la forêt – et il court toujours sans le retrouver • une blessure bleue aux tresses d'or pleure sur les margelles – mais sur les margelles de quoi •

je cherche mes pas comme les vieilles feuilles d'un automne à jamais invisible • je dors avec magie de pierre et de blanc au bord des étangs – je ne m'entends pas – ne vois pas mon visage – ne comprends pas ma larme • oui, le temps m'a neigé et a aminci jusqu'à l'insupportable mon être • m'a aminci jusqu'à ce qu'un fil de nuit ait pris ma place – styx nitescent, vibrant au ralenti • oui, le temps nous a enneigés... • les blessures que j'ai semées sont devenues l'abîme qui me sépare d'elle – la mort dont j'ai fait don si imprudemment m'a enfermé dans l'arrêve que mon âme pensait avoir justement quitté •

il y a une magie étrange en ces femmes – une magie que je ne comprends pas • il y a une magie étrange dans l'injustice • je contemple mon double gélatineux et translucide – cette méduse anthropomorphe aux yeux d'or – immergé en cette eau étrange mais potable, tissée de veines multicolores comme une tapisserie

liquide • qui sépare les chaos racineux du monde de l'étranger à l'armure d'aveuglant • je me tiens par le front comme à la défense d'un éléphant mort – j'avance en me dissipant dans la brume et la nuit – et je cherche avec mes paumes aveugles un appui dans la dévastation et le vide •

peu à peu le soleil nous dissout et quand nous disparaissions enfin – on dit qu'il s'est levé • les crabes de sang marchent sur des routes de verre – et démêlent leurs remords en fils de noir • je m'appuie, aussi fort que je peux, sur les béquilles du malheur • je suis un loup qui se déchiquette tout seul dans des déserts de miroirs et de froid • avec nostalgie le vide m'a avoué et m'a dit : •

« je suis le dieu de la douleur et la souffrance est le seul moment où avec la première goutte j'ai dit *moi* • éloignez-vous de moi, les amis – vos syllabes ne peuvent m'accompagner – et les miennes sans doute vous blesseraient • laissez grande ouverte la porte par laquelle je rugis – ce n'est pour moi qu'une autre bouche par où le monde entier pourrait se résorber • cet instant de solitude que je vous réclame – c'est un autre temps où pourraient s'effriter les commencements du monde •

j'aimerais trouver quelques mots – seulement quelques mots pour ma pauvre solitude • quelques syllabes – seulement quelques syllabes pour ma pauvre mort en suspens • j'aimerais découvrir le mot où je me cache – et le mot qui se cache de moi • ce mot par lequel je puisse découvrir tout ce que je n'ai jamais pu être – tout ce que je n'ai jamais été censé être • le mot que j'aurais dû laisser comme une blessure assoiffée près de la fontaine • comme une stalactite d'or dans le froid bleu • comme un ami au bleu amphibien dans la netteté stupéfaite du miroir •



oh ! oui – la raie létale de la lune que je n’aurais pas dû cueillir – qui m’a puni avec plus que la mort pour avoir osé, bravant l’interdit, la cueillir • parce que je n’ai pu, à ma tristesse, résister • parce que je n’ai pas accepté ma statue de ténèbres et de glace – la statue de fantasma argenté et de cauchemar élastique et absurde • parce qu’en moi toute cette terre énigmatique – cette terre chantée en blanc par le mirage des femmes – oui, cette terre avait débordé aveuglément par tant de mélancolie • en moi, l’oublié roi œdipe au seuil d’incompréhensible lumière – en moi, le vieux narcissisme aveugle • plus vieux et plus aveugle que les prophètes des commencements • bien, bien plus vieux – oui, bien, bien plus aveugle » •

## 49. parfois l'enfant

parfois l'enfant, depuis longtemps devenu adulte, se faufile pour voler les chevaux verts sur les murs du voisin (de la belle voisine, peut-être) – les chevaux verts dont il rêverait plus tard • car sans ces fictions des murs – sans cette hémorragie fantasmagorique des frontières que nous imaginons vérité – oui, sans cet absurde espoir de vérité – l'extase équivoque de la mort dont nous avons tant besoin nous resterait étrangère • plus étrangère que la chimère translucide au corps inondé de regards • oh ! profond est ce rêve de l'arrêve sculpté en blanc – ce sommeil de l'œuf au jaune envoilé, éveillé • du froid verse sur ma douleur le bleu de l'abîme à travers ses yeux brisés • la douleur, cette bizarre pierre de larmes – bizarre porte gardée par la sueur et le sang • et cette femme comme un morceau de plomb •

on ne peut mourir que seul – on ne peut rêver que seul – et seul, que seul, l'on peut connaître l'inceste livide du cadavre • l'obscurité ectoplasmique de la passion nécrophile • toi, instant, comment pourrais-je me tenir avec seul à ta porte • et vous paroles – comment vous arracher au silence de la mécréance agonique – de la mécréance qui n'est que soupçon • comment arracher ce clou de poison de mon cœur • ce clou que les syllabes ne peuvent qu'enfoncer dans l'aven – dans l'arrêve du tréfonds • où est le sang que je pourrais respirer – où, l'air que je pourrais étouffer • car seule la miséricorde de la mort peut sauver ma vie – la miséricorde de ma mort embarquée sur le navire sans retour de sa propre mort •

partout une existence inexistante – la série brisée d’une nouvelle – tellement vieille illusion • un sang d’argent coagule dans toutes mes veines – des escargots létaux traînent leurs lents labyrinthes à travers mon cerveau • une lente attente s’écoule sur le miroir oublié – sur l’amnésique marbre de larmes • je m’écroule si lentement que je semble flotter – sur toute cette désolation qui n’est que la vérité qui se dessèche • la vérité hideuse – crevant dans le silence assoiffé de tant de bouches cosmiques • oh ! je meurs seulement parce que mon illusion a vieilli – pas moi – elle, la décrépète • mes veines bleussent leurs labyrinthes en serpents – les fenêtres, en fantastiques transparences abismales • si toute la complicité du monde disparaissait subitement – sans doute l’humanité disparaîtrait elle aussi – cette existence absurde •

quand on meurt on se divise en deux – et puis ce qui a été séparé se brise à nouveau sans nombre • les yeux immenses nagent dans le corps liquide – les poissons du regard pleurent jusqu’à remplir de souffrance tous les aquariums • dès le commencement, la soif absurde – la mer absurde – et aucun aveu • quand sans aveu il ne pourrait même pas y avoir de commencement • damné sur son île infiniment infime – l’isolement pleure sa pureté – l’aléatoire jamais commis • la culpé toujours évitée – le pire laissé au seuil tel un piranha – exploite inévitablement inutile • oh ! qu’est-ce que la créature – avec son éclat érogène – qu’est-ce que la beauté sans la confession violée d’un événement inavouable • quoi, sinon une image aberrante fuyant d’un miroir impossible • d’un miroir où sa mort répétée a sombré – masquant une sente de mort •

comment m'arracher moi-même à moi-même – comment m'arracher pour me jeter au loin – le plus loin possible de moi-même – sans *savoir* • comment faire mourir mon vide – comment, la souffrance vidée de mon moi vide – sans *découvrir* • sans que mon sang prenne vengeance de tout ce que je rêvais de pouvoir devenir – de pouvoir faire en inventant d'autres secondes • ce bateau vanné – ce cœur desséché d'où la souffrance a fait s'évaporer la moindre goutte d'âme • comment pourrait-il flotter sur toute la mer qu'il a bue – avec tout l'océan où le gouffre de sa pensée a grandi tel un léviathan • comment peux-tu traverser le styx que ta souffrance – le hurlement insatiable de ta douleur terrifiée – a bu déjà • comment arracher la vérité – *la vérité* – à la barque de la mort qui se tait • cette barque de la mort qui te sourit – qui te ment même en se confessant • peut-être parce qu'elle ne comprend pas – peut-être parce qu'elle ne comprend plus ce qu'elle dit – ce qu'elle doit dire • peut-être parce qu'elle ne comprend plus que ça – que les syllabes ont été inventées pour la cacher • pour la cacher encore plus que le chemin parsemé des pierres muettes du silence • ce silence qui ne mène plus nulle part – qui ne cache plus rien • non, ne cache plus personne •

## 50. une note d'or

une note d'or – le hasard me la passe au doigt telle une bague •  
le labyrinthe la dissipe entre sentier et air • et avec elle me  
dissipe moi – celle sans commencement – sans fin dispersée •  
moi – la méduse rare tissée de transparence et de voile – létale  
du monde •

moi, rare fleur sélénaire aux pétales solitaires et létales – je suis  
descendue par les fenêtres infinies du vide – et je suis née des  
miroirs • mon âme est un labyrinthe en vain feuilleté • je suis  
descendue – et je lis en *eux* avec des lettres cachées • je me suis  
engendrée d'indécises images – et je ne vois clairement qu'avec  
l'équivoque • je sème l'aven où tremblent des avortons de cristal  
sous mes pas – comme des larmes sur des joues qui furent •  
morte tant de fois – disparue tant de fois – née, jamais •

le méconnu occulté par tant de traces – effacées encore et  
toujours par les lèvres de la mer • le méconnu – le singulier  
toujours absent • mes sentes sont des dentelles de fumée sur une  
aveuglante lumière • des dentelles nostalgiques – rivages  
moribonds du seul • dentelles si dépareillées entre l'encore  
solitaire et le toujours aveuglant •

je laisse derrière moi les peuples gélatineux de la mer dont je  
m'ensource – les peuples de lumière du ciel dont je me perds •  
les couronnes d'or vif qui ont poussé telles des antennes entre  
mes tempes • les hermaphrodites tellement étranges – avec trois  
vagins esmeraüdiques et un infime phallus en cristal •

oh! comment peut-on suicider sa solitude – comment, la solitude  
de la solitude à jamais nitescente • comment peut-on s'échapper  
– s'évaporer du mirage – quand mirage on est soi-même et  
vapeur • vapeur aux nerfs presque invisibles, en platine • les

fleurs sont des échelles vers le ciel fleuri – et en grim pant sur les ailes de leur parfum on veut – veut-on ? – disparaître – s'enfuir •

oui, après descente et procréation vaine – on essaie de se faire fuite • de se perdre – se perdre telle une note d'or entre hasard et passage • mais ta dispersion te noue dans une errance étrangère • mais tu es liée – toujours liée, toi, écume de lune qui luit – à une errance obscure • prise comme un flocon de mystère – ou un écho égaré – dans le piège d'un souterrain à l'obscurité grisonnante • dans une forêt de ténèbres d'une vieillesse insondable •

oh! captive de la croissance comme une chenille dans la non-expectance d'un tunnel • le tunnel te parle avec des mutismes et des ombres – te cherche – demande quelque chose d'inintelligible • essaie de t'atteindre avec une douleur – avec une durée absurde • oui, le tunnel suranné me parle – me cherche et me demande avec un gémissement qui se tait • avec un gémissement trop vieux pour être entendu • pas vieux à cause des années – mais vieux d'obscurité – d'infinité de ténèbres • vieux de tant d'arbres non pénétrés de lumière – vieux du silence incarné – encordé – de ce labyrinthe trop obscur même pour la pâleur la plus trouble •

je marche à travers la forêt et je me remplis d'ombre – les arbres me parlent et avec chaque syllabe ils répandent encore plus d'obscurité • peuvent-ils saigner, les miroirs – eux qui ne se drapent que d'images • peuvent-elles saigner, les fenêtres à travers lesquelles ton âme boit tant d'air – tant d'envol • peux-tu saigner toi-même, toi qui ne te reconnais qu'en éclats • est-elle coupable la lumière parce qu'elle a rencontré une autre lumière – également tombée dans l'absurde des ténèbres – dans l'absurde affreux et hideux • peut-elle être coupable la lumière parce qu'en se rencontrant elle commence à briller •

et pourtant quelque chose me questionne – le tunnel suranné quémante des réponses avec ses pas lourds • le noir souffre – il veut m’acheter d’étranges obscurités que seul son interrogatoire invente • il veut m’acheter des lettres dont je n’ai jamais entendu parler – et pour les lettres, une confession des murs dans laquelle il se verrait comme le moi – en miroirs •

oh! il demande peut-être parce qu’il ne comprend rien – peut-être parce que la compréhension est sans questions • cadavérique est la question qui ne fait que bâtir des murs aux réponses • cadavérique est la compréhension blindée avec l’inutile des questions •

combien est pleine de bleu cette coupe plus vacillante qu’une étincelle • combien est plein de lune ce silence tel un puits entouré de flammes agenouillées – des spectres stellaires du pâle – si humbles – si humbles • oh! combien de pierre dans la folie du grisonnant qui approche • qui approche comme une lame lourde d’obscur – et avec chaque pas il me questionne • avec chaque pas il jette vers moi le cadavre d’une pensée que je ne comprends guère – le cadavre d’un lieu où je ne peux pas être • un labyrinthe dont je ne peux plus m’évader – une couronne d’or qui dans le miroir seulement peut tomber • une note que le hasard du tympan sourd effrange – un fantasme que l’absurde implacable de l’œil aveugle étrangle avec son chemin noir • oui, et cette forêt – la forêt du vieux regard de la solitude de l’abîme •

pas moi – c’est mon silence qui lui répond en saignant avec ses ailes de fenêtre – avec son attente rougie par l’envol • en saignant avec ce sang qui tue ses questions – avec ce sang comme un jeu lumineux et légal • et lui, le grisonnant – mourant à côté de ses questions d’inextricable obscur • mourant sans mourir parce qu’il était depuis longtemps – il était dès le début – déjà mort • mourant à côté de ses questions mortes comme des animaux malades à la mélancolie pourchassée • je cherche à

trouver la racine abyssale de la nuit sans le pouvoir – parce que c’est la lune qui se sépare d’abord de vous en riant – et seulement ensuite vous, d’elle •

oh! quelle harpe est ce miroir aveugle avec ses cordes de lune – hanté par la pâleur d’aucun visage • quelle harpe, cette fenêtre aux cordes de labyrinthe • esseulement agonique est la voie, au commencement – et solitude létale, à la fin • peut-être parce que survivant mono-schizophrène est le poète au commencement – néant, la poésie à la fin • un peut-être de glace sur lequel je patine tout en fondant – en m’en-rêvant • en espérant une rencontre avec l’aléatoire sans chemin – en espérant l’éclat d’un miroir à travers lequel pouvoir issir • une perplexité par laquelle je puisse m’interrompre – par laquelle je puisse verser tout mon or dans la vague oubliée, dans le vague pourpre d’une mer vagabonde, perdue • le verser – le perdre – comme si j’avais découvert la mémoire d’un nouveau continent •

ha! en fermant ses yeux sous les élaboussures du sommeil, on dirait qu’on s’embrasse avec ses propres cils – qu’on meurt, avec les paupières en oiseaux de fenêtres ouvertes • forteresses d’orgasmes en ruines – à la surface marine des rétines aveuglée par des nuages de perplexités colorées • oui, et tant de chuchotements me caressent dans les roseaux – me caressent dans les saules – et dans l’écume et les vagues • tant de murmures bruissant sans jamais me parler • à l’instar du nom divin qui n’est que respiration imprononçable • lui, qui se prononce et se respire continuellement •

... et moi qui me suis dispersée dans autant d’errance étrangère • entre toutes ces sirènes et algues décrépite du miroir • dans cette étrange obsession de tant de mots et tant de couloirs sombres • dans ce prétendu amour qui n’est que la souffrance d’un pacte blessé – d’un pacte écrit d’emblée qu’avec du sang – avec le sang qui se devait d’être versé • cet amour – cette obsession



légiférée – qui n'est rien d'autre que le désespoir du noir qui ne  
peut plus s'endurer • ne peut plus endurer tous ces blocs de  
ténèbres en lesquels il se brise • et moi – étincelle de nulle part  
– vague de nul temps – écume de personne • nitescence de rien  
– scintillement létal de rien • je disparaissais comme une histoire  
dissoute • en des non-mots – en des rayons sélénaires de non-  
syllabes •

## 51. tout est lourd

oui, tout est lourd dans cette forêt du temps • tout est lourd dans son froid englouti • les susurrements sourdent de la terre entoïlée tels des filets de vapeur • les aveugles grandissent inutiles et noirs de même que l’herbe • toutes les syllabes sont déjà trop loin • toutes les syllabes sont comme des routes couvertes de neige lunaire • toutes les syllabes sont comme des morts... • *elle* est déjà morte, la lumière • elle était déjà morte même quand en elle, seul le souvenir nous parlait, pâle d’échos • l’hiver est un vieux roi engendré par l’oubli – l’hiver est un vieux roi à la barbe rêvant d’arrêve • et un livre aux pages de feuilles énormes – glissant éternellement des arbres – qui nous embrassent avec l’abîme •

jadis il faisait froid – jadis c’était la mort • et il y avait une fenêtre – et un miroir • jadis la fièvre était un labyrinthe • et le soleil s’enveloppait en tréfonds de mer • jadis la mer était un cristal où seul le roi-lune péniblement respirait • la solitude du roi-lune... • alors le roi-hiver commençait, depuis les racines du temps, ses neigées • alors de morts étrangères neigeait, souriant, le roi-hiver • alors le livre du roi-lune – du roi-hiver – d’innombrables pages bleues – il tournait • et le bleu était froid – et clair infini de miroir • et bien plus chaude était la mort dans ce mélodieux labyrinthe • mais plus labyrinthique encore est l’angoisse qui cache nos déchirures dans les coins • dans ses crocs étranges nous nous brisons et abandonnons notre hasard ensanglanté comme un enfant torturé • oui, comme un enfant dont nous ignorons jusqu’à la naissance – et dont les tribulations n’ont jamais inquiété nos pierres d’automne • pour lui – l’enfant non né même après sa naissance – notre oubli, oui, notre souvenir aveugle, n’a pas de mains • nos yeux non-voyants lui font don d’une folie de cire • une folie qui flétrit même les pierres • une folie qui à chaque coin de rue se devêt d’un cri •

comme sont étrangers nos bras quand notre corps est une barque déjà coulée – oui, une barque sur le point de sombrer • et notre âme est à cheval sur l'achéron et le styx • quelle fumée perdue sont nos bras – quand de notre expiration il ne reste qu'une pâleur évanescence • quand en ce non né à peine né – tristement nous déclinons • quand de nous, seuls les sombres nuées des prémonitions descendent encore – d'étranges oiseaux aux ailes de douleur rougies – et au bec de compréhension – tout blanc •

## 52. silence liquide

et voici que la salle commence à se remplir d'eau – d'une errance absurde comme un lent silence liquide • le vert sombre de l'enfer ouvre à l'obscur des escaliers entrelacés • les marches de la magie et de la nuit • ils ont été retirés, les masques souillés du jour • et les filets s'élèvent des profondeurs portant des noyés en flottaison •

c'est le temps sans instants des femmes – le temps où les femmes sortent des cavernes portant des poissons morts dans les bras • elles nous enveloppent en même temps que l'eau • elles ouvrent la bouche pour répandre sur le monde des regards – des pensées pleines de ténèbres • des vortex de bleu impondérable perdus en des lointains incolores • oui, les femmes portent le cadavre de la nuit dans leurs bras – et les poissons nagent à travers nous jusqu'à ce que nous nous endormions • ils s'écoulent le long des murs de la salle tels des saules – sans que nous sachions pourquoi – sans que nous comprenions pourquoi – pareils à des prédictions • ou bien ils s'incrument dans le noir – comme des souvenirs flottant à travers les murs de pierre – et sèment leurs pas en des feuilles de sang par les étincelles de l'herbe • oui, par tout ce verdissement au cristal onirique •

des prophéties implacables roulent paresseusement comme le gravier d'un commencement absurde • les masques disparus s'approchent de nous tenus par l'invisible • et la pâleur qu'on n'appelle jamais nous sert – elle est servante dans les jardins de la mort • des fontaines, elle tire – avec les bras toujours plus blancs des femmes – la mort pudique • la mort creusée en effondrement d'icônes aux suavités méconnues – en des racines de syllabes qu'aucun mot ne peut atteindre • elle, la timide –

l'évanescence des regards – cueille des fontaines leurs fruits  
abismaux d'arbres inversés •

« qui les appelle ? » – « pas moi – pas moi » – mais qui est  
« moi » • oh ! douleur de pierre et folie que je veux jeter – que  
je veux jeter dans cette eau non appelée des femmes – dans cette  
eau qui ne répond pas aux questions • elle qui apporte une  
réponse qu'on ne peut pas prononcer – la réponse abyssale –  
abismale – d'un penser noyé • les pierres lancées se brisent  
comme des navires naufragés – sont projetées par la vague dans  
le regard • pareils à des bateaux de souffrances moribondes • et  
si ma stupeur criait – la douleur – ferait-elle se briser la mort en  
éclats... • ferait-elle se briser en éclats l'attente... • peut-être les  
barques blanches s'arrêteraient-elles d'un coup – à bout de  
souffle • peut-être ses yeux à *elle*, ses yeux agoniques  
s'amarreraient-ils soudain aux rivages des larmes • et son front  
d'île pourri perdra son argent • oui, perdra son lointain  
insupportable • et je pourrai d'un coup faire une boule – une  
seule boule de tous les horizons • je pourrai enfin faire, du fil  
d'ariane, l'impossible nœud gordien – le nœud labyrinthe que  
personne ne peut dénouer – que rien ne peut couper • le nœud  
qui remplit la mer des larmes non pleurées – qui dans *son* silence  
ont nuité • dans son silence à *elle*, d'âme livide – sélénaire •

oh ! elle qui est née – qui a accouché comme si elle avait avorté  
– vers quel sang tend-t-elle insatiable ses bras • vers qui ses bras  
vagants sont-ils portés • *elle*, l'errante, dont chaque geste est un  
nouveau départ en exil • *elle* qui nage à travers la mort • non vers  
la vie... – mais vers un caméléon de cristal aux doigts noirs où  
l'espoir disparaît • vers qui – vers quoi – peut-être vers une  
lumière en laquelle elle aimerait s'engendrer – naître à nouveau •

une lumière létale comme une solitude perdue – une solitude que je dois peut-être toujours questionner • oh ! non pour avoir une réponse, mais pour qu'en questionnant je puisse durer • car le peloton me dévisage – et m'oublie pendant que je l'oublie – façonnant de ses fils malicieux et noirs des yeux bizarres • distillant, des orbites sombres, un regard hagard et épineux d'hérisson fou •

comment rester seul avec cette solitude étrange qui est et n'est pas la mienne – que je voudrais interroger • qui est-elle – qui suis-je – même si je crains – terriblement – terriblement – toute réponse • je crains surtout *son* exil moribond qui à nouveau pourrait me parler • comment – comment un homme peut-il rester seul avec sa solitude – sans que sa solitude cesse • comment – sans que son âme ne meure – ignorée et sans réponse • cette boîte vide, comment pourrais-je la remplir avec l'espoir des mots • cette boîte des douleurs que mon âme a ouverte • en elle se cache un monstre plus fascinant que la beauté du cauchemar qui nous déverse dans les veines son abjection de pierre • en elle se cache un désespoir plus sauvage que les vastes ravages de l'amour abandonné – un rivage suffocant peuplé seulement des cordes de potence qui vous étranglent jusqu'à ce que vous versiez votre dernière larme •

oui, les routes se sont flétries jadis telles des flammes jaunies – et maintenant elles sont plus froides que le verre • la pierre étrange des murs ne peut être plus silencieuse que celle, profonde, du poisson de l'âme qu'une pâleur astrale glace • le poisson d'exil – le poisson-grotte – qui jamais n'est vivant – et jamais mort • mais seulement en passage •

oui, une solitude en passage – voici l'âme de l'homme • une solitude servie par d'humbles oublis • des oublis qui portent dans leurs bras les fontaines blanches – les fontaines pleines d'un lait léthal • un lait létal – étranger et lumineux – que seuls les morts de la solitude la plus exilée peuvent boire sans danger • un lait haut comme un roseau de cristal qui pousse, bouillonnant de syllabes, de ma bouche •

par lui les morts descendent de la lune dans mon cerveau comme dans une coupe • et chaque mort me raconte un nouvel oubli • oui, les amnésies – les femmes qui portent dans leurs bras exilés les fontaines blanches – les fleurs blanches des fontaines remplies seulement d'une lumière qui les vide • bouquets de fontaines cueillies en blanc de jardins • elles ressentent la mort telle une aile – si muette • une aile – une aphasie du vol où leurs dés abismaux roulent, roulent... • oh ! elles qui ajoutent maintenant leur silence à *son* silence à elle – comme si par couches entières les femmes mouraient • cette extinction qui s'approfondit ainsi qu'une pudeur sans mystère – après une frivolité labyrinthique si absurdement mystérieuse • oui, une pudeur mystérieuse où tout s'est éteint – tout disparaît – tout transparait • une solitude mystérieuse pareille à une sœur décédée avec laquelle ton passé a couché – comme un lac plus profond qu'un cimetière pour enfants • comme une boîte bleue – une pièce jaune – vide – où rien n'a jamais été •

### 53. dans les fleuves du vide

les étoiles nagent dans les fleuves du vide – étrange est leur lumière endormie • les ramures appellent des hauteurs argentées • le palais de l'arrêve respire un air de rêves – la rencontre sélénaire avec la mort naît, éprouvante, de l'ombre • les yeux fermés s'enfoncent sous de minces filets de regards – la létale de la lune est morte sur le labyrinthe liquide qui fond dans le miroir • arrachées sont les cordes qui retenaient encore les images amarrées – les vaisseaux des rayons disparaissent infinis dans le néant • sans visage – l'eau du monde est toute une larme – qui flotte au seuil du seul, inutile à travers les pleurs • aux rames livides parcourt le vide la barque du pâle – portant deuil d'argent vers douleur d'or •

la létale de la lune – geyser de nitescence – lève son regard du mystère des seins • et l'herbe aldine aux brins comme soulignés par l'huile sélénaire – au sommeil immergé en des verdure de cristal • cette lisseté toujours plus aliène qui s'étend telle une tache de sommeil autour de la femme que le cauchemar incube n'a pas encore quittée – habitant comme pour toujours ses seins – et pourtant la soulevant sur l'écho d'un galop lointain • les yeux troubles nagent tels des poissons regardant à travers son visage endormi • et l'apesanteur des boîtes transparentes – à peine tangentes à sa mort impossible • déversant, d'une matière ineffable, la nitescence exilée dans les crépuscules de l'air •

telle une rosée seconde – la fille entre dans le rêve en dissolvant ses pas fantomatiques sous la lune • elle grimpe sur un rayon du passé pareille à une araignée gracile – et perd sa transparence dans un temps sans instants comme dans un fantasme sélénaire second • pendant que les boîtes s'ouvrent libérant dans la pâleur



un trésor morbide • l'abîme qui de ses profondeurs infinies  
rêvasse – voici l'arrêve • l'arrêve où fond la fille pâle de la lune  
– léthale – létale dans l'arrêve dont elle ne s'est peut-être jamais  
évadée – jamais éveillée • elle entre ou sort – elle disparaît et  
apparaît avec des sourires qui se déprennent en nuées incertaines  
d'oiseaux ectoplasmiques ou de papillons – portés en aven par  
les corolles du vol • les papillons de pandémies inconnues et  
mortelles – à travers lesquelles la fille infecte le sommeil de tous  
les dormeurs – les changeant, les abolissant en d'insatiables  
chimères • laissant derrière les ailes de mondes ravagés – des  
marais méphitiques habités par l'étrange amorphe où se  
conçoivent des regards sans yeux – des beautés errantes sans  
corps – des poètes fous aux cerveaux vaguant de méduses au  
venin de labyrinthe et miroir •

et lui – l'autre – l'agenouillé – le torturé de toutes les questions •  
lui, qui gît comme un coyote moribond sur la route du seul et du  
bleu • qui reste – quand tout se termine sans finir – seulement  
avec les paumes barbouillées d'étincelles – reste avec seulement  
son destin enduit d'une errante lumière sombre •

et moi – non-moi – le témoin qui n'ai joué sur nulle scène – qui  
n'ai attaché à aucune pièce mes ficelles secrètes • le murmure  
des arbres transforme mon ouïe en mer et ma vision – en bête  
aux coquillages de feuilles • mes larmes creusent des gouffres  
dans mon visage – suspensions de frêle dans l'indécélable  
arrêve •

oh ! une océanique non-histoire enveloppe mon visage  
abandonné – jeté sur le rivage désert tel un énorme poisson  
attrapé par un roi pêcheur invisible • je soulève des morceaux  
d'abîme avec des mains incréées • des pages de paupières que

scories je lis – et sommeil je bois – jusqu’à ce qu’à peine je sache lire lettre • nom si je me respire – fraîcheur je me perds – et j’oublie l’obscur qui surgit devant moi •

tréfonds sans syllabes – ma parole est le pont aux baleines de pierre • le pôle d’un chant d’icebergs • des forets blancs percent mes hauteurs – toujours plus dépourvues de solution • les hauteurs brisées où se dissout le dieu mort depuis si longtemps • les morts stellaires dorment dans les pâleurs des eaux – les vagues nébuleuses sont pleines d’un étrange appel – élastique • l’arme est la blessure d’un labyrinthe que le sang creuse dans nos mains • les filets de la pluie s’éteignent de tristesse – gouttes sur son écorce isolée • l’île joue à la flûte – et bateau – et sourire – et je meurs • ou les genoux d’argent de l’elfe qui nous lave de la lune – qui illumine notre squelette de son pleur légal • ou le sommeil qui à l’insomnie apporte ses dons • car qu’est-ce que le rêve sinon une insomnie du sommeil •

enveloppé de bleu – je me dieu – et me grave – et m’assombris en cristal de cylindre • coulent les descentes – et la clef s’écoule dans ma main • et en velours de porte avec mon spleen je me change • la mélancolie aux cheveux de fantôme – tache de sang ronde, lente – comme un chuchotement que j’achète • un chuchotement qui étend toujours – à travers l’or – ses lèvres rougies par la mer •

je touche à nouveau, des doigts en larmes de mon cœur, l’écorce de l’arbre – avec lequel je suis maintenant absolument seul • comme une érection d’au-delà du sommeil – d’au-delà du miroir – de l’autre côté du mirage • où tout se fond et se fige en évanescentes harmonieuses • le destin me caresse avec des antennes vertes • et l’arbre aux feuilles blanches – à la sève noire

et épaisse – visqueuse comme l'encre de chine • baigné jusqu'aux aisselles de sa couronne dans une eau de mer calme et étrange – plus rouge que le vin • d'où s'élève un parfum lourd – aux pétales interminables de papillons morts – volant à travers leur propre mort •

et elle – à nouveau, jamais – la létale de la lune dont je ne peux me déprendre • la pâleur étrangère aux clartés pourries • dont les sables d'argent – dont les larmes d'or – on ne peut les atteindre qu'en s'égarant • en se perdant dans un retour où à chaque pas l'on ne se reconnaît plus – on change et on s'oublie •

alors – dans ton cœur t'accueille la femme-chimère soudain labyrinthique • la femme-chimère au ventre d'obscur et à l'ancre de ténèbre profonde • la femme enduite de nuit et d'objet crépuscule – avec la poitrine cramoisie et les seins rouges de désespoir et solitude blessée • oui, aux seins laiteux de pus noir et de sang – où sous les lourds rideaux d'aucun spectacle on étouffe – sur les scènes anamorphosiques d'aucun théâtre on meurt, sans blessure • oh oui, la femme à la tête blanche-fantôme – et aux mèches de cheveux qui vous hantent et vous fixent ophidiennes avec une rigidité de verre • elle, la femme cernée d'une nitescence livide qu'en regardant on oublie même de mourir • elle, la fontaine des regards où la lune se noie – portant une couronne cachée autour du mirage • la pâleur nous injecte de l'arrêve dans les branches – quand la létale de la lune déverse une mélancolie bleue dans les coupes de nos cœurs – avec lesquels nous rêvons et mourons • dans les miroirs de la mer comme une morgue bleuie de cadavres •

je me promène dans le jardin aux fleurs empoisonnées du roi-lune – et elle est à mes côtés, la létale – sélénaire sourire frêle –

l'insaisissable, l'ineffable – près de moi avec ma démarche  
d'esseulé – près de moi, dans le vide collé à l'air • où les limites  
au lieu de t'arrêter – te renversent – et bouleversent tout ce que  
tu aurais jamais pu penser •

d'énormes flocons de pissenlit bleu regardent par la fenêtre • les  
poussières violettes de la nuit envahissent les crabes aux vols  
roses des poumons • il entrait dans une mort à répétition • la  
létale de la lune l'embrassait avec son hypothèse toxique – et la  
sphinge faisait don à œdipe de ses blessures d'immortalité et  
d'énigme... • le roi aux mantilles de rétine – oint de la magie de  
libération filée de rayons de syllabes – lui, l'homme assassiné  
par le destin •

## 54. intangible comme la géométrie

... distances de dissonances – d'évanescences nitescentes • et quand la létale de la lune versait sa lumière sur la terre – ses pâleurs flânaient silencieuses à travers les bois alors qu'elle passait au travers des arbres – et les arbres qu'elle traversait se remplissaient d'un long instant de cristal • et chaque année lui rajoutait de la lumière – car le roi-lune dont elle était la solitude – ne vieillissait qu'en grandissante splendeur • oui, la létale de la lune – intangible comme la géométrie • elle glisse et me déverse un tenace désespoir de brouillard • vêtue de vertigineuses voix claires – sirène infinie des profondeurs • une voix jaillie de la folie des cieux se brise dans mon âme • des sentiers de solitude me versent de l'encre dans les veines – et la douleur est une plume avec laquelle je me réécris peu à peu •

je me contemple dans des miroirs verdis par une sorte d'algues oniriques à travers lesquelles scintillent les pâleurs d'une mort imaginaire dont la vie ne rêvera jamais • étrange fantôme entre oubli et ressouvenir – une fissure avec une sorte d'écailles bleu-argentées brille – brille d'un reflet coupant de verre froid • étrange sirène morte dont je voudrais presque revêtir le couchant – moi, l'éternellement dévêtu • émiété – déchiqueté par la frustration, je renifle comme un animal égaré mon obscurité qui se brise en beffrois – l'oiseau mourant d'envol •

et le roi-lune parla : « trop claire est la nuit – comme une transe à la clarté sans syllabes • je suis monté dans le bateau de ma blessure et j'ai ramé avec le sourire au-delà de la mort • je me suis perdu entre suicides rêvés et meurtres absurdes – hélas ! tellement réels dans la noyade – et dans l'étincelant bleu profond des falaises • et la sirène vêtue d'une mantille de mer – fantôme

de la mer qui l'accompagne dans chacun de ses gestes • ou la chaussure blessée – la chaussure-sirène dans des vagues hypnotiques • saignant solitaire comme si tous les coquillages des océans agonisaient sur une plage d'ivoire • toutes les fenêtres – tous les miroirs – et perdus dans l'étranger – hélas, tous les labyrinthes » •

## 55. une coupe géante

une coupe géante se promène dans les nuages – où dort un dieu aux seins liquides • où des miroirs verdis par une opacité de jungle émerveillent les mirages d'une densité aquatique • où des avens mystérieux s'écoulent dans les abîmes de larmes • et l'âpre lèpre de la mer au bleu étranger – porte des fardeaux de pétales aux parfums létaux exilés du ciel • où des tilleuls divins en ailes gigantesques fleurissent • l'après-midi, l'or est une plus silencieuse obscurité engloutie – lui, le démon à la peau de couchant • brisé en rayons est l'extinction – et ivre de grottes est mon sommeil • quand mon tournoiement je le porte telle une couronne hypnotique – dégoulinant mélodieuse dans les nuits de létal xylophone •

une corde de bleu m'attire dans les sentiers – presque un raisin par un hiver ailé • morceaux de pain rougis aux frissons de rubis – c'est l'eucharistie des fièvres dont évanoui je me nourris • l'eau arrête mon témoignage les mains en l'air – avec un caillot de cri ma tête grimpe dans l'oiseau • je promène mon radar d'obscur à la lisière de l'aven – et elle, la larme, attend le livide de la dépression sur la lune • tristesse létale si profonde – profondeur létale tellement pâle • tout est creux – tout est insupportable – mais... gloire à ce monde absurde ! •

un fil de moi brille étrangement – désormais je peux dé-courir – oui, je peux enfin décliner, crépuscule somnambule oppresseur des océans • la lune descend – une marche – un miroir inerte – un tranchant – et puis rien... • mais toi, tu restes en place, lavé de tes chemins étrangers • un éternel rêve funéraire – une résurrection vêtue dans le deuil • en pleur de noir coule mon bleu – le bleu qu'apnée je respire • fracassantes obsessions creusent mes questions – ces questions dans lesquelles ma mono-

schizophrénie usherienne aux semelles fendues vers les étoiles –  
laisse du sang et des pas • de fluides cauchemars viennent à ma  
rencontre – je coupe à lames froides la manie labyrinthique de  
l’hiver • se plie en moi l’extinction et me tue – neige de néant •  
se déchirent à l’infini les témoignages – des nuits mourantes  
cherchent l’abîme – le frêle caché • lacéré est le métal de la  
souffrance tel une feuille de papier – et des pas chuchotent sur  
le vent et les feuilles •



## 56. moi, le témoin...

moi, le témoin – un œil devient tout mon corps – un œil qui ne laisse plus aucun regard en dehors • parmi les vides qui, avec d’englouties ténèbres, me parlent • fenêtre spermatique à travers laquelle tu peux à peine discerner – le néant que tu fus – l’avènement d’argent que tu aurais pu devenir •

hélas ! or, toi, caillot létal d’immortalité – une nostalgie obscure du mourir se cache dans tes fièvres • quand la létale de la lune partage son corps entre absence et miroir • oui, quand elle s’approche avec sa clef elfique des magies • alors que les vallées du rêve fument sous l’échelle du soir • quand arbre d’ombre s’étend sur le silence du lac – et des lissantes chuchotent en des coquilles de replié commencement • oui, de lentes évanescences quand elles neigent sur les tréfonds perdus – et l’insomnie sans fin, sur l’ovale du silence • ou le froid des migraines inconnues – sans souffrance – sans douleur • des mi-graines à la moitié du corps dans le songe et l’autre moitié en semi-éveil • extinction égarée entre les utopies d’ivoire et le naufrage dans le destin •

des cerfs mystérieux nagent à travers des portes verdies par la mer • les albatros se perdent en des miroirs • des bateaux de regards s’enfoncent dans les ténèbres • mon bleu s’effondre dans le noir – solitaire • l’homme libre vit libre dans le vide • je suis comme un arbre aux feuilles de syllabes – affrontant les égarés des planètes – les larmes cendrées du cosmos • les miroirs des égarements découpés dans le labyrinthe – des portes à travers lesquelles tu rêves – des ombres en lesquelles tu t’oublies • oui, les joues argentées des voiles du navire éternellement nocturnes •

en moi flânent des forêts de tristesse – oh ! toutes les malédictions abîmées des maïdans et toutes les frustrations navigables • et eux, les miroirs cendrés enduits de vide –

cauchemars presque abstraits nickelés d'un infernal réveil • les pages des vagues – nappes galactiques que recouvrent de prophétiques runes d'eau • larmes aux pierres sur des joues d'exil – larmes aux pierres sur tous les souvenirs • et l'oubli aux fauves d'hiver et aux fils du sort enneigés • oui, les fontaines de la mélancolie à travers lesquelles je tombe • au-delà de l'absurde nulle part • ou la folie aux cordes si fines – le violon à flottaison bleue • le roi-lune avec seul – à la fenêtre de clair létal •

## 57. ...aux poings noircis

moi, le témoin, je soulève dans mes poings noircis de regards la crinière galactique du monde • et je crie avec néon et argent la vérité nue des faits • comme fleurs de frissons – d'étranges larmes stellaires glissent sur les joues de l'herbe • où morts – et terre – et vieux puits bouché – et tombes blanchies – sous seul – nous dormons •

les heures nagent plongées dans l'éternel • l'autre se dissipe dans l'air des syllabes • l'ange est message et lyre jetée à l'abîme • l'autre me guette depuis des fenêtres cachées • il est l'œil du jardin d'or – le serpent-fragrance dans la tentation de la fleur • oh ! la nuit comme un vin ardent et sombre s'écoule dans les gosiers de mes yeux • et l'ancre jetée dans les mers de l'arrêve et de l'encre – près des rêveries d'écriture des îles •

je dors en moi-même jusqu'à ce que *son* insomnie me réveille • vêtu en caméléon arc-en-ciel l'arlequin danse entre tout et rien – entre rien et absolument tout • danse et surveille sa boussole comme un djinn fou • la plus étrange du couchant est la démence chimérique des seuils • des doigts d'inquiétude cherchent le chant – l'aile vole bleue sur les cordes • la bête d'eau se boit elle-même avec soif •

le verbe est peut-être un myriapode aux pattes d'instant – qui traîne son infini de signes depuis un chaos sans temps • frissons de limites • les miroirs me volent le visage avec le vide • une terre d'or nourrit les arbres des mots • j'attrape avec des mains de sommeil les vagues d'ombres • accrochée au crépuscule éteint – descend vers moi la nymphe létale des nuits • les profondeurs se brisent en inutile commencement •

une peau d'abîme incandescente sont le ciel écorché et la terre marsyas – quand le crépuscule liquide inonde les automnes des

forêts • l'attente vibre – corde étrange • et les touches retrouvées des pas lévriers sur les sentes – quand on disperse les feuilles d'ombre de la marche •

les haillons des montagnes peignent de lumière – l'étrange • avec les squelettes qui pèsent dans mes poches je pourrais remplir d'ossuaires des catacombes entières • mort insoluble dans l'existence toujours soluble • le chaos procuste définit des types d'espace immergés dans des types de temps incompatibles – il en résulte des types d'intuition contradictoires mutuellement toxiques •

ah ! je joue au tennis sur des terrains stellaires infinis – sans adversaire et sans arbitre • je cours à travers d'illimités déserts pré-cosmiques – solitude sans masque et sans accident • je monte dans la barque de charon seulement après avoir jeté sur la rive les ailes des pleurs avec lesquelles jadis je ramais • je me tue avec le dernier souffle d'un enfant • sous l'instant de glacial minuit je me coupe le cou de lune avec le poignard pâle de mon front • je dépose en linceul chenu mon cadavre de verre sur la clarté mystérieuse de la plage – sous la chlamyde évanescence des écumes toujours arbitraires • oh ! il déverse de la nostalgie dans nos temples – le bâtard aux cornes d'or et aux serpents en cuivre • lui, qui porte cousue sur son vêtement d'extraterrestre l'immortalité – telle une galaxie jaune •

une goutte d'absinthe tomba dans notre solitude – à moi et à elle • oui, moi – elle – nous traversons la nuit les couloirs d'un hospice de glace • et je m'absurde aux poches embrassées par le squelette • je peignais des fardeaux de nocturne en pensant au gouffre et au vide – car d'étranges allumettes volent à travers les affiches de l'incendie – et portes de neige grises sont les visages détachés des miroirs • (en fait, ce n'est que dans un dédale de miroirs qu'on peut vraiment voir un miroir – là où l'image est absente) • et les drapeaux des nerfs – les mystérieux amas

d'aveugles effondrés dans un chaos de pierres • parfois je contemple, mélancolique, mes mains parchemineuses en y cherchant les œufs noirs des lettres •

une gomme de nitescence efface les galaxies une à une • entropie décolorée de bio-symboles toujours plus absurdes et plus vifs • oui, sublime redondance de suspensions frissonnantes • il y a quelque chose de fantomatique et de résiduel chez les insectes – dans leur lointaines stridulations nocturnes • en cette heure du loup aux instants de blanc • et dans l'étreinte fébrile de glace • oui, dans ce coït lunaire où nous mourons – tirillés entre obscur bleu et argent arsénique • pourrissant sous de lointains horizons crépusculaires – sous les miroirs des soleils froids • pareils aux atlantes depuis longtemps disparus...•

## 58. les nuits toutes

les nuits toutes grimpent de l'aven, grisonnantes • de moi s'envolent des nuées de corbeaux • la létale de la lune mourante se lève immense – verte comme la mer – ou comme une aile de lune tissée de toutes les marées • et pourtant plus blanche que les éclipses ... • effrayantes de deuil sont les pierres de l'envol – elles, dont l'infini lui-même semble sculpté • bleu incandescent du centre-labyrinthe des miroirs – yeux incandescents implantés par le regard dans le cœur parasite •

oh ! la douleur rétrécit les pièces du cœur – des huttes aux toiles d'araignée, aujourd'hui – autrefois, sombre palais • les jeux – même aliénés – semblaient alors des prières • respirant profondément le nom du dieu • l'océan étalait soumises ses vagues – à travers lesquelles son bleu, tel un triton, nageait • et la fleur blanche s'élevait mystérieuse de ses paumes – comme une corolle d'autres singulières corolles • oui, tout était méditation en ce temps-là – et incandescente pâleur d'amour sous laquelle la peau brûlait • et elle, toujours l'étrangère de notre cœur – elle mettait à chaque pas nos yeux sous ses pieds – et son sourire s'en allait mélodie – s'avavançait monodie •

le roi-lune flottait au-dessus des galaxies jaunes – et au-dessus des hivers étoilés du cosmos propulsés à travers des abîmes d'oiseaux • lui, avec ses vêtements imprégnés de rêveries d'enivrant poison – errant dans des nuits de cristal • lui, le corps gorgé de venins bleus – le cou noirci par les absinthes abyssaux endigués • marchant sur les eaux du vide – voilé d'injustices solennelles enveloppant magnifiques son fantôme souverain • des regards lourds de la mémoire mélancolique des narvals de parfum • des îles nickelées telles des anamnèses absurdes de quelques points d'interrogation tortueux •

le vent coupe la mer en de labyrinthiques miroirs • combien d'ombres rouges se promènent à travers nos veines – combien d'ombres rouges et noires ... •

elle, la nitescente, fuit toujours hors d'absences inconnues – fuit hors de nous, nous revenant avec d'évanescents regards • avec des silences fatigués – des mirages exténués • et nous, poissons agonisants de l'extase, respirons cette distance par laquelle elle nous quitte – par laquelle elle nous tue en revenant • oui, la maîtresse pensive des nœuds nous submerge • transformés et pourtant les mêmes • autres, dans sa tromperie labyrinthique où nous mourons – ne survivant qu'avec le désespoir •

nous tombons alors alourdis par l'abîme – oh ! combien loin • à travers quelles ténèbres infernales nous pourchassons-nous, nous-mêmes – pour rencontrer, ne serait-ce qu'un instant, son regard d'errance étrangère • hélas ! absurdes nous descendions en nous noyant dans le styx – et nous guettions – nous adorions sa naissance de nuit bleue à travers les fenêtres astrales • solitaire, la mélancolie transformait notre lyre en barque – et avec sa pâleur létale nous ramions – cherchant notre propre naissance dans des morts insolites • la soif noire nous jetait sur un rivage de cendres – où nous couvraient d'étouffantes couches de mollesse et d'attente • la futilité nous projetait soudainement – allumettes brûlées d'une petite fille invisible • lorsqu'elle surgissait comme une mémoire des oublis • elle apparaissait mourante tout en nous contaminant – non de sa mort à elle mais d'une autre, qui nous rejetait • ... nous atterrissons sur des nuages aux pantalons dans le coma • souffrance métallique meublée de calculs précis et de décisions implacables • la porte de la nuit se brise en un tigre de silence blanc sur lequel veille un dieu qu'on n'entend qu'en mourant •

« oh ! nuit – toi pieuvre de soie qui répands ta profondeur vive envenimée dans mon cœur • neigée de labyrinthes glissant

démagnétisée dans le bleu • disparaissent, fantasmes – vous qui avez épuisé depuis longtemps vos mirages • car chaque mirage est une porte dont il suffit de trouver la poignée pour pouvoir sortir • les couloirs du labyrinthe me traversent, mélancoliques • des silences décolorés entourent les moteurs presque arrêtés de l'illusion • les mécanismes des miroirs se baignent dans les après-midis lointains du faune • vampire, je vole – avec au lieu d'ailes les bleus profonds de la nuit – à laquelle je donne en retour mes insomnies et mes cernes •

l'in vraisemblable miroir vert me parle avec senescence de souverain exil • fantôme ou fenêtre insolite des roseaux – moment aliéné de la fourrée de nerfs • le poète est le démon qui se refuse à lui-même • qui sombre – brisé par les chlamydes des vagues – lui, le titan agonique • sous des vapeurs d'arbres aux visages d'attente • sous les lettres sacrées – elles, les voix célestes • sous toi-même, sourire sacré – cicatrice éternelle de l'énigme •

... et moi, le roi-lune – tel un océan d'exil, j'attends que toutes les solitudes s'accumulent en moi – toutes les volées des îles • toutes les morts qui s'échappent de mon aven – m'abandonnant quelque part entre cendres et ombres • mes pleurs gouttent des larmes de mythes – car tout est peine, même la plus simple douleur • le cri le plus aigu du subit • oui, et toute ma solitude sur mon sourire – comme une énigme cicatrisée est peinte • car je fais partie de l'absurde et par mon sourire seulement je diffère de lui • de cet absurde obstiné qui n'enfante que des cendres » •

pâle il caresse les vagins des vallées, le roi-lune – les traîneaux rêveurs des seins – le clitoris des horizons, enneigé sous le solitaire et sous l'ombre • ... et toi, fable – qui sur le fil du cœur effilé t'avances • toi, larme tordue – larme en laquelle les pleurs eux-mêmes s'étouffent non pleurés • ou le temple de blanc et de vert – avec les statues d'apollon sanctifiées en étincelles •



elle gît en lointain et en châte de larmes – la létale de la lune au sommeil brisé en vol de cristal • maintenant, que son corps entre dans les plis de la transe boréale • le silence part avec elle – et collés aux murs, les miroirs rentrent pour toujours les uns dans les autres •

non, ce n'est pas une simple négation du deuil – mais un non-mot • la lune tombe – elle se donne en fièvres aux fellations des marées • le monde s'efface lentement du mirage • nulle-part accoste la lumière telle une larme sans retour • les chemins du sang et leur cœur labyrinthique couvrent l'écorce des arbres de la chaux d'une mélancolique solitude • toute cette âme fendue dans le vide s'est répandue à travers les murs – et me regardant avec sa silhouette éteinte elle monte ses seuils à travers moi – et elle grimpe •

je suis seul – comme je l'étais au commencement • seul – comme je ne l'ai jamais été • j'ai donné en l'éternel ma létale solitude sans issue • les clefs entrent dans les clefs et les ouvrent – car seules les clefs sont des portes •

## Table des matières

<b>EN GUISE DE PRÉFACE .....</b>	<b>3</b>
<b>NOTE D'ÉDITION .....</b>	<b>3</b>
<b>NOTICE BIOBIBLIOGRAPHIQUE .....</b>	<b>15</b>
PARCOURS .....	15
BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE .....	15
<i>Études, essais, articles</i> .....	15
<i>Poésie – volumes personnels</i> .....	18
<i>Poésie – en anthologies et revues</i> .....	20
<b>LA LÉTALE DE LA LUNE .....</b>	<b>25</b>
1. LES ÉTOILES NAGENT .....	25
2. ÉCHELLE VERS MOI .....	27
3. AUTRE, TOUJOURS AUTRE .....	29
4. LE MURMURE DES ARBRES .....	31
5. LA FILLE LUNAIRE .....	33
6. TRISTESSE AUX CHEVEUX DE FANTÔME.....	35
7. AVALANCHES DE FROID .....	39
8. DANS LES ARBRES DE LA SOLITUDE.....	40
9. LA LISIÈRE DES RÉPULSIONS .....	41
10. CE CRÂNE-LÀ .....	43
11. EXPLOSION FIXE .....	44
12. L'ÉVANESCENTE .....	46
13. L'OR IMPOSSIBLE.....	48
14. LES INSTANTS D'OR .....	50
15. OBSCURITÉ DE PIERRE.....	52
16. LE ROI-LUNE .....	54
17. L'IMPÉNÉTRABLE LABYRINTHE .....	56
18. FRÊLES COMME L'ABÎME.....	58
19. LE NOIR NOUS REGARDE .....	60
20. LA SIRÈNE DES PROFONDEURS .....	62
21. LA VÉRITÉ EST UN CRI .....	64
22. UNE GOMME DANS L'ESPACE .....	66
23. VOICI L'OBSCUR .....	68
24. PÉTALES ÉTRANGERS .....	71
25. LES AVIONS VERTS .....	73

26. ÉCLATÉE EN RAYONS.....	75
27. EN PLEUR DE NOIR .....	77
28. UN GOÛT DU PROFOND .....	79
29. CHAQUE MATIN, LA MORT .....	82
30. LES HAUTEURS DES ANGES .....	85
31. PEUT-ÊTRE L'ÂME .....	88
32. MA SOLITUDE .....	90
33. ÉCLATS DE LUMIÈRE .....	92
34. LES HEURES NAGENT .....	94
35. L'ARCHE ANTIQUE .....	97
36. EMBRASSÉ PAR LES CLOCHES .....	99
37. CES ARBRES VÊTUS DE TÉNÈBRES .....	102
38. LA MAISON DÉSERTE .....	105
39. PEUT-ÊTRE UN DISPOSITIF .....	108
40. UN NUAGE PROFOND.....	111
41. LES ALIÉNATIONS DE L'ÉCUME .....	114
42. LE LABYRINTHE DES MIROIRS.....	117
43. UNE AUTRE CLARTÉ .....	120
44. QUAND TU ME REGARDES.....	122
45. SOUS LES PAS DE CHAQUE ARBRE.....	125
46. LES ACCOSTAGES.....	128
47. LES TACHES DE MA NITESCENCE .....	131
48. LA NUIT SE DISSOUT.....	134
49. PARFOIS L'ENFANT.....	137
50. UNE NOTE D'OR .....	140
51. TOUT EST LOURD .....	145
52. SILENCE LIQUIDE .....	147
53. DANS LES FLEUVES DU VIDE.....	151
54. INTANGIBLE COMME LA GÉOMÉTRIE .....	156
55. UNE COUPE GÉANTE.....	158
56. MOI, LE TÉMOIN.....	160
57. ...AUX POINGS NOIRCIS .....	162
58. LES NUITS TOUTES .....	165
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>169</b>



Imprimé par REPRORAPID  
15, Avenue des Arbousiers, 34500 Béziers  
Septembre 2024



« L'œuvre d'Ara Alexandre Shishmanian révèle une poésie qu'il ne faut pas forcer, qui impose d'être lue en filigrane et dans laquelle nous devons nous laisser porter, lâcher prise pour être transporté par notre imaginaire et les images qui y naissent.

La poésie est un énigmatique voyage. En compagnie de la poésie d'Ara Alexandre Shishmanian, nous traversons des espaces dignes du plus pur surréalisme.

Le poète porte en lui tout le chaos du monde, il en subit les variations, comme une secousse dans le cœur et une déchirure dans l'âme. Il place sur l'abécédaire de son orgue à senteurs, toutes les nuances qui le conduiront au parfum de l'âme, celui que l'on voudrait absolu, proche du Divin. C'est une poésie qui impose la réflexion et s'estompe dans l'ombre d'Orphée. »

Michel Bénard, Vice-président de la Société des Poètes Français, Lauréat de l'Académie Française  
(dans la revue *Noria*, 2023)

Couverture : Jacques Grieu, *Arrivée de la nuit*

ISBN 978-2-9525042-87



9 782952 504287

12 €